uabra, uabrum : v. uafer.

uacca, -ae f.: vache; cf. Varr., R. R. 2, 5, 6.

Dérivés : uaccula (rare, poétique) ; uaccīnus (Plin.). Vacca est panroman, M. L. 9109 ; uaccīna est très

rarement représenté, M. L. 9110.

Il n'y a de rapprochement plausible que celui avec skr.  $\phi a c d$  « génisse qui vêle pour la première fois ». Le vocabulaire général de l'indo-européen n'avait pas de termes différents pour le mâle et la femelle des animaux domestiques (v.  $b \bar{o} s$ ); uacca doit être un terme d'éleveur, et le cc géminé de type populaire y est à sa place.

uaccīnium, -I n. (ordinairement au pl. uaccīnia): vaciet (arbuste) et fruit du vaciet. Attesté depuis Virgile. M. L. 9111, uaccīnus.

On rapproche ὑάκινθος (= Γάκινθος ?), de sens discuté, que sa forme dénonce pour un emprunt à une langue égéenne, et Virgile traduit par uaccīnium le ὑάκινθος de Théocrite. On ne peut déterminer par quelle voie le latin aurait reçu ce même mot.

uacerra, -ae 1.: -m dicunt stipitem, ad quem equos solent religare. Alii dicunt maledictum hoc nomine significari magnae acerbitatis, ut sit uecors et uesanus, P. F. 513, 5. Ancien (Liv. Andr.), mais rare, sans doute populaire et emprunté (à l'étrusque?). Non roman.

Dérivé: uacerrōsus, employé par Auguste pour cerrītus, Suét., Aug. 87. Pour le développement de sens, cf. stipes. Rappelle, pour la finale, acerra.

uacillo (uaccillo; Lucr. 3, 502, tum quasi uaccillans consurgit et omnis | paulatim redit in sensus), -ās, -āuī, -ātum, -āre: vaciller, chanceler (sens propre et dérivé). Mot favori de Cicéron; non attesté avant lui, rare dans la langue impériale. Formes savantes dans les langues romanes. M. L. 9112.

Dérivés : uacillatio (= dopagla), -tor (Gloss.).

Mot expressif (cf. le type sorbillo, etc.), d'origine obscure. Le -cc-, attesté chez Lucrèce, est un exemple de gémination expressive. V. Ernout, R. Phil. I, 1927, p. 199 sqg.

uacō, -ās, -āuI (-uī tardif), -ātum, -āre: être vide (absolu), être vide de (avec complément à l'ablatif); être vacant, libre; par suite, « avoir du temps pour » (et le datif u. philosophiae) « vaquer à ». Impersonnel : uacat « il y a temps pour » ou « il est loisible de » (époque impériale). Du participe uacāns le neutre pluriel a été substantivé: uacantia. Usité de tout temps. M. L. 9108.

Dérivés: uacuus : vide et « vide de », « libre (de) », « vacant »; uacuum « le vide »; v. B, W. vague III; celtique : britt. gwag; uacuitās; uacuējaciō; uacuō, -ās (attesté surtout au participe uacuātus), M. L. 9114, et ēuacuō (époque impériale)

« vider », dans la langue médicale « purger, évacuer », dans la langue de l'Église, d'après le gr κενόω (traduit aussi par exinānio) « (se) dépouiller abolir, détruire »; et euacuatio; uaciuus : doublet de uacuus, rare, archaique (Plt., Tér.), M. L. 9113 : uacīuitās (Plt.); uacēfio (Lucr. 6, 1005, 1017) « devenir vide », qui suppose un verbe \*uacere (cf. patere/pats. fio, non attesté directement en latin, mais dont le participe uacitus (uocitus) a survécu dans les langues romanes, v. B. W. vide, vider, et qui, d'autre part, est représenté en ombrien par uacetom; uacatio : terme de la langue du droit « exemption, dispense », spécialement « dispense du service militaire » (classique): superuacuus (époque impériale = ἀχρεῖος, Ital.); superuacaneus (attesté depuis Caton, classique) : superuacuitas (Vulg. = κενοδοξία); superuaco (Gell.).

A côté de uacō, uacīuus, uacātiō sont attestés des doublets archaīques uocō, uocīuus, uocātiō. Plaute joue sur uocō « être vide » et uocō « appeler », Cas. 527 : fac habeant linguam tuae aedes. — quid ita? — quom ueniam uocent. — Vocīuus est, entre autres, dans Tri. 11; uocātiō dans CIL I 198, 77 (Lex Repet.). Les formes en uocont disparu de la langue écrite, mais ont continué de vivre dans la langue parlée; c'est à \*oocitus que remontent ital. voto, v. fr. vuit, M. L. 9429; cf. aussi 9108, vacāre et vocāre (logoud. bogare); 9115, vacuus et \*vacus, voc(u)us (conservé dans des dialectes italiens).

L'a de uacāre se retrouve en ombrien: vaçetum, uasetom «uitiātum»; an ter va kaze, anderuacose «intermissiō». Le flottement entre uac- et uoc- est un fait singulier, qui ne se laisse ramener à aucune formule (v. Stolz-Leumann, Lat. Gramm.<sup>5</sup>, p. 36, avec la bibliographie). I Hors de l'italique, ce radical à gutturale n'est pas connu. Tout ce qui comporte une étymologie, c'est le u- initial; en latin même, cf. uānus et uastus; hors du latin, cf. got. wans, v. isl. vanr « manquant », skr. ūnd- av. ūna- « qui manque de, incomplet », arm. unayn « vide », gr. εδυς « privé de », gr. ἐτός « sans raison, vainement », (F)ετώσιος « vain, inutile », αστως « vainement », got. auβs « désert », v. h. a. ōdi « vain, léger ».

Vacuna, -aef: nom d'une vieille déesse honorée chez les Sabins, dont la figure et le caractère sont obscurs; v. Horace, Epist. I 10, 49, et les scoliastes. Le rapprochement de uacō, uacuus, proposé par Varron, qui l'identifie à Victòria et l'explique par « quod ea maxime hi gaudent qui sapientiae uacent », n'est qu'un calembour.

Dérivé : Vacunalis (Ov.).

uādō, -is, uāsī (Tert.; usuel dans les composés), -uāsum (dans ēuāsum, etc.), -ere: aller, s'avancer. Attesté depuis Ennius chez les poètes et dans la langue courante, notamment dans les lettres familières de Cicéron; les composés ēuādō, inuādō sont, au contraire,

très classiques. Sur uādō avec un résléchi u. sē, u. sibi, v. Lösstedt, Syntactica, II, 390. Conservé partiellement dans toutes les langues romanes, où il a sourni des sormes de présent, M. L. 9117, avec des dérivés \*vadīcāre, \*vadūtāre, M. L. 9118-9119. Sur eō et uādō, v. Ernout, Aspects, p. 156 sqq.; B. W. sous aller. Pas de substantis dérivés du verbe simple.

Composés: circum-uādō (époque impériale); ēuādō: sortir de, s'échapper; et, comme exīre, « avoir un terme, finir par être, ou par devenir »; « échapper à » (accusatií); ēuāsiō; inuādō: marcher dans ou sur, envahir (sens propre et figuré), M. L. 4525; inuāsiō; per-, super, trāns-uādō.

Vădō comporte, tout au moins dans ses emplois anciens, une nuance de rapidité ou d'hostilité qui n'est pas dans eō: cf. Enn., A. 273, sed magis ferro | rem repetunt regnunque petunt : uadunt solida ui; 479, ingenti uadit cursu qua redditus termo est. De là inuādō, en face de ineō. Le simple a perdu cette nuance, qui est restée dans le composé.

Le germanique a un verbe, aussi d'aspect « déterminé »: v. isl. vada, v. h. a. watan « aller de l'avant, passer (à gué) »; cf. lat. uadum. On est donc amené à supposer soit un ancien athématique \*wādh-, \*wədh-, soit l'élargissement d'une racine \*wā- « venir » par un suffixe caractéristique; l'arménien a gam, mais au sens de « je viens » qui fait penser à hittite (u)wāmi « je viens ». En vieil irlandais, le prétérit « déterminé » ducuaid (Mil.), docoid (Wb.) renferme une forme du type de lat. uādō. Le lat. uādō comporte un suffixe -de/o- de présent, ce qui explique qu'il n'ait pas de perfectum ancien.

uadum, -I n. (uadus m., Varr., Sall.) : gué; basfond(s). Synonyme poétique de undae, maria, e. g. Vg., Ae. 5, 158, ... longa sulcant uada salsa carina. Panroman, avec mélange de formes influencées par le germanique (ital. guado, fr. gué, prov. ga, catal. gual). M. L. 9120 a; B. W. gué.

Dérivés : uadō, -ās (tardif, rare) : passer à gué; uadōsus, M. L. 9120.

Substantif à grouper avec uādō, mais la spécialisation de sens et l'à l'en ont complètement séparé. Vocalisme comme dans v. h. a. watan. Le germanique a, de même : v. isl. vad, v. h. a. wat « gué ».

uae: interjection marquant la souffrance ou le malheur. S'emploie absolument ou avec un datif d'intérêt: uae tibi; quelques exemples isolés avec l'accusatif uae & Appartient à la langue parlée.

Exclamation de date indo-européenne. Avec même valeur, on trouve gall. gwae, got. wai, lette wai, arm. vay et, dans l'Avesta, av. vayōi, gåth. avōi. Cf. M. L. 9126, vai (roum. vai. ital. guai).

uafer, -fra, -frum (doublet uaber dans les gloses, qui ont des formes uabra, uabrum, cf. Thes. Gloss., s. u.): rusé. Classique (Cic.), mais sans doute familier; manque dans la poésie épique. Le premier sens a dû être « bigarré»; cf. les gloses uafrum (uabrum): uarium, multiformem; u.: uarium, pictat (l. pictum); u.: uersipellem. Conservé seulement dans quelques parlers suditaliques, ce qui correspond à l'origine dialectale du mot. M. L. 9120 b.

Dérives : uafrē adv.; uafritia, uafrāmentum, tous deux d'époque impériale; uafellus (Gl.).

La forme dialectale uafer a prévalu sur le romain uaber. Sans étymologie connue.

uāgīna, -ae f.: gaine (d'un épi, etc., cf. Varr., R. R. 1, 48, 1; Plin. 18, 3, ita enim est in commentariis pontificum... priusquam frumenta uaginis exeant et antequam in uaginas perueniant; fourreau (d'une arme); par suite « enveloppe, étui ». Sensū obscēnō dans Plt., Ps. 1181, conueniebatne in uaginam tuam machaera militis? Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9122; celtique: irl. faigin, britt. gwain.

Dérivés et composés : uāgīnula ; \*vagīnella, M. L. 9123 ; ēuāgīnō, -ās (depuis l'Itala) ; \*inuāgīnō, M. L. 4527.

Le lituanien a un verbe vóžiu « je couvre en rabattant un objet ». Il n'est signalé aucun autre rapprochement net, et l'on n'ose tirer parti de cette coïncidence. Terme technique sans doute emprunté.

uāgiō, -Is, -IuI (-iī), -Itum, -Ire: vagir, chevroter. Se dit du cri des petits enfants, des chevreaux, des lièvres (Varr., L. L. 7, 104), etc. Par dérivation, « résonner »; Enn., A. 531, clamor ad caelum uoluendus per aethera uagit. Ancien, usuel. M. L. 9124.

Dérivés: uāgor (Enn., Lucr.); uāgītus; uāgulātiō (dérivé d'un dénominatif \*uāgulō d'un adjectif \*uāgulus non attesté) f.; cf. F. 514, 6: uagulatio in XII (2, 3) significat quaestio cum conuicio. « Cui testimonium defuerit, is tertiis diebus ob portum obuagulatum ito »; obuāgiō (Pit.); obuāgulō (Lex XII ap. F. l. c.); uāgillō, -ās: crier (en parlant de l'onagre).

Formation expressive (« faire  $w\bar{a}$  ») du même type que  $ragi\bar{o}$ . Le grec a parallèlement, avec un  $\chi$  qui ne peut répondre à lat. -g-, une racine \* $F\bar{a}\chi$ - « crier », le skr. a  $vagn\bar{u}h$  « cri ».

uagus, -a, -um: errant, qui va à l'aventure. Sens physique et moral, d'où « indécis, capricieux, vague »: de dis immortalibus habere non errantem et uagam, sed stabilem certamque sententiam, Cic., N. D. 2, 1, 2. Ancien, usuel et classique. M. L. 9125.

Dérivés et composés : uagor, -āris (et uagō, archaïque, M. L. 9121 a); uagābundus (archaïque et postclassique; formes savantes en roman, M. L. 9121); uagātis; uagātus, -ūs m. (époque impériale); uagūtus (rare et tardīf) et uagulor, -āris (Ital.); \*uagātīuus, M. L. 9121 b; circum-, dī-, ē-, \*extrā-, M. L. 3101, per-uagor; circum-, arēni-, monti-, multi-, ponti-, uolgi-uagus, -a, -um, composés poétiques correspondant à des composés grecs tels que θαλασσόπλαγατος (Esch., Eur.), δρειπλανής; uagurriō, -īs « per ōtium uago» (Gl.).

Sans étymologie précise.

uah (uaha): exclamation marquant l'étonnement, la joie, etc. Introduit souvent une réponse à une question marquant un doute.

ualeō, -ēs, -uI, -ēre: être fort; par suite « être bien portant » (cf. les formules si uales bene est; uale « portetoi bien », formule d'adieu, d'où ualĕdicō, -faciō « dire adieu »); être efficace (en parlant d'un remède); être puissant, être en vigueur (de lege), prévaloir, être in-

fluent, etc. Avec l'infinitif « avoir la force ou le pouvoir de ». En parlant de monnaies, « valoir, avoir une valeur », e. g. Varr., L. L. 5, 174, denarii, quod denos aeris ualebant. En grammaire, traduit le gr. δύνασθαι, « avoir un sens, signifier », e. g. Gic., Off. 3, 9, 39, hoc uerbum quid ualeat non uident. De ualens: ualenter, ualentulus (Plt.); Valentia « dea Ocriculāna », CIL XI 4082; Tert., Apol. 24; Valentīnus, etc. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9130. Sur irl. failte, v. Vendryes. 8, u.

Dérivés et composés: \*ualor (Gloss. = τμή); ualidus: fort, bien portant, etc.; ualidē, ualdē: fortement, fort. Dans la langue parlée, synonyme expressi de multum; cf. Cic., Rep. 1, 43, 66: magistratus ualde lenes et remissi, v. Ed. Wölfflin, Kl. Schr., 134 sqq.; quelquefois même, affirmation correspondant à un « oui » énergique ou « parfaitement », cf. Plt., Pseud. 345, meam tu amicam uendidisti? — ualide, uigintiminis. De là ualiditās (rare et tardif) et inualidus (fréquent), M. L. 4526?, praeualidus.

ualētūdō: bonne santé (sens ancien); personnifiée et déifiée chez les Marses; puis « état de santé », bon ou mauvais, le sens étant précisé par un adjectif: u. bona, commoda, integra, infirma, aegra, etc.; et, par litote, « mauvais état de santé » (comme en français « fermé pour cause de santé », « sa santé m'inquiète »), « maladie », d'où ualētūdinārius (opposé à sānus dans Varr., R. R. 2, 1, 15), souvent substantivé: ualētūdinārius « malade (chronique), valétudinaire »; ualētūdinārium « maison de santé »; inualētūdō (bas latin); ualēscō, -is: gagner en force ou en santé. M. L. 9131.

Cf. peut-être aussi Valerius, pél. Valesies et le dérivé: ualeriāna, -ae f.: nardum celticum (Gl.).

Composés de ualeo : per-, prae-ualeo; de ualesco : conualesco, -is ; in-, è (d'où eualeo), prae-, re-ualesco.

Lat. ualē- doit reposer sur \*wolē-; cf. irl. flaith « souveraineté », gall. gwlad « pays », tokh. A wāl, B walo « prince, chef »; v. isl. olla « j'ai dominé », avec -ll- de \*-lp-. Avec une dentale, lit. oèldu, veldéti « prendre possession de », valdaū, valdýti « gouverner », pavildes « possedé »; v. pruss. weldīsnan « héritage », wāldnikans (accusatif pluriel) « rois »; v. sl. olado, wasti « dominer », got. waldan « dominer ». On ne peut déterminer avec précision les rapports entre les formes slaves, baltiques, germaniques et les formes, elles-mêmes peu claires, de l'italique et du celtique. Le superlatif osq. ualaemom « optimum » (Tab. Bant.) est douteux; v. uolemum. Sur osque Fale, v. Vetter, Hdb., no 185.

ualeria, -20 f. : sorte d'aigle, nommé par les Grecs μελανάετος (Plin.).

ualgus, -a, -um: bancal; -os Aurelius intellegi uolt qui diuersas suras habent, sicut e contrario uari dicuntur incurua crura habentes, P. F. 215, 3; ualgum est proprie intortum, Non. 25, 8. De là: ualgiter, Valgius.

Non d'infirmité, à vocalisme a. Sans étymologie. Cf. uārus. uatius.

uallos et uallis, -is f.: val, vallée. Ancien, bien que non attesté avant Cicéron; la Sententia Minuciorum (117 av. J.-C.) a déjà conuallis. Panroman. M. L. 9134; B. W. s. u.

Dérivés et composés: uallēcula (ualli-), rare et tardif, M. L. 9133; uallestria, -ium:n. pl. (tardif, formé sur siluestria); Vallōnia f.: collibus deam Collatinam, uallibus Valloniam praefecerant, St Aug., Ciu. D. 4, 8; uallōsus (tardif); conuallis f.: vallée fermée de toutes parts.

Mot à consonne intérieure géminée, qui peut être du groupe de uoluō; cl. aussi ualuae.

\*uallesit: attesté seulement dans P. F. 519, 3: uallesit (uallessit, Lachm.) perierit dictum a uallo militari quod fit circa castra, quod qui eo eiciuntur pro perduis habentur. Etymologie populaire d'un mot obscur.
V. uolnus.

uallus : v. uannus.

uallus, -I m.: pieu, échalas; sorte de moissonneuse, usitée en Gaule, cf. M. Renard, Technique et agricult. en pays trévire et rémois, Latomus, XXXVIII, 1959, et Rich, sous vallus 3. Ancien (Caton); technique. M. L. 9136. V. le suivant.

uallum, -In.: collectif, tiré peut-être de ualla, -ōrum e palissade », ancien pluriel de uallus, surtout terme de la langue militaire désignant la palissade élevée sur la levée, agger, puis, par extension, l'ensemble formé par la levée et la palissade. M. L. 9135; germanique: y. angl. weall. all. Wall. etc.

Dérivés et composés : uallātus et uallō, -ās, M. L. 9131 a; uallātiō; uallāris (corōna); circum-, con-, ē-, prae-uallō; obuallātus.

interuallum: Varro dicit interualla esse quae sunt intercapita uallorum, i. e. stipitum, quibus uallum fit: unde cetera quoque spatia dicuntur (interualla), GLK VII 151, 3. En passant de la langue militaire dans la langue commune, a pris le sens général de « distance qui sépare deux points dans l'espace ou dans le temps », « intervalle »; cf. Cic., Gat. M. 2, 38, uidete quantum interuallum sit interiectum inter maiorum consilia et istorum dementiam. M. L. 9677. De là interuallätus.

On rapproche ion.-att. ħλος « clou », qui avait un f initial aspiré; cf., chez Hésychius, γάλλοι ἡλοι, qui doit être éolien, et, du reste, hom. ἀργυρό-ηλος (mais pas de f dans Λ 29 et B 29 = Λ 633: le fħ a tendu à s'amuir prématurément). L'esprit rude de ħλος indique la présence d'un s intérieur; on peut partir de \*waslo-olu de \*walso-; c'est la seconde forme qui expliquerait lat. uallus. Got. walus « ράδδος » est loin de toute manière.

ualuae, -ārum f. pl. (sing. ualua, rare; exemple de Pomp. ap. Non. 19, 22; Pétr. 96, 1; Sén., Herc. F. 999): porte ou volet, composé de battants articulés qui peuvent se replier; cf. Varr. ap. Serv., in Ae. 1, 449, ualuae quae revoluentur et se uelant, et Rich, s. u. Classique (Cic.), technique; non roman.

Dérivés: ualuatus; ualuolae (ualuoli, Fest. 514, 4) « fabae folliculi »: cosse, gousse; ualuarius et ualuitor (d'après ianitor) (Gloss.).

Doit appartenir au groupe de uoluō; partir de woluwā?

uanga, -ae f. : bêche munie d'une barre horizontale fixée au-dessus du fer, pour permettre au pied d'appuyer avec plus de force (Pall. 1, 42, 3). Sans doute mot de provenance germanique; le mot latin est bipatium; v. Rich, s. u. M. L. 9137.

usnnus, I f. (abl. uannū, Non. 19, 20). van; uannus mystica « van mystique » qui figurait dans le culte de Bacchus. V. Rich, s. u. Ancien, technique. M. L. 9144. V. h. a. wanna.

Dérivés et composés: uannō, is (uanniō, Gloss.) «vanner» (Lucil., ap. Non. 19, 25, hunc molere, illam autem ut fruncentum uannere lumbis), M. L. 9141; žuannō, is (Varr., R. R. 2, 52; 2) et ēuannō, -ās (Pomp.; cf. Non., l.1); uallus, -ī f. (uallum, Varr.): petit van, de \*vuanno-lo-s, M. L. 9136; d'où ēuallō, -ās (Titin., Varr. ap. Non. 102, 1); ĕuallō; -is (Plin. 18, 98?), rattaché par l'étymologie populaire à uallum; uannulus (Gloss., retiat sur uannus à ua moment donné où le rapport entre uannus et ualins n'était plus senti), M. L. 9143. Cf. aussi M. L. 9132, \*valliāre; 9142, \*vannitāre.

Le dérivé supposé matillum a induit à croire que uannus repose sur \*matros (v. Sommer, Krit: Erlässt., p. 86). Mais le sens de uatillum est différent (v. ce mot) et uallus « petit van » va centre ce rapprochement. On est tenté de rapprocher gr. atva; mais il y a des obscurités de toutes sortes (v. Solmsen, Untersuchungen, p. 279 sqq.; Sommer, Gr. Lautstud., p. 54 et 104). Sans doute apparenté à uentus (cf. uentilo). Lat. uannus aurait n géminé dans un terme technique (cf. occa).

uanus, -a, -um: vide, dégarni, leus as uanum granum, Col. 2, 9, 13; uanior iam erat hostium acies, T.-L. 2, 47, 4; par suite, « creux, sans substance, vain » (fréquent et classique, attesté depuis Ennius; se dit des personnes et des choses: uānum cōnsilium; uāna ōrātiō et uānī haruspicēs); de là « vaniteux ». Panroman, sauf roumain. M. L. 9145. Irl. fanas « uacuum »?

Dérivés: uānitās (conservé sous des formes savantes en roman, M. L. 9139); uānitādō, uānitīes, tous deux rares, archaīques ou tardifs; uānō, -ās: mentir, tromper (Acc. ap. Non. 16, 20; 184, 2); uānēscō, -is (époque impériale): disparattre, s'évanouir, refait sur éuānēscō ancien et classique, dont existe l'adjectif éuānidus, et qui est conservé en roman, M. L. 2924. Cf. aussi vanitāre, 9138.

Composés: uānidicus (PIt.); uāniloquus (id.), d'où māniloquium, -loquentia, Vāniloquidōrus, uanificō (Cypr.), uaneglorius (Greg. Tur.), sans doute sur le modèle des composés grecs en xevo-. Cl. inānis.

Pour l'étymologie, v. uacare et uastus ; uascus.

uapidus : v. uappa.

uapor (anc. uapōs, cf. Non. 487, 6), -ōris m.: vapeur qui s'élève d'un liquide généralement chaud: u. aquae calidae, Cels. 7, 7, 10; par extension, en poésie et dans la langue impériale, « chaleur », u. sōlis, Lucr. 1, 1032, etc. M. L. 9147.

Dérivés et composés : uapōrus (tardif); uapōreus (id.); uapōrārium (synonyme latin de hypocaustum) : étuve à vapeur; uapōrōsus (Apul.); uapōrālis, -liter, -rālē (tardifs); uapōrō, -ās, absolu et transitif : 10 « émettre des vapeurs », aquae uaporant et in mari ipso, Plin. 31, 5; d'où « brûler » (Lucr. 5, 1132); 20 « remplir de vapeurs » : u. altāria; uapōrātiō (époque impériale) et ēuapōrō, M. L. 2926; ēuapōrātiō; uapōrifer (poésie impériale).

On rapproche volontiers le groupe de lit. kvēpia « une vapeur se répand », kvāpas « vapeur, fumée », v. cupiō. Mais le rappert n'est intelligible que si le k- baltique est tenu pour prothétique. Le rapport avec gr. καπνός « fumée, vapeur » est plus énigmatique encore.

uappa, -ae f.: vin fermenté et éventé; cf. Plin. 14, 125: utitum musto quibusdam in locis iterum sponte feruere, qua calamitate deperit sapor uappaeque accipit nomen, probrosum etiam hominum, cum degenerauit animus; et Rich, s. u. De là: uapidus: éventé, gâté; d'ou « mauvais »; uapidē: u. sē habēre, expression favorite d'Auguste, cf. Suét., Aug. 87, 2; uapiō, CIL X 8069, 3. Mot populaire à vocalisme radical a et à p géminé expressif, se rattachant peut-être à uapor.

\*usppē, -ōnis m.: animal est uolans, quod uolgo animas (l. ammas?) uocant, Probus, GLK IV 10, 30, qui cite un exemple de Lucilius. Correspond peut-être à gr. ἡπίολος « teigne ».

uāpulō, -ās, -āuī, -āre: recevoir des coups, être battu (sert de passif à uerberō, auquel il est souvent opposé). Mot de la langue familière, souvent employé dans des expressions imagées: uapulat peculium (Pit.); omnium sermonibus uapulare (Cic.). — Vāpulā, uāpulat s'emploie comme i im malam crucem ou notre « va te faire f...». Représenté en v. italien et en espagnol. M. L. 9149.

Dérivé: uāpulāris (tribūnus u., Plt., d'après t. mīlitāris); uāpulātor (Gl.).

Vāpulō est um verbe dérivé en -l-, de type « populaire », comme le latin en a beausoup (bālāre, frigulāre, postulāre, etc.) Primitif inconnu; cf. peut-être germ., got. wopjan, v. sl. vūpiti « crier, appelær »?

uāra : v. zāres.

uargus, -F m.: vagabond, rêdeur. Mot tardif (Eum., Sid.), d'origine germanique.

uāricus : v. uārus

uarius, -2, -um: moucheté, tacheté, bigarré; se dit surtout de la peau de l'homme ou des animaux : cf. Plt., Ps. 145, ... uostra latera loris faciam ut ualide uaria sint; Varr., R. R. 2, 2, 5, animaduertendum quoque lingua (arietum) ne nigra aut uaria sit, quod fere qui eam habent migros aut uarios procreant agnos; Vg., G. 3, 264, lynces mariae; et uaria f. « panthère » ou « pie » (Plin.).

Dans la langue rustique, s'applique aussi à une terre arrosée seulement à la surface et sèche à l'intérieur; cf. Col. 2, 4, 5. S'est employé au sens moral de « varié, divers » (joint à diversus, multiplex, multiformis) et « variable, inconstant, irrésolu ». Cf. Cic., Fin. 2, 3, 10: uarietas Latinum verbum est, idque proprie quidem in disparibus coloribus dicitur: sed transfersur in multa disparia : varium poema, varia oratio, varii mores, varia fortuna; voluptas etiem varia dici potest, cum percipitur ex multis dissimilibus rebus efficientibus voluptatem. Le sens de « diversement coloré » est gardé dans les représentants romans de varius, variare (e. g. fr. vair). M. L. 9157, 9152.

Dérivés et composés : uariē, adverbe ; uariō, -ās, transitif et absolu ; uariātiō (T.-L.) ; uariantia (Lucr.) ; uariātibilis (Apul.) ; uariātim (Gell., Apic.) ; uariānus,

épithète d'une sorte de raisin bigarré : u. ūua (Plin.); uariegō, -ās (Apul.), synonyme de uariō; uariāscō (Alex. Trall.). Cf. aussi M. L. 9155, \*vario; 9156, \*variola, déjà attesté en latin comme nom de femme.

Sans étymologie. Le groupe de gr. ποικίλος, v. sl. pistrü n'est pas représenté en latin (cf., cependant, pingō).

uarix, -icis m. et f. : varice (spécialement aux jambes). Ancien, technique. Représentants savants en roman. M. L. 9158.

Dérivés: uaricosus (déjà dans Lucil.); uaricula. Rapproché par l'étymologie populaire de uārus; cf. Non. 26, 7: uari dicuntur obtortis plantis... nam et uarices inde dicuntur uenae in suris inflexae uel obtortae.

Les rapprochements avec uarus ou uārus sont tout hypothétiques.

uarus, -I (d?) m.: éruption sur la face, bouton (= gr. tov0oc), Cels., Plin. M. L. 9160. Diminutif: uarulus: orgelet, compère-loriot.

Pas d'autre correspondant connu que lit. viraï (lit. or. viriaï) « grains de ladrerie (du porc) ».

uărus, -a, -um: cagneux, qui a les jambes tournées en dedans, opposé à uatius; cf. Varr., R. R. 2, 9, 4, [canes] debent esse... cruribus rectis et potius uaris quam uatius; par extension, « courbé, crochu ». Horace et après lui Perse l'emploient dans le sens de « tourné de travers », par suite « différent »: Hor., S. 2, 3, 56, alterum (genus hominum) huic uarum et nihilo sapientius; Perse, 6, 18, geminos, Horoscope, uarol producis genio. La ressemblance avec uarius a dû jouer un rôle dans ce développement de sens. Ancien (Plt.); non roman.

Dérivés et composés : uara f. : bâton fourchu qui supporte un filet ; chevalet de scieur de bois ; perches de soutien formant échafaudage, cf. uibia, M. L. 9150 : uārō. -onis m., mot de Lucilius 1121, uaronum ac rupicum squarrosa incondita rostra, cité par P. F. 443, 1, et, avec redoublement hypocoristique Varro, surnom romain : praeuārus (rare) ; uārō, -ās : recourber, u. alueos pontium, cf. M. L. 9151 a, et Corominas, Dicc. crit. etim. de la l. castellana, s. u. varare; uaratio, uaratus : passage d'un cours d'eau; obuaro, -as (Enn.); uaricus : qui écarte les jambes, Ov. ; uarico, -ās « écarter les jambes » et « enjamber », M. L. 9153; uāricātio, -tor; praeuāricor, -āris, d'abord terme de la langue rustique, analogue à délirare « s'avancer en faisant des crochets » : arator praeuaricatur, Plin. 18, 179, et aussi « dépasser en enjambant »; dans la langue du barreau, s'est appliqué à l'avocat qui entre en collusion avec la partie adverse : praeuaricatores a praetergrediendo sunt uocati. P. F. 252, 26; de là le sens de « prévariquer » et de « transgresser »; praeudricătio; impraeuaricabilis (St Ambr.), calque de dnaράδατος (J. B. Hofmann). Cf. aussi F. 212, 6; obuaricator dicebatur qui cuipiam occurrebat quo minus rectum iter conficeret. Végèce a aussi transuarico. Aucune des explications proposées n'est établie.

uas, uadis m.: appellatus qui pro altero uadimonium promittebat, Varr., L. L. 6, 74; « caution » qui prend oralement l'engagement, uadimônium, de payer à un créancier déterminé une somme d'argent fixée, au cas où un débiteur déterminé n'accomplirait pas son obli-

gation. Cf. May et Becker, *Précis*, p. 236. Ancien, tech.

Dérivé: uador, -āris « recevoir la caution » (en parlant du créancier) et conuador; ou « fournir caution » par extension « assigner »; uadātus: lié par caution; uadimōnium; ēuador (Gloss.); ēuadimōnium; subuas (au pl. subuadēs dans Aulu-Gelle 16, 10, 8, d'après oπτηγιος?). Cf. aussi praes, praedium.

Les formes romanes comme fr. gage remontent au germanique (got. wadi), M. L. 9474, ou du moins en ont subi l'influence (comme dans le cas de uadum, etc.)

Terme technique du vocabulaire nord-ouest qui se retrouve, à l'état de dérivé, en germanique : got. wadi « ἀρραδών », en lit. vadúoti « fournir caution », ùž-vadas « garant ».

uās, uāsis n. et uāsum, -ī (dont le pl. uāsa [uassa avec s géminé dans Plt., Mer. 781, d'après l'Ambrosianus], -ōrum est seul usité; uāsus m., ap. Petr. 57, 8): vase, récipient (à liquides); au pluriel, équipement, ha gages (dans la langue militaire, uāsa colligere); ustensiles; instruments, outils (pour l'agriculture, la chasse, etc.); sensū obscēnō « cōleī, mentula » (Plt., Priap.), d'où uāsātus — cōleātus. Panroman. Les formes romanes remontent à uās et uāsum. M. L. 9161.

Dérivés et composés: uāsārium: fourniture, équipement; d'où mobilier de bains, archives; indemnité d'établissement accordée à un magistrat nommé en province; uāsculum: petit vase, M. L. 9164; uāsculārius; uāscellum, M. L. 9163; uasciō, -ōnis (tardif); uāsiţer (Gloss.): σκευοφόρος; conuāsō, -ās (arch.): empaqueter.

L'ombrien a, de même, uasor « uāsa », vasus « uāsibus ». Mais le vocalisme rend malaisé de rapprocher ombr. ves kla « uāscula », volsq. uesclis « uāsculīs » (cf., du reste, irl. lestar « vaisseau »; v. Thurneysen, KZ 37, 95 et IF 21, 175).

uascus, -a, -um: de biais; u. tibia, Sol. 5, 19; Serv., Ae. 11, 737; cf. Thes. Gloss., s. u. uasca (uacca): μελετητικός αὐλός. Cf. M. L. 9162, \*pascāre. Mēme suffixe-ko- que dans luscus, mancus, etc. Cf. aussi uatius, uārus.

uascus, -a, -um : inānis; -m, nugātōrium (Gloss.). V. uastus.

\*uaspix, -icis m. : terme culinaire de sens obscur (Apic. I, 17). Dérivé : uaspicētum (id.). Inexpliqué, texte peu sûr. ?

uastus, -a, -um: adjectif de sens passif et actif « ravagé, dépeuplé, désolé » (joint à uiduus dans Enn., Sc. 233 V², abs te uiduae et uastae uirgines sunt, à desertus, e. g. Cic., Agr. 2, 26, 69, genus agrorum propter pestilentiam uastum atque desertum) et « qui ravage », uasta Charybdis, « dévastateur »; de là deux sens dérivés: 1º « inculte », e. g. Sall., Iu. 48, 3, mons uastus ab natura et ab humano cultu; appliqué à l'homme: uastus homo atque foedus, Cic., De Or. 1, 25, 117 (cf. 115), par suite « rude » (à l'oreille); 2º le désert évoquant facilement l'idée de grandeur « qui s'étend au loin, vaste immense »; uasto atque aperto mari, Cés., B. G. 3, 12, 5; uastissimo atque apertissimo Oceano, id., ib. 3, 9, 7; uastum antrum, Vg., Ae. 5, 52. L'adjectif s'est ensuite employé comme un synonyme expressif de magnus, no

tamment des cris qui s'entendent au loin; cf. Vg., Ac. 10, 716 : missilibus longe et uasto clamore lacessunt. Usité de tout temps; formes romanes savantes.

Dérivés et composés : uastitās : 1º désolation, dévastation (classique et usuel) ; 2º immensité, grandeur, abîme (seulement à l'époque impériale) ; uastitités (Plt.); uastitūdo (archaīque, Cat., Acc., Pac.) ; uastō, -ās « dévaster », panroman, sauf roumain, avec influence du germ. \*wōstja- (fr. gâter, etc.), M. L. 9168; uastātio (classique) ; uastātor, -trīx, -tōrius ; et dē-, ē-, per-uastō ; uastēscō, -is (Acc. ap. Non. 185, 8) ; uastītus (poétique, archaīque).

Cl. irl. fds « vide » et v. sax. wōsti, v. h. a. wuosti « vide, désert », ce qui indique le sens premier de l'adjectif. Du même \*wās», il y a des dérivés avec d'autres suffixes : uānus de \*wās-no- et uascus « inānis » (v. ces mots; le rapport est le même que dans cānus : cascus). Pour l'ensemble du groupe, v. uacāre.

natăx: et uaricosus, pedibus uitiosis, Non. 25, 10, qui cite un exemple de Lucilius, lib. XXVIII 54 (v. Cichorius, Unters. s. Lucilius, 155 sqq., qui considère uadx comme une déformation de Vatia). Autre forme uatrăx (et uatricosus), CGL V 651, 54: uatrax et uatricosus, tortis pedibus, a ranae uocabulo, quae graece uotrax dicitur. — Vatrāx est sans doute une déformation due à une fausse étymologie. Vatāx, en effet, semble s'apparenter à uatius. Pour le suffixe, cf. catāx.

užtěs et užtis, -is c. (gén. pl. užtum et užtium): devin, devineresse; prophète, prophétesse; oracle; et, comme les prophéties étaient généralement rythmées, e poète ». Mot ancien, cf. Varr., L. L. 7, 36, antiquos poetas uates appellabant, conservé par la poésie. Quand poëta s'est généralisé, užtěs a pris un sens péjoratif; puis la poésie impériale l'a repris, alors que poëta était devenu banal. Cf. M. Runes, Gesch. d. Wortes uates, Festschr. Kretschmer, 202-216.

Composés : uāticinor, -āris : prophétiser, d'où uāticinus (Ov.) ; uāticinium (époque impériale) ; uāticinātiō (classique), -tor, -trīx.

Mot italo-celtique; cf. gaul. οὐάτεις « devins » et irl. fdith « poète »; comme c'est le seul nom d'agent masculin en -ēs du latin, le mot peut provenir du celtique. Le gallois a gwawd « chant de louange ». Cf. en germanique : got. wods, v. angl. wód, v. isl. όἀτ « poésie». Le vocalisme rend incertain un rapport avec le verbe indo-européen qu'atteste skr. api-vátati, av. api-vatati « il comprend »; de plus, le sens n'est pas proche. M. Runes, IF 55 (1937), p. 122 sqq., rapprochant uātēs de certaines formes étrusques du type Vati et de Vāticānus, considère le mot comme d'origine étrusque, ceci sans vraisemblance. Sur Vāticānus, v. Elter, Rh. M. 40, 112 sqq.

uatillum (batillum, uatilla), In.: pelle ou vase pour transporter la braise: prunae uatillum, Hor., Sat. 1, 5, 36; réchaud; encensoir. La forme uatillum est la mieux attestée (cf. Lejay, Sat. d'Hor., ad loc.), mais les formes romanes supposent batillum: v. ce mot.

Le rapprochement avec lat. uannus n'est appuyé par rien. Sans rapport non plus avec batus, nom de mesure emprunté à l'hébreu

uatius, -a, -um : bancal, synonyme de ualgus (cf.

uārus), avec une forme de substantif de type populaire en -a: uatia, -ae m. (usité comme nom propre), cf. Varr., L. L. 9, 10, si quis puerorum per delicias pedes male ponere aque imitari uatias coeperit, et Plin. 11, 204. Cf. peut-être les noms propres Vatinius et Vatiēna. Pas d'étymologie. Cf. uatāx?

uauato, -onis m.: poupée, mannequin. Mot populaire, sans doute enfantin, dans Pétr. 63,8: puerum strigae involaverant et supposuerant stramenticium uauatenem (qui correspond à manuciolum de stramentis factum qu'on lit deux lignes plus haut); cf. Friedlaender, ad loc., et W. Heraeus, Kl. Schr., p. 178.

tiber, -eris n. (surtout au pl. übera, -um): mamelle(s); quelquefois joint à mamma dans l'expression übera mammārum, cf. Lucr. 5, 885 et Gell. 12, 1, 7; par extension, « fécondité, fertilité » (= übertās); et objet en forme de mamelle, « grappe de fruits », « grappe formée par un essaim qui se pose sur un arbre ». Ancien; surtout poétique ou de la prose impériale. Le mot courant est mamma. M. L. 9026.

über, -eris adj.: fécond, fertile (sens propre et figuré); par suite, « riche, copieux » (du style, du langage, etc.). Pour l'emploi de über comme adjectif et substantif, cf. pübës (püber), gibber, tüber. Ancien, usuel et classique comme adjectif.

Dérivés et composés: übertās: l'écondité, abondance; übertim, adv.; überō, -ās, absolu et transitif: porter des fruits, être l'écond, et : l'éconder; exiberō (Vg., Tac.); überō, -ās: f'éconder; übertus (rare); überōsus, dans uberosum, yóvuno (Gloss.); inüber, -eris (Gell.): maigre; et M. L. 9027, \*überīnus (d'après uterīnus).

L'emploi d'adjectif semble spécial au latin (cf. uetus adj. en face de féroc subst.). Le sens de « mamelle » est celui de : skr. ūdhar (gén. ūdhnah), gr. οδθαρ (οδθαρος), v. h. a. ūtar; en baltique, on a lit. ūdrūti « donner du lait, être en état de femelle qui allaite », et, avec un autre suffixe, russe výmja, serbe vime, tch. výmé « mamelle ». A la différence de ce qui a eu lieu dans iter, le latin a généralisé la forme en r du nominatif-accusatif. V. Ernout. Aspects. 129 suc.

Sur le nom de sleuve volsque Oufens, Ufens, v. Ernout, BSL 23, 27; Lindsay-Nohl, Die lat. Spr., p. 288. Sur tout le groupe, v. O. Szemérènyi, Glotta, 24, 1955, 272 sqq.

ubř (ubei): adverbe de lieu, relatif et interrogatif, « à la place où » (sans mouvement), « où »; s'emploie aussi du temps « au moment où, quand, lorsque », de là ubi prīmum « dès que ». N'est pas employé interrogativement dans ce sens. A pour corrélatif ibì. Mot l'ambique dont l'ī final, issu de -ei, a été abrégé; cf. ibi, tibi, etc. Usité de tout temps; panroman. M. L. 9028.

Figure dans de nombreux composés correspondant aux divers pronoms indéfinis : ubique (cf. quisque); ubicumque, ubiquaque; ubinam; ubilibet; ubiuis; a aussi une forme à redoublement ubiubi.

Une forme -cubi à gutturale initiale figure dans alicubi « quelque part » (le rapprochement de aliquando montre que alicubi n'est pas dérivé de aliquis, comme on le soutient souvent), sīcubi « si... quelque part »; něcubi « de peur que... quelque part... »; cf. -cunde, dans ali-cunde.

Comme unde, umquam et uter, fait partie de ces mots à u- initial qui appartiennent au groupe du relatif-indéfini quis, qui. C'est dans ubi que ce u- initial a son explication la plus nette : car unde n'a pas d'étymologie claire et umquam, uter n'ont u que secondairement ; pour ut. pas de correspondant hors de l'italique. La forme ombrienne correspondant à ubi est pufe, pute et la forme osque est puf; jointe à alicubi, necubi, etc... cette forme montre que la forme initiale était \*quubī et que le \*qu- initial, restitué devant u sous l'influence de quis, quae, etc., dans les composés, s'est amui devant. u dans le simple. Dès lors, on retrouve ici en italique l'adverbe indo-européen signifiant « où », qui est représenté par véd. kú, gâth. kū, mais qui est surtout connu avec divers élargissements : véd. k(ú)va-, lit. ku-r et arm. u-r; skr. ku-ha, gath. ku-da, v. sl. ku-de, hitt. kuwabi. Osq. puf « ubi » répond sans doute exactement à gâth. kudā, v. sl. kude; le latin repose sur cette même forme avec marque du locatif, comme dans heri, rūri, Karthaginī. Lat. ibī, en face de skr. iha (pråkr. idha), av. ida, a la même marque de locatif et. de plus, doit le traitement b de la consonne médiane à l'influence de ubi, où, après u, ce traitement de la dentale est normal : les deux formes sont associées entre elles.

**üdő**  $(\bar{o}d\bar{o})$ , **-onis** m.: sorte de bottine de peau ou de fourrure. Mot étranger, dont l'origine est indiquée par le titre de l'épigramme de Martial, 14, 140, où il figure pour la première fois, *udones Cilicii*.

ūdus : v. ūueō, ūuidus.

-ue: particule enclitique «ou, ou bien»; peut être redoublée, e.g. Ov., M. 15, 215, corpora uertuntur: nec quod fuimusue sumusue, | cras erimus. S'emploie souvent dans les phrases interrogatives ou négatives avec le sens de -que, e.g. Cic., Phil. 5, 5, 13, num leges nostras moresue nouit? Emploi à rapprocher de celui de uel avec valeur de et. Figure aussi dans ceu de \*ceue « comme »; nēue, neu « et ne »; sīue, seu « soit que, soit ». — Archaïque et formulaire dès les plus anciens textes (v. Schmalz-Hofmann, Lat. Gramm. 5, p. 676 sqq., § 249). Ernout, Rev. Phil. XXXII, 1958, p. 189 sqq.).

Particule accessoire atone, se construisant comme i.-e. \*kwe « et » (v. lat. que) et conservée seulement dans des langues anciennement attestées : skr. vā (avec un ā qui n'a pas son parallèle dans ca « et », mais qui distingue va « ou » de va « comme »), av. et v. perse va (l'-à n'indique rien sur la quantité originelle en ancien iranien), gr. -(F) and hom. 1/F) tokh. B wat (avec particule ajoutée). Si \*we n'est pas attesté ailleurs, c'est que la particule est sortie de l'usage avant les plus anciens textes, comme on peut le supposer d'après les langues citées où, avec le temps, \*we n'est pas demeuré dans l'usage parlé. La valeur de ue dans neue, neu n'a rien de surprenant : la disjonction équivaut souvent à « et »; gâth. nā vā nairī vā « homme ou femme » équivaut en tout à « homme aussi bien que semme, homme et femme ». - Quant à ceu, le \*we qui v figure est à rapprocher de véd. va « comme »; on n'examinera pas si les deux sens donnent lieu de poser deux mots indo-européens distincts.

uō-: particule privative ou péjorative qui figure dans quelques composés; cf. F. 512, 6: uegrande significare

alii aiunt male grande, ut uecors, uesanus, mali cordis maleque sanus. Alii paruom, minutum, ut cum dicimus « uegrande frumentum », et Plautus in Cistellaria (378): « Quin is, si itura es? nimium is uegrandi gradu ». Figure encore dans uēscus (v. ce mot), Vēdiouis, Vēlouis, divinité infernale, et dans uēpallidus (Hor.); Vēdius (écrit Vidius) = 'Απόλλων νόμιος, CGL III 291, 7.

Cf. les préverbes indiquant « point de départ, descente, enlèvement »: skr. dea, v. sl. u, irl. úa, lat. au. (dans au-ferō, etc.). Ce préverbe figure au premier terme de composés à valeur négative du type de lat. ā-mēns, dē-mēns : ainsi v. sl. u-bogū « pauvre » (litt. « non riche »), lette au-manis « insensé »; la négation gr. où doit être le même mot. — Lat. uē- représenterait une forme à voyelle finale, comme skr. dea, et à vocalisme initial zéro, balancement attendu. Et, en effet, en face de skr. avdh « en bas », avdstāt « sous », le germanique offre v. h. a. wes-tar « à l'ouest », qu'on ne peut guère séparer.

Terme technique du droit public; usuel, classique. A désigné d'abord les redevances perçues sur le domaine public, pour s'appliquer par extension à tout impôt ou taxe régulierement levée, par opposition au tributum ciuium Romanorum. Dérivé tardif: uectīgāliārius: receveur d'impôts.

Aucune donnée historique précise ne fournit l'explication de ce mot. Le rapport avec uehō, \*uectis « transport » (cf. uectiō), souvent proposé, n'apparatt pas.

uectis, -is (acc. uectim, Varr.; abl. uectī) m.: levier; pince monseigneur; barre de cabestan; par extension: barre de porte. Cf. Rich, s. u. Technique, classique. M. L. 9173 (fr. oit, v. B. W. s. u.). Apparenté à uezō; sans doute ancien abstrait en -ti- employé au sens concret et passé au masculin. Répond à v. angl. wicht pour la forme et à v. isl. oag, ogg pour le sens.

Dérivés: uectiàrius m.: ouvrier chargé de la manœuvre du uectis; uecticulus (Ital. Lyd. exod. 13, 5); uecticulàrius, ap. P. F. 519, 11: uecticulàriu uita dicitur eorum qui uectibus parietes alienos perfodiunt furandi gratia. Cato (orat. inc. 13): e uecticulariam uitam uiture, repente largiter habere, repente nihil ».

V. uezare

uegeō, -ēs, -ēre: animer, donner de la force ou le mouvement à. Archaïque (Enn., Pompon., Varr.). Cf. Non. 183, 1: ueget pro uegetat uel erigit, uel uegetumest. Pomponius Maiali (78): animos Venu' ueget uoluplatibus. — Ennius Ambracia (4): et aequora salsa ueges ingentibu' uentis. — Varro Manio (268): « nec natus est nec morietur: uiget, ueget, utpote plurimum. — idem "Ονος λόρας (351): quam mobilem diuom lyram sol harmoge | quadam gubernans motibus diis ueget.

Le sens absolu « être animé », donné par les lexiques, se fonde sur l'exemple de Varron, où l'existence même du couple uiget ueget prouve que uegere y est employé gvec son sens transitif : « il a la force (uiget), il donne la vie (ueget) .

Dérivés : uegetus : vif, animé, vigoureux (classique); uegetō, -ās (Apul., langue de l'Eglise) « animer », et ses dérivés : uegetābūls ; uegetātō, -tor, -men. Cf. skr. oājah n. « force, lutte » ; germanique : v. isl. oakr « beau, éveillé » (cf. uigil), got. wakan « wachen »,

On ne peut séparer lat.  $uige\bar{o}$ , uigil, peut-être  $u\bar{e}les$  et  $u\bar{e}l\bar{o}x$ ; v. ces mots.

nehemēns (uēmēns), -tis adj.: emporté, violent. Se dit des personnes et des choses: Galba... uehemens et mensus, Gic., Bru. 22, 88; uehemens imber, Lucr. 6, 517. Ancien, usuel et classique, ainsi que l'adverbe uehementer, uémenter, devenu synonyme expressif de ualdé-Autres dérivés: uehementia; uehementēscō (Gael. Aur.).

Peut-être de uē-mēns, comme uēcors, qui aurait été rapproché de uehō par l'étymologie populaire, la vio-lence et l'emportement impliquant l'idée de mouvement, d'agitation : d'où la graphie uehemēns, où le groupe-ehe-noterait un ē, comme-aha-note un ā dans Ahala, cf. mehe = mē, prehendō = prendō. Le rapprochement établi avec uehō explique que l'adjectif se soit appliqué surtout à un mouvement ou à un objet en mouvement : uehementior cursus fluminum (Quint.); uehementissimus cursus (Hirt.); u. fuga (id.); u. impetus (Amm.), etc.

On pourrait cependant se demander si l'on n'aurait pas ici un mot de la famille de uexare ou un adjectif en mêns, comme le type indo-iranien en -mant.

uches : v. le suivant.

uehō, -is, uēxī, uectum, uehere: transporter par terre ou par mer, au moyen d'un véhicule quelconque, voiture, cheval, navire: porter sur ses épaules. S'emploie aussi au sens moyen « se faire transporter », au participe présent uehēns, e. g. equō uehēns, et au gérondif. Même double sens dans uector « qui uehitur » « passager » (sens classique) et « celui qui transporte » (poétique et postclassique); et dans uectūra « transport ». Ancien, usuel, classique. Non roman.

Formes nominales, dérivés et composés: uehēs, -is f.: charroi, charge d'un véhicule, charretée; uehiculum (= δχημα): véhicule en général, moyen de transport, M. L. 9176; uehiculāris, -rius (postclassique); uecti (un exemple de Cic., N. D. 2, 60, 151); uector; uectōrius (classique); uectrīx (tardif); uectūra (ancien et classique), M. L. 9174, d'où uectūrārius (tardif).

uectō, -ās: apparaît d'abord dans la poésie dactylique impériale, la où l'emploi des formes de uehere amènerait des suites de trois brèves, e. g. Vg., Ae. 6, 391, corpora uiua nefas Stygia uectare carina; s'est ensuite répandu dans la prose, qui a créé les composés, tardifs et rares, uectābilis, uectābulum, uectāculum, uectātiō, et le frequentatif uectitō.

De uehō: ā-uehō; ad-uehō et aduectiō, aduectus, -ūs; aduector; aduectīcius; circum-uehō, -uectiō; con-uehō, -uectiō; de, ē-uehō (qui a souvent le sens accessoire de «élever, porter au faite», comme extollō; ēuectiō, -tus; inuehō, dont le médiopassif inuehor a le sens de «s'élancer contre» et «s'emporter contre», d'où inuectius « outrageant », inuectiua n. pl. « invectives » (tar-

dif. Amm.), à côté des dérivés de sens propre inuectió, -tor, -trīt; inuectus, -ūs; inuecticius; per-, prae-, prō-, re-, sub-uehō « charrier de bas en haut, en amont » (par opposition à dēuehō « charrier en aval »); subuectiō, -tus, -ūs; super-, trāns-uehō (trā-), trānsuectiō; sēuectus.

De uectō: ad-, circum-, con-, ē-, re-, sub-uectō.
Cl. peut-être aussi uēlum, ueia et uia. Mais uectis,
-uexus dans conuexus et uexāre appartiennent à une

racine distincte.

Vehere (sans doute en raison des contractions amenées par la perte de h, uehere > \*uēre, etc.) n'a pas subsisté dans les langues romanes, où ne sont représentés que uectūra, uehiculum (ce dernier, du reste, uniquement dans des dialectes italiens). Quant à uectò, ce paratt bien être une forme artificiellement créée.

Pour l'aristocratie indo-européenne, chez laquelle le char de guerre avait un grand rôle, la racine \*weg'h-« aller en char, transporter en char » était essentielle. Le présent ueho (avec ombr. afveitu, arsueitu aduehito », kuveitu « conuchito ») a des correspondants exacts dans skr. odhati « il transporte en char », av. oazaiti, v. sl. vezo, lit. vežù; un présent Fέχω, qui, partout où, comme en ionien-attique, F s'est amui de bonne heure. se confondrait avec έχω, a disparu dans la plupart des parlers grecs; toutefois, le pamphylien a conservé Feχετω « qu'il transporte ». L'aoriste en -s- uexi a sen pendant dans skr. doāksam et v. sl. oēsu. Le grec a un nom du char : δχος (plur. hom. δχεα, d'après un thème Fεχεσ- : έχεσφιν άρμασιν, Hes.) ; l'irlandais a fén « voiture » (cf. celt.-lat. co-uinnus « char de guerre »), et l'islandais vagn « voiture »; on notera, d'autre part, got. wigs « chemin » (v. lat. uia).

\*ueia: apud Oscos dicebatur plaustrum; inde ueiari stiputes in plaustro, et uectura, ueiatura, P. F. 506, 3. Non attesté dans les textes, ma's a dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve l'italique ceggia, M. L. 9177.

De la famille de uchā.

Věiouis : v. uě-.

uel : « si tu veux, ou, ou bien, ou si tu veux » (cf. le redoublement uel, si uis, Plt., Au. 452; Catul. 55, 21). Conjonction proposant le choix entre deux possibilités dont le sens et la dissérence avec aut sont bien marqués par P. F. 507, 20: « uel » conligatio quidem est disiunctiua, sed non [ex] earum rerum quae natura disiuncta sunt, in quibus « aut » coniunctione rectius utimur, ut : a aut dies aut nox », sed earum quae non sunt contra, e quibus quae eligatur nihil interest, ut Ennius (Var. 4) : e uel tu dictator, uel equorum equitumque magister esto, uel consul ». Cette distinction entre uel et aut est observée par les bons écrivains, quoiqu'elle tende à s'effacer, notamment à l'époque impériale (Tacite), et qu'on y trouve uel en corrélation avec aut. — Enfin, uel simple ou redoublé a aussi un sens voisin de et (et... et) et sert à marquer une liaison un peu moins étroite (comme aussi aut ... aut); v. Löfstedt, Philol. Comment. z. Peregr. Aeth., p. 197 sqq. - Du sens de « si tu venx ». uel en est arrivé à signifier « même » et à servir de particule de renforcement. Le passage à ce sens apparaît dans des emplois comme Plt., Tri. 963-964 : heus, Pax, te tribus uolo. — uel trecentis, « Hola, Pax, deux mots. — Deux cents, si tu veux » (et par là « même deux

cents »); de là l'emploi de uel en corrélation avec non modo (Cic., Ac. 2, 29, 93), joint à immo; devant un superlatif, notamment dans uel maximē. D'autre part, uel « si tu veux » a pu amener une restriction polie du sens de « peut-être », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 2, § 3, domus uel optima Messanae, notissima quidem certe. — V. F. Beck, De « uel » imperatiuo quatenus uim priscam seruauerit, Marburg, 1908. Vel sert aussi dans la langue parlée à introduire un exemple particulier après une pensée d'ordre général et a le sens de « par exemple; ainsi vois ». Non roman, sauf dans v. fr. veaus, M. L. 9177 a.

uelut, ueluti conj. : comme. Forme renforcée de ut, comme sicut. Ancien (Enn., Plt.) et usuel.

Lat. uel est de la famille de uolō; mais la forme fait quelque difficulté. L'e suppose un l prépalatal, donc un ancien ll ou l(i); mais \*weli ne fournit pas d'explication sûre et, quant à -ll-, on n'en cite qu'une trace tout au plus probable chez Ennius, A. 340. L'osque et l'ombrien recourent pour le sens à d'autres racines: la table osque de Bantia a loufir, ancien impersonnel, et l'ombrien a en partie heris, heri, littéralement « tu veux », en partie herie, heriei « uolueris ». MM. Leumann et Hofmann, dans leur arrangement de la Lat. Gr. de Stolz, partent de \*welsi « tu veux » (p. 118 et 675, avec bibliographie). Ce \*welsi attendu est remplacé par uis (v. ce mot) dans la flexion de uolō.

uela, -ae f.: nom gaulois de l'erysimum (Plin. 22-158). M. L. 9178.

\*uēlābrum, -In.: van? Ce sens est conservé seulement dans la glose de P. F. 68, 3, euelatum, euentilatum unde uelabra, quibus frumenta uentilantur. — Euēlātum luimēme suppose un adjectif \*uēlātus « exposé aux vents », et peut-être un verbe \*uēlō « souffler », disparu en raison de son homonymie avec uēlō « voiler »? Est-ce le même mot que l'on a dans Vēlābrum, nom propre désignant un quartier de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 13 (qui l'explique a uehendo; v. les références de Goetz-Schoell, ad loc.), et qu'on rapproche aussi de Velürae, étr. Vela-6ri? Ammien l'emploie à basse époque comme synonyme de uēlum, uēlārium.

uelatura, -2e f.: commerce de transport? Conservé dans Varr., L. L. 5, 48-44: Velabrum a uehendo. Velaturam facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt; et Plutarque, Rom. 3: τὴν δὲ πορθμείαν βηλατούραν καλούσιν.

uēles, -itis m. (usité principalement au pl. uēlitēs, -um): vélite, soldat d'infanterie légère, chargé surtout des escarmouches, qui apparaît au temps de la seconde guerre punique et remplace dans la légion les accènsi uēlātī ou rōrāriī (v. uēlum II). — Pour la formation, rappelle equitēs, mīlitēs, arquitēs, satellitēs. Rattaché par les Latins à la fois à uehō et à uēlōx cf. T.-L. 26, 4, 10, sans doute par étymologie populaire.

Dérivés : uēlitāris ; uēlitor, -āris « escarmoucher », sens propre et figuré, cf. Plt., Men. 778, et P. F. 507, 1 ; uēlitātiō et uerbiuēlitātiō (Plt., As. 307).

Sans étymologie certaine. V. uēlōx.

uellō, -is, -uellī (uulsī), uolsum (uulsum), uellere : arracher, tirer violemment, en particulier « tirer les poils, la laine, les plumes », d'où uolsus (uul-) « épilé »

(avec -ol- issu de l), uolsella I., dérivé de uolsus, « pince à épiler », puis « pince » de dentiste, etc.; uellus, -eris n. (uellimna avec un « suffixe » peut-être étrusque; cf. Ernout, Philologica I, p. 34) « toison » qu'on arrachait d'abord à la main avant de connaître la tonte au moyen de ciseaux; cf. Varr., L. L. 5, 54 et 130. Panroman, sauf roumain. M. L. 9182.

Autres dérivés et composés : uellicō, -ās : tirailler, pincer; d'où c taquiner, médire de » (cf. notre « déchirer à belles dents »), M. L. 9181, ēuellicō (un exemple tardif); uellicātiō (Sén.); uellicātim; uulsiō (Vég.); uulsāra (Varr.); uulsō, -ās; uulsīcius; uellīgō (tardīfs); ā. M. L. 817, con-, dē-, M. L. 2611, dī-, ē-, M. L. 2927, interper-, prac-, re-, sub-uellō et ā-, con-, ē-, re-uulsiō. — Conuulsiō, dans la langue médicale, a pris le sens spécial de « crampe, convulsion ».

A en juger par uulsī, uulsus, le -ll- dans uellō peut reposer sur -ld- comme dans pellō; il s'agirait d'un présent à aspect déterminé d'une racine \*wel- sur laquelle tout le verbe aurait été construit. On rapproche γελλαι τίλαι (Hes.) (sans doute éclien), got. wilwa « ἄρπαζ », wulwa « ἀρπαγμός », peut-être hom. '(f)ἐκωρ « proie » si le mot a un F, comme semble l'indiquer le texte homérique, et '(f)αλισχοιμαι « je prends ».

Vellico est formé comme fodico.

Le mot uellus rappelle arm. gelmn (gén. gelman), qui traduit gr. πόκος « toison »; la forme ancienne serait \*wel-nos. Le caractère de la racine rend malaisé le rapprochement avec lāna, tentant par lui-même (v. ce mot). V. uillus?

uellus : v. le précédent.

uēlox, -ocis adj. : vif, agile (classique et usuel).

Dérivés et composés : uélociter; uélocitas, -atis; praeuélox (Plin., Quint.).

D'un dérivé en \*-s-l-o du groupe de uegeō. Cf. aussi uēles. V. Ernout, Philologica I, p. 146 et 155.

I. učlum, -I n.: draperie, voile (masculin); rideau. Panroman, sauf roumain. M. L. 9184. Germanique :v. h. a. wil-lahhan.

Dérivés et composés : uēlātus : voilé, couvert d'un voile; dans la langue militaire uēlātī, ancien nom d'une sorte d'auxiliaires, accensi uelati, qu'on interprète, peut-être par étymologie populaire, par « ceux qui n'ont que l'habit » ; quia uestiti inermes sequerentur exercitum (P. F. 13, 25 et F. 506, 23), cf. uēles? uēlātus semble antérieur à uēlō, -ās « voiler », M. L. 9179 (sens propre et figuré); inuelatus (tardif et rare); uelamen (poétique et prose impériale) ; uēlāmentum ; uēlārium « auvent ou rideau tendu au-dessus d'un théâtre ou d'un amphithéâtre »; uēlārius : huissier de la chambre de l'empereur ; uelatio (St Aug.) : prise de voile ; con-, dē-, ē-, ob-, prae-, re-uēlō, ce dernier souvent employé au sens figuré « révéler » (irl. relaim?), comme reuélator, reuelatio, reuelatorius. Cf. aussi \*aduelare (ar-), M. L. 214; \*disuēlāre, 2697.

II. ušlum, -I n. (ordinairement au pl. ušla, -ōrum, d'où les formes romanes féminines du type it. oela, fr. voile): voile de vaisseau. Terme général, cf. Rich, s. u. Ancien, usuel; panroman, sauf roumain. M. L. 9183. Celtique: irl. fial, britt. goel.

Dérivés et composés : uēlāris : de voile (Plin.);

uēlifer, -ger, -uolus (-uolāns), composés poétiques; uēlificor, -āris (uēlificō, époque impériale): mettre les voiles (uēla facere), faire voile; s'emploie par image dans le sens de « déployer toutes ses voiles (= tout son zèle) pour quelqu'un »; cf. Cael. ap. Cic., Fam. 8, 10, 2; uēlificātiō (Cic.); uēlificus « qui fait voile » (seulement dans Pline, peut-être reformé sur uēlificor); uēlificium (Hyg.).

A uëlum se rattache étymologiquement :

uexillum: deminutiuum est a uelo, P. F. 19, 5; « étendard » ou « bannière » (différent de signum, cf. Rich, s. u.), faite d'une pièce d'étoffe carrée attachée par le haut à une traverse horizontale, comme la voile l'est à la vergue, et qui était spécialement l'enseigne de la cavalerie ou des troupes auxiliaires. — Dérivés et composés: uexillārius: enseigne; uexillārii: nom donné à un corps de vétérans sous l'Empire: uexillātiō; uexillifer.

Il est difficile de dire si les deux uélum se ramènent à un original commun ou s'il y-a seulement homonymie; si uélum « voile » est issu de \*wes-lom, cf. uestis, et uélum « voile de vaisseau », de \*weg-s-lo-m, comme v. sl. veslo « rame », cf. uehō; ou bien si les deux sens sont issus d'une forme unique \*weg-x-lom d'une racine \*weg- « tisser », dont ce serait l'unique représentant en latin. Les formes lat. uélum, uexillum supposent un point de départ \*wek-slo-; on rapproche irl. figim « je tisse », gall. gwen « tisser », v. h. a. wichili « chose enroulée ». Pour les Latins, il y avait deux mots distincts, comme le montre la différence de traitement dans les langues romanes.

uena, -ae f.: d'une manière générale, toute espèce de conduit, veine ou filet d'eau, filon de métal (d'où l'expression imagée Hor., A. P. 409, ego nec studium sine diuite uena, | nec rude quid possit uideo ingenium), etc.; en particulier, « veine » (ou « artère ») et tout objet y ressemblant par sa forme: « veines » (du bois, du marbre, etc.); rangée ou file d'arbres. Sēnsū obscēno dans Martial et Perse. Ancien, usuel; panroman. M. L. 6185.

Dérivés et composés : uēnula ; uēnāsus (époque impériale), M. L. 9203 ; uēnātilis (Cassiod.), formé sur aquātilis ; interuēnium : vide, interstice (Vitr., Pall.). Sans étymologie sûre.

uendo, ueneo : v. uenum.

uenēnum, -I n.: décoction de plantes magiques, charme, philtre; teinture, d'après gr. φάρμαχον. Sens ancien e. g. Afranius, R³ 380 sqq., aetas et corpus tenerum et morigeratio | haec sunt uenena formosarum mulierum. Synonyme de gr. φάρμαχον et, comme lui, a pris vite le sens péjoratif de « poison » (classique, Cic.), bien que Salluste précise le sens du nom par un adjectif, Cat. 11, 3: ea (auaritia) quasi uenenis malis imbuta, et que le Digeste recommande de préciser le mot par bonum ou malum (comme pour dolus); cf. Dig. 50, 16, 236: qui uenenum dicit, adicere debet utrum malum an bonum; nam et medicamenta uenena sunt. Ancien, usuel; panroman, en partie sous des formes savantes. M. L. 9195; B. W. venin. Celtique: britt. gwenwyn.

Les dérivés et composés ont tous le sens péjoratif : uenēnātus et uenēnō, -ās ; uenēnārius (époque impériale) ;

uenēnifer (poétique); uenēnōsus (tardif); uenēficus, d'où uenēficus, uenēfica « empoisonneur, empoisonneuse »; triuenēfica (Plt.); uenēficium (classique).

uenēnum représente un ancien \*uenes-no-m avec le sens de « philtre », cf. Venus, et pour le sens correspond à la fois à φίλτρον et à φάρμαχον. Le suffixe -no- a la valeur d'un instrumental comme dans dōnum. Venēficus est issu par haplologie de \*uenēni-ficus, comme sēmodius de \*sēmi-modius; il traduit le gr. φαρμαχός.

ueneror, -aris (uenero, Plt., etc.) : adresser une demande aux dieux, demander une faveur ou une grâce (u. ut); Plt., Ru. 1349, illaec advorsum si quid peccasso, Venus, | ueneror te ut omnes miseri lenones sient; par suite « vénérer, révérer, respecter ». Dénominatif tiré de uenus, usité d'abord dans l'expression Venerem uenerārī, cf. plus haut Plt., Ru. 1349 et 305; Poe. 278, du type pugnam pugnāre, s'est appliqué ensuite aux autres dieux; cf. Poe. 950, deos deasque ueneror, qui hanc urbem colunt; Ru. 257, etc.; T.-L. 8, 9, 6 (dans une ancienne formule où il allitère avec uenia : [omnes deos]... precor, ueneror, ueniam peto feroque ut), et par extension à tout être ou objet digne de vénération, e. g. T.-L. 36, 17, 15, auin omne humanum secundum deos nomen Romanum ueneretur, etc. Ancien, classique; semble être passé de la langue religieuse dans la langue littéraire; non populaire. De même les dérivés : ueneratio (classique), -tor, -bilis (Ov.), etc., tous d'époque impériale. Adopté par le vocabulaire de l'Église. Non roman. V. Venus.

uenetus, -a, -um: bleu-turquoise. Adjectif de la langue impériale, appliqué d'abord à un parti du cirque, « les Bleus », ainsi appelé sans doute parce que les cochers qui portaient la casaque de cette couleur étaient originaires de Vénétie ou parce que leurs vêtements provenaient de cette province (cf. Juv. 3, 170: contentusque illic Veneto durque cucullo); cf. aussi lutum Venetum, qui désigne une sorte de pâte de toilette dans Mart. 3, 74, 4. Dérivé: uenetiānus « partisan des bleus ». Conservé seulement en roumain. M. L. 9199.

uenia, -ae f.: 1º indulgence, pardon: u. dare, petere (uniquement dans ce sens chez Plt. et Tér.); 2º faveur, grâce (accordée par les dieux); cf. T.-L. 8, 9, 6, sous ueneror, et Cic., Rab. perd. 2, 5, ab loue O. M. ceterisque deis pacem ac ueniam peto. Fréquent dans la locution bonā ueniā, synonyme de bonā pāce.

Dérivés tardifs : ueniālis « véniel »; ueniābilis et inueniābilis. Pas de verbe. Le latin dit ignōscō, auquel uenia sert de substantif.

Non roman, sauf dans des mots savants venus par l'Église. M. L. 9199.

Appartient sans doute à la racine \*wen- « désirer » qu'on a dans uenus; mais le sens en est fort éloigné.

Venilia, -ae: nom d'une divinité marine « a ueniendo ac uento », Varr., L. L. 5, 72; cf. uenilia unda est quae ad litus uenit, Varr. ap. Aug., Ciu. D. 7, 22, et Thes. Gloss., s. u.: uenilia maris exaestuatio quae ad litus uenit. Varro: uenilia unda quae ad litus uenit, salacia quae ad mare redit. Étymologie populaire?

uenio, -Is, ueni, uentum, uenire (formes de subjonctif du type -uenam dans aduenat, Plt., Ps. 1030; peruenant,

Tri. 93. etc.): venir. Ancien, classique et usuel. Panroman: dans certaines langues romanes, a servi d'auxiliaire pour la formation du passif ou du futur. Le point de départ de cet emploi a dû être l'usage du verbe dans les locutions comme uenire in amicitiam, in calamitatem, in odium, etc., très fréquentes (notamment dans César) : de là on est arrivé à dire uenire amicus et uenire amātus, constructions qu'on trouve déjà en bas latin, cf. Mulomedicina Chironis (vers 400 ap. J.-C.?), l. III. 157 : si equus de via coactus venerit; et. pour devenio. Greg. Tur., Franc. 7, 40 : quid thesauri... deuenissent; Anthim. 4: caro... deuenit cruda; v. Thes. V 850, 77 sqq. M. L. 9200. Dans l'exemple de Plaute, Au. 239, dummodo morata recte ueniat, dotatast satis, qu'on invoque parfois (cf. Havers, KZ, 45 (1919), 372 sqq.), uenīre a son sens normal : « pourvu qu'elle vienne chez moi (en qualité d'épouse) avec un bon caractère... ».

Dérivés et composés: uentiō: venue; un exemple de Plt., Tru. 622: quid tibi huc uentio est?; les composés conuentiō, inuentiō, interuentiō sont, au contraire, usuels et classiques; uentor n'est attesté que dans Ennodius, mais aduentor est dans Plaute et s'est maintenu dans la langue parlée; cf. ital. accentore. \*Ventus, -ūs n'existe que dans les composés aduentus, conuentus, etc.; de même, un substantif -uena figure dans aduena, conuena.

uentō, -ās, peut-être dans Varr., Men. 150, cité par Non. 119, 2, cum illuc uento (sic libri; uenio, edd.), attesté en tout cas dans la glose de P. F. 517, 4, uentabam dicebant antiqui, unde praepositione adiecta fit aduentabam; et dans aduentō, reuentō et par les formes romanes du type \*deuentāre, M. L. 2612. Cf. ltō en face de eō, etc.

uentitō, -ās: venir souvent, fréquenter (classique, Cic., Cés., mais rare); cf. cantitō, dictitō, etc.

La plupart des composés de uenio n'ont que le sens du simple, précisé par le préverbe de sens local; ainsi aduenio « venir auprès », « arriver » et « advenir » (en parlant d'événements); de là aduena m. « celui qui arrive, étranger »; aduentus, -üs m. (gall. adfan, azvent); aduenticius; aduentorius; aduento, -ās « approcher à grands pas », avec un sens accessoire d'hostilité, d'où l'emploi au sens de « attaquer » (cf. aggredī), bien conservé dans les langues romanes, M. L. 216, adventre; 218, adventare et arventare (cf. ad et ar); 219, adventor; 220, adventus; 215, \*advenicare; anteuenio; circumuenio; deuenio, conservé avec le sens de « devenir », M. L. 2612 et 2613, \*deventare; interuenio; ob., per-, post-, prae-, re-uenio (-uentō), super-, trāns-uenio.

Des développements de sens particuliers se sont produits dans conueniō, -is « venir ensemble, se réunir », qui, à côté de ce sens propre, conservé dans conuentus, -is m. « réunion » (irl. conuent), conuenticulum, conuenticius, conuentiō « assemblée » (britt. cenfaint), a pris le sens moral de « convenir avec (et « convenir à »), tomber d'accord », qui s'emploie aussi impersonnellement : conuenit ut « il est convenu que »; M. L. 2192 et 2193, \*convenium; 2194, conventus. De là conuenièns « qui s'accorde avec; qui convient, convenable »; conuenienter « en accord avec »; conuenientia « accord, conformité », qui semblent créés par Cicéron pour traduire συμφώνως et συμπάθεια et δμολογία; cf. Fin. 3, 21, quod

δμολογίαν Stoici, nos appellamus conuenientiam, si placet; Diu. 2, 124, ex quadam conuenientia et conunctione naturae quam uocant συμπάθειαν; et les contraires in conueniens (non dans Cic.), inconuenienter, tia [tardis], disconuenio (Tert.).

Le substantif contio suppose un verbe \*co-uenti.

comme co-ev, v. cam, v. comme control (subjonctif ancien cuenat, cuenant), qui, en dehors du sens de « venir de, sortir », a pris le sens moral de « résulter » : euentus est alicuius exitus negotii, in quo quaeri solet quid ex quaque re euenerit, eueniat, eueniturum sit, Cic., Inu. I 28, 42; puis simplement de « en produire, arriver »; d'où euentum « événement).

inueniō: venir dans, sur; par suite «rencontrer» et «trouver, découvrir, inventer». Dérivés: inuentio-tor, -trix, -tiuncula, -tum, -tus, -ūs; inuentarium; \*inuentō, M. L. 4527 a.

interueniō: intervenir (d'où gall. attrywyn); interuentus, -tor (Cic.), -tiō, M. L. 4499.

prouenio: venir au jour, provenir (correspondant a produco, progigno), pousser et « bien pousser, réussir prouentus, -us m.: production, récolte, réussit.

subueniō: 1º survenir, venir subrepticement; 2º venir au secours de (cf. succurrō, subsidium); subuentō, de (Plt.); subuentiō (Cassiod.); 3º venir à l'esprit, M. I. 8408.

Le u initial repose ici sur un ancien gw: osq. kum. bened « conuenit », ombr. benust « uenerit ». Le grec a au présent seulement, avec le même suffixe, βαίνω, synonyme de uenio. Ailleurs, les formes sont en -mgot. qiman, v. angl. cuman e venir », tokh. A kakmu B kekamu « venu », lit. gemù, gimti « naître » (venir an monde), véd. aor. agamam, parf. jagama e je suis venu le rôle de \*-em- ne semble pas être ici le même que dans premo. L'arm. ekn « il est venu », véd. ágan est ambigu puisque n peut représenter ici un ancien m devant t: \*e-gwem-t ou \*egw-en-t. Il y a une autre forme \*gwā-, dans véd. d-gāt, gr. dor. &6a (ion.-att. &6n), arm e-kayk' « venez » (et peut-être traces en irlandais an sens de « mourir », v. H. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II 458). Chacune des trois formes \*gwen-, \*gwem-, \*gwd. dont la répartition initiale ne saurait être déterminée, fournissait un aoriste radical; véd. ágan = arm. ekn véd. agāt = gr. (dor.) £6ā. Le présent est partout secondaire, soit qu'il ait été obtenu par passage au type thématique de formes à vocalismes divers, comme dans got. qiman et v. angl. cuman, ou par des suffixes, comme dans skr. gácchati « il vient », gr. βάσκω, ou dans gr. βαίνω, lat. ueniō. Le perfectum de lat. uēnī rappelle, pour le vocalisme, le pluriel got. qemun « ils sont venus ». Pour inuenio, v. ignosco (fin).

uennū(n) cula, -ae (uēnūcula, uēnnuncula, uēnīcula) f.: vigne donnant un raisin seché et mis en conserve; cf. Hor., S. 2, 4, 71; Col. 3, 2, 2; Plin. 14, 34. V. uinnus? Cf. André, REL, XXX, 1952, 136.

uenor, -aris, -atus sum, -ari: poursuivre le gibier, chasser. Transitif et absolu, sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique. M. L. 9186.

Dérivés : uēnātus, -ūs, M. L. 9189; uēnātiō : chasse, battue; et « venaison, gibier », M. L. 9187; uēnātor,

y. L. 9188, -trīx; uēnātērius, M. L. 9188 a; uēnātūra f. [Pit.]; uēnābulum: épieu de chasse, M. L. 9185 a; uēnātīcus (-ticius): de chasse, u. canis; -tīuus (Casunātīcus (-ticius): de chasse, u. canis; -tīuus (Casunātīcus (-ticius): de chasse, u. canis; -tīuus (Casunātīcus (-ticius): de chasse u. canis; -tīuus (Casunātīcus (-ticius): de chasse d'itératif à voyelle longue radicale d'une racine qui fournit notamment av. vanatīt « il conquiert, il obțiet par la lutte », v. h. a. winnan « lutter », skr. vanotīt (il gagne, il conquiert », lit. veju, viti « chasser », etc. la racine est sans doute la même que celle de uenus. La formation est du type, exceptionnel, de cēlāre; elle indique un procès qui se poursuit sans terme défini. — cl. Yenus.

ninsica : v, uēsīca.

nenter, -tris m.: ventre. Terme général désignant le venfre en tant que réceptacle des entrailles ou des aliments (d'où uentrī operam dare « soigner son ventre », etc.) ou en tant que réceptacle du fœtus le. g. T.-L. 1, 34, 3: ignorans nurum uentrem ferre. S'emploie aussi d'objets en forme de ventre, notamment dans les langues techniques, u. parietis, u. aquae ductūs. Ancien, neuel: Panroman. M. L. 9205.

Dérivés: uentriculus: 1º ventricule du cœur (Cic.); 2º estomac (Cels.); uentriculõsus; uentriculātiō (Cael.); uentricellus (Gloss.), M. L. 9208 et 9209; uentriõsus (et tardifs uentricõsus, uentruõsus, uentrõsus): ventru (Plt.); uentrālis; d'où uentrāle « ceinture » (époque impériale); uentrigō, -ās (bas latin); Ventriō. Composés rares et tardifs: uentri-cola, -cultor, -fluus, -loquus; uentrificātiō (Cael. Aur.). Cf. aussi M. L. 9210-911. \*ventrisca, \*ventriscula.

La formation rappelle celle de gr. γαστήρ (gén. γαστήρ (cf., chez Hésychius, δδερος γαστήρ) et v. pruss. weders « ventre, estomac », lit. védaras « estomac » offrent une ressemblance, mais lointaine. Got. qiρus « στόμαχος, χοιλία » est plus loin encore. V. uterus; et uésica.

uentus, -I m.: vent. S'emploie au singulier et au pluriel; au sens propre et au sens figuré, comme symbole de l'inconstance; e. g. Cat. 70, 4, in uento et aqua scribere; Cic., Pis. 9, 21, alios ego uidi uentos; alias prospezi animo procellas. Pluriel personnifié et divinisé dans Turp., Com. R³ 113. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9212.

Dérivés et composés : uentulus : petit vent (Plt., Tér.); uentōsus « plein de vent (-a cucurbita, d'où « ventouse »), venteux, éventé » et « inconstant, vide, vain »; uentōsē; uentōsuās. M. L. 9207 a,

uentilo, -ās (uentulo, CGL V 650, 43, sous l'influence de uentulus, cf, ital. ventolare, etc.): transitif, 1º exposer au vent (u. facem); en particulier, dans la langue rustique, exposer le grain, au vent, secouer, vanner » (sens conservé en roman, cf. M. L. 9207); absolu, 2º faire du vent. Employé par image au sens de « agiter » et, dans la langue militaire, « s'agiter, s'escrimer, préluder au combat »; uentilāto, -tor « vanneur » et « jongleur »; uentilātorum « van », M. L. 9206; uentilāmentum; uentilātorum (Gloss.); ēuentilō, -ās (Col., Plin.). Sur uentilō a été refait à très basse époque uentō, -ās « vanner »; cf. Hoogterp, Les vies des pères du Jura, p. 17, et M. L. 9204.

ēuentō, -ās : terme médical peut-être fait d'après ἀποπνέω : chasser par le vent; cf. M. L. 3112, \*exventāre; 3113, exventulāre.

Le mot se retrouve dans: gall. gwynt (peut-être emprunté), got. winds, tokh. A wänt (B yente), hitt. buwant-« vent» (de \*hwent-), tandis que l'indo-iranien a une forme autre: skr. oâtah, av. oātō. — La racine \*wē-« venter» fournissait un présent radical: véd. oāti « il souffle (du vent)», gr. ǎŋa; ce présent a tendu à être remplacé par des dérivés: v. sl. vejetŭ, got. wdia (v. h. a. wāju) et le sanskrit même a vdyati. Le latin n'a pas gardé de forme verbale. — Le vent est une puissance active, capable d'être considérée comme divine « Celui qui souffle»; il est nommé au masculin: skr. vāyūh et av. vāyūš, lit. vėjas, v. sl. vētrū; et au féminin: v. pruss. wetro (lit. vétra « tempête»), cf. gr. aūpā « brise».

uēnum (nominatif non attesté; on trouve seulement l'accusatif uēnum, e. g. T.-L. 24, 47, 6, dare alqm uenum, et le datif uēnō, Tac., A. 13, 51, 1, quae ueno exercerent; le datif uēnuī dans Apulée a subi l'analogie des formes de supin): vente.

Dérivés et composés : uēnālis : qui est à vendre, vénal ; uēnālitās (bas latin) ; uēnālicius : concernant la vente; spécialement, comme uēnālis qui désigne un esclave à vendre, uēnālicius m. « marchand d'esclaves » ; uēnālicium « marché aux esclaves » ; uēnāliciārius.

uēnum dō, dās, dedī, datum, dare: mettre en vente. Les deux termes de ce juxtaposé ont fini par se souder, d'où uēnundō et uendō, uendis, uendidī, uenditum, uendere: vendre, mettre en vente, et aussi, le vendeur ayant l'habitude de prôner sa marchandise, « vanter », e. g. Cic., Att. 13, 12, 2: Ligarianam praeclare uendidisti. Ce dernier sens est toutefois plus fréquent dans le dérivé uendiāre « chercher à vendre », où, du reste, il s'explique mieux. De uendō, le passif est uēneō (de uēnum eō « aller à la vente »), -īs, -iī, -īre (-īrī, Plt., Pe. 577), comme de perdō, pereò (cf. aussi interficiō, intereō). A côté de uēneō un passif uendor a été créé, qui est attesté dès Varron. Panroman. M. L. 9190.

Dérivés: uendāx (opposé à emāx par Caton); uendibilis (classique); reuendō et reueneō (Dig.); uenditum « vente »; uenditor, -trīx (d'où \*vēndttrīcula, M. L. 9194), -tiō, M. L. 9192-9193; uenditō, -ās, M. L. 9191; uenditātiō, -tor.

Cf. skr. vasnám « prix », d'où vasnáyati « il trafique », arm. gin (gnoy; souvent pl. gink', gnoc) « prix d'achat, valeur » (d'où gnem « j'achète »). L'ω de hom. δνος « prix d'achat », att. ἀνή « achat, prix d'achat », suppose un ancien \*δ; mais lesh. ὅνῶ repose sur \*ωοσπά. On ne saurait dire si lat. uēnum repose sur \*ωοσπά. On ne saurait dire si lat. uēnum repose sur \*ωοσπό. On ne saurait dire si lat. υēnum repose sur \*ωοσπό. ο on pourrait même penser à une forme sans -s- si l'on rapproche v. sl. οδπο « prix de la fiancée, dot ». Le hittite a uššaniya « vendre » et ωσδ- « acheter », celui-ci sans le suffixe -no-.

L'usage fait de uënum, uëno est parallèle à celui du supin, comme l'indique le uënuz d'Apulée (cf. nuptum, pessum do). Cf. l'infinitif osco-ombrien en -um.

uenus, -eris et Venus f. : 1º l'amour physique, l'instinct, l'appétit ou l'acte sexuel ; sens bien conservé chez

les auteurs qui traitent de l'amour, Lucrèce, Virgile, Columelle, Pline, etc.; 2º qualités qui excitent l'amour, grâce, séduction, charmes; au pluriel, traduit χάριτες; 3º personnifié et divinisé, Vénus « déesse de l'amour », réplique latine de l'Appoδίτη grecque, dont elle a pris tous les sens, notamment celui de la planète Vénus; par suite « objet aimé comparable à Vénus (ſr. « déesse »), belle, amante »; 4º coup de dés favorable (dit aussi uenerius).

De uenus dérivent deux adjectifs: 1º un adjectif en -to-, indiquant la qualité, uenustus (cf. onus/onustus) « qui possède ou qui excite l'amour », -a mulier, et par dérivation « désirable, séduisant, aimable, gracieux », etc. Adjectif de la prose ou de la poésie familière, ignoré de la poésie épique.

Dérivés: uenustās (cf. honestus/honestās): séduction, grâce, etc.; uenustē; uenustulus, diminutif affectif; inuenustus; uenustō, -ās « parer, embellir » (Naev., St Ambr.); dēuēnustō (Gell.).

2º un adjectif en -io- du type pater/patrius indiquant la propriété; uenerius « qui appartient à Vénus », -a sacerdos, -us seruus; et « érotique ».

Sert d'épithète pour désigner certains objets : -s iactus, cf. plus haut; -a concha, nom d'un coquillage dont la forme évoque le sexe de la femme, M. L. 9196; -um labrum « cardère », etc. Adjectif rare, exclu de la poésie dactylique.

Composés artificiels : ueneriuagus, cf. uolgiuagus, ueneri-peta.

Venus est un ancien neutre en -os/-es, du type onus, opus, etc., qui a perdu son genre originel, lorsque le concept qu'il désignait a été personnifié ou divinisé pour traduire l' Appostra grec, comme cupīdō a été masculinisé pour doter Venus d'un fils correspondant à Epoc. Venus, uenustus, uenustās sont comparables à honōs (sans doute ancien neutre), honestus, honestās; ueneror à operor.

Venus a un correspondant exact pour la forme dans skr. uanah « désir », attesté dans l'instrumental védique uanase; cf. aussi les composés gīr-vanas- « aimant les hymnes », « épithète des dieux » et yajña-vanas- « aimant les sacrifices ».

Le passage du neutre au féminin en latin a pu être favorisé par le fait qu'un certain nombre de noms abstraits sont de genre hésitant; ainsi decus et decor, etc. Cette hésitation est ancienne (cf. tepor). Le sanskrit, à côté de vánah, a un féminin vanih. Le gr. ξρως m. est sans doute le substitut d'un ancien neutre.

La racine \*wen- « désirer » est bien représentée dans les langues indo-européennes, notamment en indo-iranien et en germanique : skr. vánati, vanôti, váñchati « il désire »; v. h. a. wunskan « désirer »; got. wunan « se réjouir » et unwunands « ne se souciant pas de »; v. h. a. wunna, wunni, dont la forme rappelle celle de uēnia, etc. Le degré long \*wēn- est dans uēnor. V. uenēnum, ueneror, uenia. Sur le groupe, v. Ernout, Philologica II, p. 87 sqq.

uepres, -ium m. et f. pl.: buisson d'épine. Usité ordinairement au pluriel, quoique le singulier soit attesté dans la langue impériale (Ov., Col., Plin.); aussi la forme de nominatif singulier est-elle peu sûre: uepres, uepris et même ueper.

Dérivés : ueprētum ; ueprāticus (Col.) ; ueprēcula.
Sans étymologie.

uer, ueris n.: printemps; printemps de la vie (Cat., Ov.); productions du printemps, cf. uer sacrum Usit de tout temps. M. L. 9213; beaucoup de formes romanes remontent à primum uer (cf. primum tempus), e. g. Caton, Agr. 50, 1, prata primo uere sterceratoluna silenti; et dans les gloses uernum: primum uer; v. B. W. prime vère et printemps. On a éliminé le monosyllabe.

Dérivés: uernus: de printemps; uernum (sc. tempus) qui dans la langue familière tend à remplace uēr (cf. hibernum en face de hiems); uernē, ās: être au printemps ou dans son printemps, M. L. 9234, uernālis; uernātiō: changement de peau, mue printanière, et concret « dépouille de serpent » (Plin.); uernier (= ἐαροτρεφής); uernicomus (Mart. Cap.); uernisera « messālia auguria », P. F. 520, 8, de uerni + serus, de serō « semer »; uerniroseus (Ps. Tert.); praeuernat « le printemps est précoce » (Plin.); uerculum « petit printemps », terme de tendresse forgé par Plt., Cas. 837; uērānum (tempus) (Gloss.)! M. L. 9216; Vērānius, -a, noms propres; cf. M. L. 9215, \*uērānea.

Cf. v. isl. vár « printemps ». On rapproche, de plus, le groupe de gr. (F)έαρ « printemps », v. sl. vesna, av vaŋhar-, etc.; le passage de \*wēsr- à \*wer- remonterait à l'indo-européen : pure hypothèse.

uërātrum, -ī n. : hellébore. Ancien (Caton), usuel. Étymologie inconnue :¶« probablement de ueru « broche » avec attraction de uerus »; v. André, Lez., s. u.

uerbascum, -I n.: molène et bouillon-blanc. Depuis Pline. Étymologie inconnue; le rapprochement de uerpa (d'Alessio) ou de uerbum (P. Fournier) ne convainc pas, Mot ligure avec suffixe en -asco? V. André, Lex., s. u.

uerbēna, -ae f. (usité surtout au pl. uerbēnae): uerbena proprie est herba sacra, ros marinus, ut multi uolunt, i. e. λιδανωτίς, sumpta de loco sacro Capitolii, qua coronabantur fetiales et pater patratus foedera facturi, uel bella indicaturi. Abusiue tamen uerbenas iam uocamus omnes frondes sacratas, ut est laurus, oliua, uel myrus, Serv., Ae. 12, 120. Verbēna est le féminin d'un adjectif \*uerbēnus de \*uerbesnos, cf. terrēnus, dérivé d'un thème en -os/es-, \*uerbos (cf. uerbera); c'est l'herbe qui sert à frapper le traité, ferūre foedus, et avec laquelle le roi touchait le pater patrātus; cf. T.-L. 1, 24, 6: is patem patratum Spurium Fusium fecti, uerbena caput capillosque tangens. — A désigné d'autres plantes magiques ou médicinales, cf. Cels. 2, 22; 8, 10, 7, et notamment la « verveine ». Ancien, usuel. M. L. 9219.

Dérivés: uerbēnātus; uerbēnārius; uerbēnāca « verveine », M. L. 9220 (cf. lingulāca); uerbēnāceus. Celtique: irl. berbain, britt. vervencou.

uerbera, -um n. pl.: verges, coups de fouet. Le singulier n'est attesté avec le sens de « fouet » qu'à partir de l'époque impériale et aux cas obliques uerbere, uerberis. Le nominatif uerber cité par les gloses n'est pas attesté dans les textes; il est refait sur uerbera, comme ingerum sur ingera. La forme ancienne devait être \*uerbos, \*uerbus, gén. \*uerbeses > uerberis. Cf. le composé

Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15):
Tubuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cit

non rouse.

Dérivés: uerberō, -ās: fouetter, frapper à coups de Dérivés: malmener; M. L. 9221; uerberō, -ōnis m. verges; malmener; M. L. 9221; uerberō, -ōnis m. i pendard » (langue familière); uerbereus adj. plautinien, u. caput; uerberātiō, -ōnis, -tor, -tus, -ūs m.; uerberābils; -bundus, tous deux plautiniens; uerberītið, -ās, fréquentatif employé par Caton, F. 519, 28; ad, con., dē., dī., ē., ob., re., trāns-uerberō, tous rares et généralement assez tardifs, sauf dēuerberāre, qui est dans Térence; diuerberāre (Lucr.); trānsuerberō (Gic., Fam. 7, 1, 3).

Les correspondants les plus proches se trouvent en baltique et en slave : lit. ρίτδας « jeune branche, verge », serbe ρτδα « osier ». Cf. aussi gr. ραπίς « baguette, båton » et βάβδος « baguette, verge ».

nerbex : v. ueruex.

uerbum, -I n.: mot; uerbum, uerba facere « parler ». S'oppose à rés « chose, réalité ». Dans la terminologie grammaticale, désigne le « verbe », par opposition à uocabulum, le « nom »; cf. Varr., L. L. 8, 11; Aristoteles (Rhet. 3, 2) orationis duas partes esse dicu: : uocabula et uerba (= ὁνόματα καὶ βήματα), ut homo et equus, et legit et currit. Dans la langue de l'Église a servi à traduire le gr. λόγος. Usité de tout temps. M. L. 9223; celtique: irl. ferb.

Dérivés: uerbõsus; uerbõsē; uerbõsūtās; uerbõsor, -āris (Irén.); uerbālis (tardif) et uerbīālis; -uerbium dans aduerbium trad. de ἐπίρρημα, d'où aduerbīūlis, -liter; \*conuerbīum, M. L. 2196; dī-uerbīum ou dēuerbium = διάλογος, partie de la comédie qui s'oppose aux cantica; praeuerbīum: préposition, préfixe (Varr.); prõuerbīum n.: proverbe (classique) (irl. probeirb); prõuerbīālis, -liter; uērīuerbīum (Plt., Cap. 568); uerbīficātīō (Caecil.); uerbīgerō, -ās (Apul.); uerbīudītātīō (Plt., As. 307); uerbūlum: petit mot (Ps.-Aug.); \*uerbūlō, -ās, M. L. 9222.

Verbum rappelle got. waurd a mot »; v. pruss. wirds (Ench.) « mot », lit. vardas « nom »; tous de \*wer-dh-. Si l'e de uerbum est ancien, comme il est probable, ce vocalisme est normal dans un neutre; cf. le vocalisme de gr. Fépyov, v. isl. perk; pour ce vocalisme, v. lat. serum. Le vocalisme de got. waurd. v. h. a. wort « parole , est d'un type moins courant ; cf., cependant, le cas de lat. iugum. V. pruss. wirds est masculin ; et lit. vardas, avec son vocalisme radical de degré o, doit être aussi un ancien masculin; cf. arm. gorc « œuvre », en regard de gr. (F)έργον, v. isl. verk. Le mot est limité à une zone dialectale de l'indo-européen : du baltique au latin. Mais la racine en est indo-européenne : cf. hitt. weriya- « appeler », gr. Γερέω (att. έρῶ) « je dirai » et (F)ρήτρα « formule légale, loi » (attesté de diverses manières chez Homère, en éléen, en laconien et en cypriote), lesb. Γρήτωρ (noté βρήτωρ), att. ἐήτωρ, etc.; av. urođiom « prescription », skr. ordiam « vœu », sans doute v. sl. rota « serment »; ombr. uerfale « \*uerbāle », i.e. «templum effātum », T. E. VI a 8 ; cf. Varr., L. L. 7, 8; Gell. 13, 14, 1.

uerēdus, -ī m. : cheval de trot, cheval de poste. Mot

de la latinité impériale, attesté depuis Martial, emprunté au gaulois. De là : uerēdārius « courrier »; parauerēdus « cheval de renfort », fr. palefroi, B. W. s. u.; M. L. 6231; et germanique : v. h. a. pferifrīd, pferīd; irl. falafraidh semble provenir du français.

uereor, -ēris, ueritus sum, -ērī (passif dans Afran. Com. R<sup>3</sup> 34) : éprouver une crainte religieuse ou respectueuse pour ; cf. Plt., Am. 832 : Iunonem, quam me uereri et metuere est par maxume; Cic., Cat. M. 1, 11, 37. metuebant eum serui, uerebantur liberi. Parsois employé impersonnellement, cf. Atta (7), nihilne te populi ueretur, et les exemples cités par Non. 497, 45 sqq., et encore Cic., Fin. 2, 13, 39, Cyrenaici, quos non est ueritum in uoluptate summum bonum ponere. Avec l'infinitif: « avoir scrupule à », e. g. Plt., Am. 1168, ne ille mox uereatur introire in alienam domum. - S'est rapidement confondu avec timeo, metuo; Plaute, Cap. 349, emploie déjà ne uereare comme il dit ne time, et chez Cicéron et César la synonymie souvent est entière. A uereor se rattachent directement uerenter (rare, tardif), uerendus (poésie impériale), d'où uerenda, -ōrum (Plin. Vég.) = pudenda, les « parties honteuses », M. L. 9227.

Dérivés et composés : uerēcundus : respectueux, réservé; vénérable; uerēcundia : respect, modestie, réserve, sentiment de honte ou de pudeur; panroman, sauf roumain, M. L. 9225; B. W. vergogne; uerēcundor, -āris, ancien et classique, mais rare, ne semble plus attesté après Quintillen. Sur la forme en -cundus, v. fēcundus.

reuéreor, -ēris : respecter, révèrer (ancien et classique); reuerēns, reuerentia [irl. reberens), -ter; reuerendus; reuerēcunditer (archaique); et irreuerēns, -tia (époque impériale); subuereor (Cic.).

Le présent lat. uereor doit remplacer un ancien présent radical. Le germanique a un grand nombre de mots apparentés : v. isl. varr « qui fait attention, qui prend garde », cara « rendre attentif à », got. war « attentif », v. h. a. biwaron « surveiller ». Les formes grecques telles que hom. δρονται a ils veillent (sur) », θυρωρός « gardien de la porte », att. φρουρός « gardien » (de προ-hFoρος), ὁρῶ « je vois », ἐώρων, etc., supposent une racine \*swer-, voisine de \*wer-; le hittite a werite- « avoir peur », weritenu « effrayer » (Benveniste, BSL, 33, 138). Pour la forme, ce qui est le plus près, c'est v. h. a. weren « accorder, fournir », que M. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 518, rapproche de v. irl. ferid « il accorde », etc. Si l'on rapproche gaul. ieuru, qui semble signifier « il a consacré », le caractère religieux du sens apparaît ; mais cette forme est énigmatique.

ueretrum, -I n.: parties sexuelles de l'homme ou de la femme: u. muliebre (Cael. Aur.). Diminutif: ueretillum (Apul.). De uereor, comme uerenda? Cf. fulgetrum. En tout cas, on ne voit pas comment le dériver de uerū. N apparaît que dans la langue impériale (Phèdre, Suét., etc.). V. excetra. Pour l'e bref, v. Phèdre IV, 15; Bücheler, Kl. Schr., III, 52.

uergō, -is (parfait et supin non attestés dans les textes, uersī, conjecturé dans Ov., Pont., 1, 9, 52, ou uerzī d'après les grammairiens), -ere: incliner, pencher vers (transiti et absolu; dans ce dernier sens, on trouve aussi uergor), être sur son déclin (en parlant d'un astre). Non roman.

Dérivés et composés: Vergiliae f. pl. «les Pléïades». Attesté depuis Plt. (Am. 275); rapproché de uër par l'étymologie populaire: dictae quod earum ortu uer finem facit, P. F. 511, 22; a uerni temporis significatione. Serv., G. 1, 138.

conuergō (St Aug., Isid.); dē-uergō et dēuergentia (Gell., Apul., Tert.); dīuergō et dīuergia, -ōrum (Grom.); ēuergō (T.-L. 44, 33, 2); inuergō (synonyme de infundō, Plt., Gu. 108, et poésie impériale); reuergō (Claud. Mam.); aquiuergium (Grom.). Tous ces composés sont rares et la plupart sont tardifs. Vergō lui-même, quoique classique, est peu usuel et semble appartenir surtout à la langue écrite. La langue par-lée employait des composés de -clīnō, inclīnāre, dēclīnāre ou le dérivé de pendeō, \*pendicāre, qui sont demeurés dans les langues romanes.

Le rapprochement avec skr. ornákti « il plie, il incline » n'est qu'à demi satisfaisant.

uermina : v. uermis.

uermis, -is m.: ver. Un doublet uermen (cf. sanguis/sanguen, etc., M. L.; Einf.<sup>3</sup>, § 177) est attesté par uermina et ses dérivés et par des formes romanes. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9231.

Dérivés: 1º de uermis: uermiōsus; uermiculus: vermisseau; larve; kermès ou cochenille du chêne, écarlate (= coccum, d'où les représentants romans du type vermeil, M. L. 9230; B. W. s. u.); uermiculor, -āris; uermiculātus, qui désigne le pavé en mosaīque où les dessins s'enroulent et s'enchevêtrent comme des vers; uermiculātis; uermicāria « herbe aux vers »; uermiculātio (Plin.); uermiculōsus; uermēscā, -is (St Aug.); uermifluus (Paul. Nol.).

2º De uermen: uermina, -um: dicuntur dolores corporis cum quodam minuto motu, quasi a uermibus scindatur. Hic Graece dolor στρόφος dicitur, P. F. 515, 6. Proprement « les vers », c'est-à-dire « maladie causée par les vers » (cf. l'emploi de uermiculus pour désigner une maladie des chiens, Gratius, Cyn. 387); uerminor, -āris (et uerminā) « avoir des vers », « souffrir des vers, ou comme si l'on avait des vers », « démanger, chatouiller »; uerminātiō; uermināsus. Malgré le synonyme gr. στρόφος, est sans rapport avec uertō, ou avec uergō. A pu être influencé par tormina.

Vermis n'a un correspondant exact qu'en germanique: got. waurms, v. h. a. wurm, v. angl. wyrm; on rapproche aussi le dérivé petit russe vermjanyi « rouge » (couleur obtenue en utilisant certains insectes) et gr. βόμοξ. σκώληξ εν ξόλοις (Hes.). Il y a un mot parallèle plus répandu: skr. kṛmih « ver », persan kirm, lit. kirmis (acc. kirmi), v. sl. ἔτὐοῖ (altéré de \*čirmī; cf. ἔτὰππιὰ « rouge »), irl. cruim, gall. pryf. Le rapport entre \*wṛmiet \*kwṛmi- n'est pas clair. Mot « populaire », instable, à variations singulières (cf. le nom de la « puce », par exemple).

uerna, -ae m.: esclave né dans la maison. Formation populaire en -a; sur ce mot a été fait, sans doute secondairement, un adjectif uernus « indigène » (cf. uatia et uatius), attesté à l'époque impériale. Rattaché par l'étymologie populaire à uer, e. g. F. 510, 7: uernae qui in uillis uere nati, quod tempus duce natura feturae est...

Dérivés : uernāculus, -a, -um : indigène, domestique; d'esclave; uernula m. (époque impériale) et Vernulus; uernīlis (cf. seruīlis) : servile; uernīliās; uernīliās;

Sans étymologie claire. Peut-être emprunté. L'étrusque a un gentilice *Verna*; v., en dernier lieu, E. Benve. niste, R. Ét. lat., 1932, p. 437.

uernilāgō, -inis f.: nom d'une sorte de chardon, comme ustilāgō, dans Dioscoride et le Pseudo-Apulés. V. Fay, KZ, 45, 116. En rapport avec le gaul. cerna aune, ver(g)ne », à cause de sa couleur?

uerpa, -ae f.: membrum uirl'e; uerpus, -1 m.: circoncis. Mots populaires (satiriques, Priapées). M. L. 9237.

uerres (uerris, Varr., R. R. 2, 4, 8; uerrus, CGL III 18, 27; cf. it. oerro), -is m.: verrat. Panroman, sous cette forme ou sous une forme dérivée. M. L. 9239; B. W. s. u. et oérin.

Dérivés : uerrīnus ; Verrius.

Les noms d'animaux domestiques indo-européens qua représentent lat. bos, ouis, sus, etc., étaient indifférents au sexe et. en fait, désignaient le plus souvent des fai melles; car les mâles ne sont conservés qu'en nombre limité, pour les besoins de la reproduction. Les nome de mâles sont ou nouveaux ou de faible extension. On a vu les cas de aries et de taurus. Pour désigner un « mâle » particulier, on a souvent recours au mot signifiant « mâle » en général : skr. orsan- « mâle »; ce nom s'est ainsi spécialisé pour certains animaux : skr. orgabháh signifie « taureau », vṛṣnih « bélier »; lat. uerres sert à désigner le « porc mâle », le « verrat ». De même en face de apony « mâle » (cf. v. perse aršan- « mâle ) le grec a ἀρνειός « bélier »; cf. ueruex. — La racine est la même que celle de skr. vársati « il pleut », varsam « pluie », hom. (F) έρση « pluie ». Pour la forme, lat. uerres. rappelle, en quelque mesure, le thème en \*-vo- de lit oersis « bœuf. veau »; v. Ernout, Philologica I, p. 150

uerro, -is (parfait non attesté dans les textes; uerri ou uersi selon les grammairiens), uersum, uerrere : balayer, sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique Conservé dans les langues hispaniques. M. L. 9238.

Il y a un rapprochement net avec v. russe ofrxu « je bats (du grain) », inf. orēšti, r. vorox « tas de grain lette vārsmis « tas de grain battu, non encore nettoys et sans doute hitt. waršiya- « moissonneur ». Le sens de éléen Fepev, Fappev « aller en exil » et le sens, plus général, de gr. Eppe « je marche avec peine, je vais à ma

perte, sont trop éloignés pour qu'on ose en tirer parti.

nerrûca, -aef.: hauteur (cf. Verrûgō, nom d'une ville

nerrûcal; spécialisé dans le sens de « excroissance, vervisque); spécialisé dans le sens de « excroissance, vervisque); V. Ernout, Philologica I, p. 185. Ancien, usuel.

Pauroman, sauf roumain. M. L. 9241.

panroma... Dérivés : uerrūcula ; uerrūcōsus ; uerrūcāria (herba) : herbe à verrues, tournesol (cf. uerrūca « ellébore »,

Derive d'un thème \*wṛsu- qui se retrouve dans lit.
Dérive d'un thème \*wṛsu- qui se retrouve dans lit.
oirsus « sommet », v. sl. oruzu « en haut »; l'u est long
devant le suffixe secondaire comme dans pecūnia, pecūlium. La même racine se retrouve, avec d'autres formations, dans skr. vdrsman- « sommet », vdrsiyas- « plus
haut », vdrsistha- « le plus haut ». Pour le sens, cf. v.
angl. wearr « cal, durillon ».

nerruncō, -ās, -āre: tourner; uerruncent, uertant, P. F. 511, 14; uerruncant, euellunt (Gloss.). — Mot de l'andienne langue religieuse, conservé dans quelques formules, comme son composé āuerruncō « détourner », avec des formes āuerruncassit, -int, -ere. Un dieu Auerruncus est cité par Varr., L. L. 7, 102, et, sous la forme Auruncus, par Aulu-Gelle 5, 12, 14. — Auerruncō est beaucoup plus fréquent que uerruncō; et l'on peut se demander si āuerruncō, dénominatif apparenté à āuerrō « écarter en balayant » (avec influence de runcō « sarcler »?), n'est pas la forme la plus ancienne, dont on a tiré ensuite, d'après l'analogie de āuertō/uertō, un simple uerruncō.

Verbe expressif, sans étymologie claire.

uersi-, uersus, uerti- : v. le suivant.

uerto (uorto), -is, -tī, -sum, -ere (il est possible que la flexion ancienne ait été uerto, uorti, uorsus de \*uorssus; mais, à l'époque ancienne, le vocalisme o s'est généralisé au présent, les manuscrits de Plaute ont indifféremment les graphies uorto et uerto; c'est vers 150 av. J.-C. que semble s'être réalisé le passage de uort- à uert ; le SC Ba. a encore oinuorsei, aruorsum ; cf. aussi aduortit, CIL I2 586) : tourner. Transitif et absolu (cf. uorte hac « tourne (-toi) par là »). Sens propre et figuré, physique et moral; d'où « convertir, traduire, changer (en) », uertere, uertere sēsē in. Employé aussi pour l'intensif uersare, uersari ou le composé euertere. Correspond à gr. στρέφω. Ancien, usuel et classique, mais assez mal représenté, sauf par des mots livresques, dans les langues romanes, où il a subi la concurrence de mots nouveaux et plus concrets, tornāre et gyrāre. M. L. 9249; B. W. tourner et virer.

Nombreux dérivés et composés: uertex (uortex), -icis m.: est contorta in se aqua, uel quicquid aliud similiter uertitur; inde propter flexum capillorum pars summa capitis; ex hoc, quod in montibus eminentissimum, Quint. 8,2,7. Distinction artificiellement établie par les grammairiens entre uortex « tourbillon » et uertex « haut de la tête, cime, sommet ». M. L. 9250. Dérivés: uerticōsus; uerticōtis (Grom.).

uerticula, -ae (surtout au pl. uerticulae; uerticulus, -lum tardifs): jointure(s), charnière(s); vertèbre(s). M. L. 9255, uerti- et uertu-culus; et M. L. 9254, uerticula; uerticulus, -cillõsus: peson de fuseau, M. L. 9253; uērtigō (époque impériale): tourbillon, vertige. M. L. 9256. Dérivés: uertīginōsus; uertīginō, -ās (uertīginor).

uertebra f.: articulation, jointure (cf. latebra); spécialement « vertèbre »; uertebrum n. (= lσχίον, Gael. Aur.); uertebrātus.

uertibulum (-bula): jointure, vertèbre, pivot, M. L. 9252; et \*uertibellum, M. L. 9251, fr. verveux, v. B. W., dont dérive bret. arm. borzevellec « grive ».

uertibilis (uersi-) = μεταπτωτός, bilitās et inuertibilis, bilitās, trad. de ἀτρεπτότης, mots de la langue de l'Eglise; uertilābundus (Varr., Men. 108), de \*uertilā?

uersoria, -ae (restis) f.: terme nautique « couet, cordage qui sert à tourner la voile », d'où uersoriam capere « virer de bord », M. L. 9244; uersorium, non attesté directement en latin, mais supposé par les dérivés romans, avec le sens de « charrue » ou de « van ». M. L. 9245

uersūra, -ae f.: tournure, retournement. Spécialisé dans les différentes langues techniques. En agriculture, « extrémité du sillon » (conservé en sicilien, M. L. 9246); en architecture, « encoignure »; en droit (sens le plus fréquent), « emprunt fait pour payer une dette, virement »; puis « emprunt » en général, cf. P. F. 520, 5, -m facere mutuam pecuniam sumere ex eo dictum est, quod initio qui mutuabantur ab aliis, non ut domum ferrent, sed ut aliis soluerent, uelut uerterent creditorem.

uersus, -ūs (avec des formes de la 2º décl. pl. uersī, -ōrum dans la langue populaire) m.: abstrait « fait de tourner la charrue au bout du sillon, tour, ligne »; puis concret « sillon »; par analogie «ligne d'écriture » (d'abord écrite βουστροφηδόν, comme dans l'inscription du Forum), et spécialement « vers ». M. L. 9248. Celtique : irl. fers, britt. gwers. C'est à ce dernier sens que se rattachent les dérivés et composés : uersiculus (Cic.); uersificō (depuis Lucil.), -ficor, -ficus (Solin), -ficātiō, -ficātor (Quint.).

uersūtus, -a, -um adj. (de uersus, of. astūtus, cornūtus, etc.): qui sait se retourner, cf. Cic., N. D. 3, 10, 25, homo uersutus et callidus (uersutos eos appello quorum celeriter mens uersatur); retors, habile, roué. Souvent péjoratif: uersuti dicuntur quorum mentes crebro ad malitiam uertuntur, P. F. 511, 8. De là uersūtiae, -ārum, puis uersūtia; uersūtiloquus. Cf. gr. εὐτράπηλος.

uersus (uor-), uersum: participe de uertō, utilisé comme particule invariable, « dans la direction de, vers », généralement postposée au nom qu'elle détermine. Primitivement n'est pas usité comme préposition, uersum (uor-), pu's uersus (cf. ad mare uorsum), mais comme adverbe précésant un mouvement précédemment indiqué. Panroman; cf. M. L. 9247.

Le nom d'action \*uersiō n'existe que dans les composés du type conuersiō, ēuersiō, etc. Versiō, d'où « version », est du latin moderne.

Nombreux composés: aduersum, aduersus, adverbe et préposition avec accusatif « en face, contre », v. fr. avers M. L. 221 b et exaduersum, -sus; aliòrsum de \*aliòuorsum; altrōuersum; altrōrsus; deorsum « en bas », M. L. 2567; sūrsum (sūsum) de \*subuorsum « en haut », M. L. 8478; intrōrsum; « àl'intérieur » dextrōrsum, sinistrōrsum « à droite, à gauche »; prōrsus, prōrsum, prōsus (cf. prōsa) « en avant, en continuant, en allant jusqu'au bout »; rūrsus, rūrsum « en revenant, en arrière, de nouveau »; retrōuersum, retrōuersus, retrōrsum « en rétrogradant ».

Composés en uersi- (uorsi-), uerti- : uersicapillus (Plt.,

Pers. 230); uersicolor, -ōris (et uersicolōrus, -rius); uersipellis, -e: qui change de peau, d'où uersipellis m. «homme qui change de peau à son gré; loup-garou»; Verticordia, -ae f.: épithète de Vénus (époque impériale); uertipedium « verveine » (Ps.-Ap.).

uersō (uorsō), -ās: faire tourner avec force ou avec peine ou habituellement; tourner et retourner (sens propre et figuré, physique et moral; cf. uoluere), souvent avec une idée de peine ou de douleur, qui vient des tours que la souffrance fait faire au malade. Panroman. M. L. 9242.

uersor (uorsor), āris: se tourner ordinairement; d'où « se trouver habituellement, demeurer, vivre parmi; être occupé de; être engagé dans, situé dans », d'où « consister en » (Cic.). Le participe uersātus a le sens de « versé dans ».

Dérivés et composés : 1º de uersō : uersātiō (époque impériale) ; uersābilis (id.) ; uersābundus (Lucr., Vitr.) ; uersātilis (Lucr.; époque impériale), M. L. 9243 ; conuersō ; reuersō, M. L. 7276.

2º de uersor : aduersor, -āris : se tourner contre, s'opposer à (cf. aduersus) ; aduersātor, -trīx.

s opposer a (c. autori) source affectation ou répugnance, marquer de l'aversion pour ; auersatió ; auersabilis (archaïque); circumuersor; conuersor « vivre avec, fréquenter », M. L. 2197 (mots savants); conuersatió, tous deux d'époque impériale; controuersor (rare, cf. controuersus); déuersor « descendre ou loger chez quelqu'un »; inuersor (?) « être occupé dans (Lucilius); obuersor : se présenter sans cesse à, être opposé à. Correspondant à des composés de uertó, dont ils sont des fréquentatifs-intensifs.

Composés de *uertō*, le plus souvent transitifs et absolus :

aduerto: tourner vers ou contre; aborder, appliquer: aduersus « situé en face ou contre, opposé, adversaire »: rēs aduersae (opposé à rēs secundae); aduersē « en termes contradictoires»; aduersārius; aduersitās. Les représentants romans de aduertere et aduersarius sont en partie des mots savants, cf. M. L. 221, 222, comme irl. adbirseoir « le diable » ; v. Vendryes, Lex. étym. de l'irl. ancien, s. u. : ante-uerto « aller devant, prévenir, devancer » et « préférer »; āuertō : détourner, se détourner ; dérober ; āuersiō; āuersor; āuersus, M. L. 821; auorsus, M. L. 836: cf. ἀποστρέφω, etc.; circumuertō: faire tourner autour; dans l'argot des comiques, comme circumducere, duper, escroquer : circumuersio; conuerto : (se) tourner, (se) changer; conversio (sens religieux); convertibilis; M. L. 2198, conuersus? ; controuersus « tourné en sens contraire », d'où « querelleur » ou « controversé » ; controuersia, mot de la rhétorique ; controuersiosus ; deuerto : (se) détourner; aller loger, descendre chez; à ce dernier sens s'apparentent deuerticulum, deuersor, deuersorius: deuersorium : hôtellerie ; deuersito, -as ; diuerto : se tourner en sens opposé; se séparer, dissérer, M. L. 2701; diuersus : en sens opposé(s), d'où « différent, divers », M. L. 2700 a; diuerse; diuersitas; diuortium : separation; demeuré dans la langue juridique avec le sens de « divorce »; ēuertō : bouleverser, renverser, détruire; ēuersiō; ēuersor; inuertō : tourner dans; retourner. mettre en sens inverse, intervertir ; modifier ; inuersio : inversion, transposition = άλληγορία, άναστροφή en

rhétorique, « ironie »; inuersūra : courbure (Vitr.), et M. L. 4528-4530, inversum, inversē, \*inversūre; obuertō; tourner vers ou contre; peruertō : retourner, détourner et « faire mal tourner, pervertir » (sens fréquent), d'où peruersus, -sitās (classiques), peruersō (rare); pracuertō; faire passer avant, préfèrer; prendre le premier, prévenir, et pracuertor, -eris : se tourner d'abord vers ; devancer, surpasser; reuertō : retourner (transitif et absolu dans ca dernier sens, le médio-passif est usuel à l'infectum : reuertor); reuersiō; M. L. 7277, rĕvērsus, et 7276, rēvērsāre; 7278, \*rĕvērtlcāre; 9706 a, \*reuersicus.
retrōuersus, retrōrsus, -a, -um, M. L. 7272.

subuertō «faire tourner par-dessous; renverser, retourner » (sens physique et moral, propre et figuré, fréquent mais non dans Cicéron et César); subuersor; M. L. 8410; subversus; 8409, \*sübvērsiāre; trānsuertō (trā-): diriger au delà; convertir, transformer; trānsuersum: de travers; trānsuersārius; M. L. 8860, transvērsus; 8858, transversa; trānsuersō, -ās, Moretum et Peregr. Aeth. 2, 1: transvērsāre, M. L. 8859.

Le vocalisme trouble de uerto tient à ce que les formes anciennes ont dû offrir une alternance : er à l'infectum cf. skr. vartate « il tourne » et got. wairpa « je deviens » or, peut-être issu de \*or dans des formes du perfectum cf. got. warb, skr. vavárta, et issu de r\*, dans d'autres formes du perfectum, skr. vavrté, got. waurpun, et sûrement à l'adjectif en -to-, cf. skr. orttah. En fait, l'ombrien oppose kuvertu, couertu « reuertito » à kuvurtus « reverteris »; couortust « reuerterit » et à trahuorfi « transuerse »; mais l'osque a une forme en -e- dans Fερσοσει « Versori », épithète de Jupiter (Vetter, Hah no 187). Du reste, si le perfectum sans redoublement est possible, c'est grâce à l'ancienne opposition entre uerto et uorti. Mais le passage de uo- à ue- devant den. tale, au 116 siècle av. J.-C., a tout confondu et la graphie est devenue d'autant plus trouble que le latin no tait analogiquement plutôt que phonétiquement. Par suite, les faits latins ne permettent pas de reconnaître l'ancienne répartition. Le thème \*werte-, courant en sanskrit, en germanique et en latin, manque parlout ailleurs, et même l'avestique n'en a qu'une trace. Le baltique et le slave ont des formes verbales, mais ignorent ce présent : lit. verciu, versti « retourner (quelque chose) », virstù, vi sti « se renverser, se changer », v. sl. orŭtěti se « περισπασθαι ». Le thème \*wertea souvent une valeur absolue : ved. vartate rathah « le char roule », got. wair pa « γίγνομαι », que le latin conserve en bien des cas : uorte hāc, par exemple. Aussi les formes à désinences moyennes sont-elles ordinaires en védique et le latin a-t-il re-uertor. Mais il y a aussi des formes à désinences actives partout. Le parfait, marquant l'état, est actif, d'où reuerti en face de reuertor.

L'emploi de uersus, uersum comme préposition a son parallèle en celtique, où irl. früh-, fri, m. gall. gwrh ont un emploi pareil. Le tokharien B a aussi wrattsai

La valeur particulière de peruersus rappelle got. frawaurpans « χατεφθαρμένος », fra-wardjan « φθείρειν »; pour la valeur de per-, cf. perdō, pereō et perimō; γ. p. 497 sous per-.

uertragus (uertagus, uert(r)aga, uertagra), -I m. vautre, sorte de lévrier. Attesté depuis Martial; em-

prunté au gaulois ; cf. Meillet, BSL, 22, p. 90. M. L. prunté au gaulois ; cf. Meillet, BSL, 22, p. 90. M. L. pos5; v. h. a. wint (de \*uentagus?).

Vertumnus (Vort., Varr.), -I: Vertumne, divinité des saisons? Joint à Jānus. Vertumnus semble d'origine strusque «deus Etruriae princeps» (Varr., L. L. 5, 46); la forme latine est peut-être une déformation de l'étrusque volumna et Veltune, due à une étymologie populaire qui a rapproché le nom du dieu de uertō et en a fait le dieu des changements de saison (cf. le nom de uertumnus donné à l'héliotrope dans le Pseudo-Apulée). Cf. le fanum Voltumnae, T.-L. 6, 2, 2. V. Volumnus. Cf., en dernier lieu, Devoto, St. Etr., XIV, 1940, 275 sqq.; R. Bloch, Mél. Éc. fr. Rome, LIX, 1947, 13.

nerā (uerum, Plt., Ru. 1302, 1304; pl. uerōnēs, -um m., Aurel. Vict., Caes. 17; dat.-abl. uerubus et ueribus), ds n.: broche à rôtir; javelot; cf. Rich, s. u. Ancien, technique. M. L. 9259.

Dérivés: uerūtus: -a pila dicuntur quod uelut uerua habent praefixa, P. F. 515, 9; M. L. 9263; d'où uerūtum n. (époque impériale); ueruculum (ueri-): petit javelot, M. L. 9260 (v. B. W. oerrou). avec un doublet uerubulum? Cf. Rich, s. u.; ueruculātus (Col.); ueruīna, -ae f. (Plt., Ba. 887), M. L. 9261.

Cf. ombr. berva « uerua », berus « ueribus », v. irl. bir et gall. ber « broche », got. qairu « σκόλοψ, pieu ». Mot propre à l'indo-européen occidental.

neruactum, -In. : jachère, guéret, M. L. 9264; Verudctor : le dieu des jachères.

uerusgo, -is, -ere : retourner une terre en jachère, défricher.

Veruāctum est antérieur à ueruagō, qui ne se trouve pas avant Columelle et Pline et qui est sans doute tiré du nom, d'après agō/āctum. Étymologie inconnue; le rapprochement avec uēr, uēris proposé par les anciens n'est qu'une étymologie populaire.

ueruex, -ēcis (uerbex, berbex, Act. Fr. Aru.; berbix, Gloss.; les formes romanes remontent à berbex, -icis, et. berbi-, Gl. Reichenau) m. :Imouton, aries (ou hircus) estrâtus (Gloss.); cf. Varr., L. L. 5, 98: quoniam si cui oui mari testiculi dempti ui natura uersa, uerbex declinatum. Formation de type populaire en -ex, cf. Ernout, Philologica I, 141. Usité de tout temps. M. L. 9270; B. W. sous brebis, berger.

Dérivés : ueruēcīnus (uerbē- et berbēnus, Gloss.) : de mouton; ueruēcīna (carō], M. L. 9269; ueruēceus, épithète de Jupiter Ammon; ueruella : petite brebis [Char.]. Cf. aussi \*vervēcāle (\*bĕrbēcāle), M. L. 9265; \*vĕrvēcārius, bĕrbēcārius, 9267; \*vĕrvēcīle, bĕrbēcīle, 9268.

Aucun rapprochement net. On a pensé, d'une part, su groupe de gr. Γαρήν, (Γ)αρνός « agneau », arm. garn « agneau », skr. úranah « agneau , bélier », d'autre part à irl. ferb « vache ». Cf. uerrēs. ¶

uērus, -a, -um: vrai, véritable, véridique. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9262. Souvent joint à sincèrus, à rèctus, opposé à falsus; uêrum n. « le vrai »; n uri a « en réalité »; uêrē adv. « véritablement », M. L. 9224; uērum « vraiment, à la vérité », souvent avec un sens adversatif, opposant la réalité à une assertion fausse précédemment exprimée, « mais en vérité », cf.

Plt., Am. 572-573: merito maledicas mihi, si non id ita factum est. | Verum hau mentior, resque uti facta dico; puis simple équivalent de sed, surtout après des phrases négatives, cf. non solum... uerum etiam; uero « en vérité, vraiment; oui vraiment »; peut avoir un sens fort et se placer en tête de la phrase; ou un sens atténué et, dans ce cas, considéré comme enclitique, se place le second mot. Il est alors, par le sens, voisin de quidem « or, mais ». Verum et uero peuvent se renforcer, d'où uerum uero; uerum hercle uero; uerum enim uero; uerum tenim; immo uero; uerum tamen, toutes expressions de la langue parlée. Usuel et classique, très fréquent chez Cicéron. Panroman, sauf roumain. M. L. 9228.

Dérivés et composés : uēritās : vérité, réalité ; uērāx : véridique (formé sur fallāx, mendāx, auquel il s'oppose); uērāciter, d'où veratius, M. L. 9216 a; \*uērācus, fr. vrai ; uērō, -ās : dire vrai (un exemple d'Enn., A. 380); uēricola c. (Tert.); uēridicus, d'où uēridicentia (tardif); uērificō (Boèce) « présenter comme vrai »; uēriloquium, création proposée par Cicéron pour traduire le gr. ἐτυμολογία; uēriloquus, substitut tardif du uēridicus; uēriuerbium (Plt., Cap. 568); uērisimilis, ancien juxtaposé dont les termes sont soudés; uērīsimiliter; uērīsimilitādō.

Vērus se retrouve dans irl. fir, gall. gwir, v. h. a. wār. Le slave a vēra « croyance ». La racine qui, en iranien, signifie « croire » : gâth. vərənē « je crois », irait pour le sens; mais r y peut reposer sur l, et le sens initial est « choisir »; cf. got. tuz-werjan « douter ». Le pehlevi a vāvar « authentique, qui mérite foi ». V., de plus, l'article uerhum.

uesanus : v. sanus.

uescor, -eris, uesci : 1º se nourrir (généralement avec un complément à l'ablatif instrumental : avec accusatif. comme fungor, dans Acc. 189, 217, Sall., et à l'époque impériale), d'où à basse époque un actif uesco « nourrir » (Tert.); 2º par extension de sens, « se régaler de », ainsi Acc. 189, prius quam infans facinus oculi uescuntur tui et, par suite, « jouir de, user de ». Emploi poétique, sans doute à l'imitation de gr. ἐστιάομαι (ἐ. λόγοις τῶν τέκνων etc.); cf. Pacuv. 108, fugimus qui arte (var. arce) hac uescimur; Lucr. 5, 71, quoque modo genus humanum uariante loquella | coeperit inter se uesci (= ūtī) per nomina rerum; Vg., Ae. 1, 546, quem si fata uirum seruant, si uescitur (= fruitur) aura | aetheria (peut-être d'après le uesci uitalibus auris de Lucr. 5, 857); et même en prose: Cic., Fin. 5, 57, si gerundis negotiis orbatus possit paratissimis uesci uoluptatibus. Il y a quelques exemples de Pacuvius et d'Accius où uescor est joint à armis ou praemiis: ainsi Pac. 22: qui uiget, uescatur armis; id percipiat praemium; Acc. 145 : sed ita Achilli armis inclutis uesci studet, | ut cuncta opima leuia prae illis putet; id. 591: num pariter uideor patriis uesci praemiis? En outre, un vers de Novius, 52, malheureusement corrompu, porte cur istuc uadimonia † sum uestimentum uesceris (Nonius, p. 416, 4 sqq.). De ces exemples, F. Muller a conclu à l'existence d'un second verbe \*wesskor « je me vêts », apparenté à uestis. Mais l'hypothèse est inutile et, du reste, uestiō ne se trouve jamais employé avec arma. Ancien, classique. Non roman.

F. Muller, Altit. Wört., p. 541 sqq., distingue deux

uescor, l'un représenté par les quatre exemples que cite Nonius, au sens de « je me vêts », l'autre étant le verbe usuel « je me nourris ». L'absence d'adjectif en \*-toindique que l'un et l'autre seraient des présents à suffixe \*-ske/o-. Pour le premier, l'étymologie serait évidente : v. uestis; mais on a vu ci-dessus que l'hypothèse n'est pas nécessaire. Pour le second, qui est le seul dont l'existence soit établie, on ne peut faire que des hypothèses. Faute d'avoir une forme osco-ombrienne correspondante, on ne peut décider si le rapprochement qui a été proposé par L. Havet avec gr. βόσκομαι est plausible. Analyser uescor en \*we-ed-ske/o- est arbitraire : le latin n'a pas de préverbe de la forme \*we- (le cas de composés comme uē-sānus est autre). Donc, aucune étvmologie claire. V. le suivant.

uēscus, -a, -um : 1º qui mange mal, mal nourri, maigre; cf. Lucil. XXVI (29), quam fastidiosum ac uescum cum fastidio | uiuere; Afr. 315, at puer est, uescis imbecillus viribus; Vg., G. 3, 175, vescas salicum frondes, tous exemples cités par Non. 274, 35 sqq. L., qui glose l'adjectif uescum par minutum, obscurum. Cf. aussi Ov., F. 3, 445-446 : uegrandia farra coloni | quae male creuerunt, uescaque parua uocant; Plin. 7, 81. Diminutif uesculus mentionné par Festus, P. F. 519, 21 : uesculi male curati et graciles homines. Ve enim syllabam rei paruae praeponebant, unde Vediouem paruom Iouem et uegrandem fabam minutam dicebant. M. L. 6436 b, \*pervescire.

2º qui mange, rongeur, dévorant (= edax), sens attesté uniquement, semble-t-il, dans Lucr. 1, 326, nec mare quae impendent, uesco sale saxa peresa. Le sens de uescumque papauer, dans Vg., G. 4, 131, est contesté (« comestible » selon Lejay) ; mais l'interprétation la plus simple est « à la tige grêle » et l'exemple serait à ranger dans le premier sens.

On pourrait supposer deux adjectifs : le premier, le plus ancien, le plus répandu, terme de la langue rurale, issu, comme l'ont déjà vu les Latins (v. Gell. 16, 5, 6), de \*wē- (e)d-sko-; un autre tiré de uescor. Mais la formation de ce dernier serait sans exemple. Il est plus vraisemblable de supposer qu'il n'y a qu'un seul adjectif, au sens de « mal nourri », et que le sens actif « qui mange », donné par Lucrèce, provient d'un faux rapprochement avec uescor, dont rien n'indique qu'il soit apparenté à ĕdō.

Le dictionnaire de M. L. mentionne vescus, 9271 a. « dunkel, dicht », qui serait conservé en asturien avec le sens de « forêt dans la montagne », et \*věscidus, 9271. représenté par le roumain vested : la brévité de l'ésurprend, et aussi, en ce qui concerne le premier mot, la différence de sens.

uesīca (uensīca, uessīca), -ae f.: vessie; sens dérivé: cloche, ampoule. Ancien, technique, usuel. Panroman. Les formes romanes remontant à vessica, M. L. 9276, B. W. s. u.; de même, britt. chwysigen.

Dérivés : uēsīcārius : de vessie, bon pour la vessie ; uēsīcāria f. (sc. herba); uēsīcāgō, -cālis « alkékenge », plante; uēsīcō, -ās : se tuméfier, M. L. 9277 (vess-); uēsīcula: vessie; vesicule, gousse, M. L. 9278 (vess-); uēsīculosus (Cael. Aur.). Cf. aussi \*vessīcella, M. L. 9277 a.

On rapproche skr. vastih « vessie », dont l'a peut

reposer sur i.-e. \*n, et aussi v. h. a. wanst « panse » La forme uessica est expressive (cf. Iuppiter). — Une narenté lointaine avec uenter n'est pas exclue

uespa, -ae f. : guêpe. Attesté depuis Varron; pan roman. M. L. 9272; néerl. wespe; bret. gwesped v lier

Cf. v. br. guohi « fūcos » (irl. foich est emprunté air brittonique; cf. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I 24 75). v. h. a. wafsa, lit. vapsa, v. pr. wobse (et, avec una altération, peu surprenante dans un nom d'insecte, sl. osa); donc, lat. uespa repose sur \*wopsā (cl., Bolik la métathèse, crispus). Cf., de plus, av. vawžakā-, balna gvabz « guêpe ».

uespa; uespula, -ae; uespillo (uispellio, etc.), -onic m.: uespae et uespillones dicuntur qui funerandis corporibus officium gerunt, non a minutis illis uolucribus, sed quia uespertino tempore eos efferunt qui funebri pompa duci propter inopiam nequeunt. Hi etiam uespulae un cantur. Martialis (1, 30, 1): « Qui fuerat medicus, nune est uespillo Diaulus », P. F. 506, 16 sqq.; cf. Sery in Ae. 11, 43. Vespa, uespula ne sont pas attestés en dehors de la glose de Festus ; uespillo n'apparaît qu'à l'époque impériale (Suét., Mart.); on a aussi uespiliator (l. ues pill-?), τυμδωρύχος, CGL II 461, 1. Par extension, pris le sens de « détrousseur de cadavres »; cf. Dig. 21 2, 31; 36, 1, 7; 46, 3, 72, § 5.

Les formations en -a et en -ō, -ōnis indiquent un mot populaire, qui a pu être déformé par des calembours Les graphies de uespillo données par les gloses varient à l'infini; cf. Thes. Gloss., s. u. Rapproché de uesna « guêpe » (en raison du caractère carnivore de cet insectal par M. Benveniste, qui compare le français « croque mort », BSL 24, 124; mais peut-être d'origine étrusque cf. les noms propres Vespa, Vespasius.

uesper, -a, -um adj., substantivé dans uesper. -er m. et uespera, -ae f.(sc. hōra) « soir », « étoile du soir (d'où « occident »). Une forme uesper, -eris est égales ment attestée; cf. Plt., Mi. 995, qui de uesperi uiual suo, et Ru. 181; cf. l'ablatif locatif uespere à côté de l'ancien locatif uespert; elle est probablement refaite sur le nominatif uesper, cl. cancer, cancri et canceris et pauper, pauperis. Usité de tout temps. Le mot est hien représenté dans les langues romanes, mais généralement avec le sens qu'il a pris dans la langue de l'Église « vêpre(s) »; le « soir » étant exprimé par une forme de serus ou tardus. M. L. 9273. Celtique : irl. fescor [] v. Vendryes, s. u.; britt. gosper.

Dérivés et composés : uespernus, « -a apud Plautum cena intellegitur », P. F. 505, 26, conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 9274; uespertinus (classique, M. L. 9275 a ; irl. espartain), créé d'après mātūtīnus, d'où uespertīnālis (bas latin); uesperālis (Sol.); uesperāscit et inuesperāscit « le soir vient !! uesperātus (Sol.); uesperūgō : l'étoile du soir, Venus (cf. aerūgō, asperūgō, lānūgō, etc.); uespertīliō m chauve-souris, dérivé sans doute d'un adjectif \*ues pertilis, M. L. 9275.

Le rapport, qui semble évident, avec hom. (F)tont ρος « étoile du soir, soir », locr. Γεσπαριον, gall. ucht « soir », et, plus loin, avec arm. gišer (gén.-dat. gišero)

soir , ou avec v. sl. večerŭ « soir », lit. vākaras, ne se laisse pas préciser.

enespices, -um : frutecta densa dicta (a) similitudine onespico, P. F. 506, 22. Pas d'autre exemple; genre et singulier inconnus. M. L. 8275 b.

auler improchement de v. suéd. kvaster et de all. Ouast douffe , (v. Falk-Torp, Wortschatz d. germ. Spracheinheit, p. 62) se défendrait si l'on partait de \*westwik-Simple a.f. And ten -ex ou -ix, du type îlex, etc.; v. Ernot, Philologica I, p. 146 sqq.

Vesta, -2e f. : divinité romaine, gardienne du foyer. nerivės : uestālis adj. ; uestālis f. « vestale » : Vestălia : fêtes de Vesta. Peut-être l'ethnique Vestini cf. Mamertini?

Le rapprochement, possible, avec irl. feiss « séjour ». oot. wisan « être » (was « j'étais »), skr. vásati « il demeure , (et, par conséquent, avec le groupe de \*ausejourner » de gr. αὐλή, etc.) n'explique pas le sens religieux de Vesta. Le rapprochement est d'autant moins Avident que les noms de divinités ont rarement, à l'inférieur du latin, une étymologie. — On a souvent rapnroché gr. ἐστία « foyer »; le F initial, dont il n'v a nas trace dans le nom commun (v. la discussion et la hibliographie dans le Dictionnaire étymologique de Boisacq et, récemment, dans H. Frisk, Griech. etym. Wört. sul, semble attesté par le nom propre arcadien Figtlac. Cl. v. h. a. wasal « feu » et gr. εύω, de \*a,w-s-ō: on partirait de \*2 w-es. V. Dumézil, Rituels i.-e. à Rome. p. 33 sqq.

nester : v. uos.

nestibulum, -I n. : cour d'entrée devant une maison. Correspond au gr. πρόθυρον. Par extension, « entrée. approches ». Ancien, usuel et classique. Formes romanes savantes.

L'explication par \*uero-stabulum « emplacement de laporte » (cf. ombr. uerof-e, veruf-e «in portam ») est invénieuse; mais il suffit de la signaler. D'autres possibilités ont été envisagées ; aucune ne s'impose.

uestigo, -as, -aui, -atum, -are : suivre à la trace. traquer. Sens propre et dérivé; de là « aller à la recherche ou à la découverte de », et même « découvrir ». Ancien (Enn., Plt.); classique. M. L. 9279 a.

Dérivés et composés : uestīgātio, -tor; et inuestīgo, -atio, -tor (ancien et classique) ; uestīgābilis et inuestigābilis (Vulg.) = ἀνεξιχνίαστος « qu'on ne peut

uestīgium n.: 1º semelle ou plante du pied; cf. Cic., Acad. 2, 39, 123 : qui aduersis uestigiis stent contra nostra uestigia, quos άντιποδας uocatis; et par extension, en poésie, le « pied » lui-même (d'après ίχvoc); cf. Cat. 64, 162 : candida permulcens liquidis uestigia lymphis; 2º trace de pas ou de pied (sens usuel), par suite « trace, vestige, empreinte », en général. L'ablatif uestīgio sert à former des expressions adverbiales de sens temporel, synonymes de Ilico, extemplo; e. g. Cic., Pis. 9, 21, eodem et loci uestigio et temporis; Cés., B. G. 7, 25, 1, in illo uestigio temporis; d'où simplement uestigio, Cés., B. C. 2, 7, 3: ut urbs ab hostibus capta eodem uestigio uideretur;

Cic., Diu. in Caec. 17, 57, repente e uestigio ex homine... factus est Verres. Ancien, usuel et classique. M. L. 9280.

ueterinus

Sans étymologie. Pour la forme, cf. fastīgō, fatīgō.

uestis, -is f. : vêtement, au sens général; cf. P. F. 506. 8: uestis generaliter dicitur, ut stragula, forensis, muliebris; uestimentum pars aliqua ut pallium, tunica, paenula, P. F. 506, 8. Le sens premier a dû être « façon de se vêtir »; le pluriel n'apparaît qu'à l'époque impériale. Usité de tout temps. M. L. 9283.

Dérivés et composés : uestio, -īs « vêtir, habiller », sens propre et figuré; panroman, M. L. 9282; uestītus, -ūs (ancien et classique), M. L. 9285; uestītor (époque impériale) ; uestimentum « vêtement », panroman, M. L. 9281; uestimentarius (Not. Tir.); uestītio (Gloss.); uestītūra, M. L. 9284; circum-, conde-, \*dis- (M. L. 2698), in- (M. L. 4531), re-, superuestio; uestiarius : relatif aux vêtements; uestiarius m. « tailleur »; uestiārium n. « garde-robe, vestiaire »; uesticula (Dig.); inuestis : sans vêtements (Apul., d'après avévoutoci.

uesticeps c. : puer qui iam uestitus est pubertate; econtra inuestis qui necdum pubertate uestitus est, P. F. 506, 1; uesti-ficus, -fica, -ficina (tardifs, cf. luaπιουργική, Plat.); uestifluus (id.); uesti-plicus, -plica (Inscr.); uestispicus, -spica (langue de la comédie, cf. Non. 12, 12 sqq.). Vestispicus a été reformé secondairement sur uestispica, féminin récent de uestispex (cf. antistita, sacerdota, hospita, etc.); v. specio. Composé artificiel : uesticontubernium (Pétr. 11, 3).

L'élargissement en \*-es- de la racine qui apparaît dans ind-uō, ex-uō fournit des verbes à une part notable du domaine indo-européen : hitt. waš, weš « s'habiller », véd. váste, av. vastē = hom. \*(F)έσται « il se vêt », tokh. A wsīmār (opt. moy.), v. Schulze-Sieg-Siegling, Tokh. Gr., p. 471; gr. '(F)έννυμαι « je me vêts », arm. z-genum (même sens); ne pouvant conserver le type archaïque de véd. edste, le germanique a, comme souvent, un causatif : got. wasjan « άμφιέννυμαι, περιδάλλειν », v. isl. verja, etc.; le tokharien B a une forme en -sk-: yäššītar « il est vêtu ». L'indo-iranien a un substantif skr. vástram « vêtement », av. vastrəm, cf. γέστρα (éol. Fεστρα) · στολή (Hes.). La forme du substantif qui rappelle uestis diffère d'une langue à l'autre : arm. z-gest a pour génitif-datif z-gestu; c'est donc un ancien thème -u-; gr. ἔσθος, ἐσθής a un -θ-, sans doute de caractère populaire; got. wasti « ιμάτιον, στολή, ἔνδυμα » est un thème en \*-yā-, féminin comme γεστία ένδυσις (Hes.). Le tokharien B a wasttsī, wāsttsi « vêtement ». Les formes celtiques reposent sur wēsko-, wēskā- (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 18).

ueterinus, -a, -um : propre à porter les fardeaux, d'où ueterinae, -ārum f. pl. et ueterina, -ōrum n. pl. « bêtes de somme ou de trait ». Ancien (Caton), technique. Non roman.

Dérivés : ueterinārius « concernant les bêtes de somme », u. ars; ueterīnārius m. : médecin-vétérinaire; ueterinārium: infirmerie pour bêtes de somme. L'étymologie a uehendo, donnée par P. F. 507, 9, n'est qu'une étymologie populaire; peut-être dérivé de

uetus; se serait dit d'animaux vieillis, impropres à faire

des chevaux de course ou de guerre et bons seulement à traîner ou à porter des fardeaux.

ueto (ancien uoto, cf. Non. 45, 4), -as, -ul, -itum, -are: ne pas permettre, défendre, interdire. Peut-être ancien terme rituel; cf. Non. 45, 4: uotitum ueteres religione aliqua prohibitum uel interdictum uoluerunt. Plautus in Asinaria (789): nolo illam habere causam et uotitam dicere. S'emploie souvent d'interdictions légales. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9286.

uetitum « défense »; prae-, in-uetitus (tous deux de Sil Ital)

Suivant que l'u initial reposerait sur \*w ou sur \*gw, on est tenté de rapprocher soit v. gall. guetid « il dit », gall. dy-wedaf « je dis », soit got. qi pan « dire », arm. kočem « j'appelle ». Ni l'un ni l'autre rapprochement n'explique ni la forme, qui est du type de domāre (racine dissyllabique), ni le sens.

uettŏnica, -ae (ueto-, beto-) f.: bétoine, plante (Plin. 25, 84). M. L. 9290 (et bre(t)tonica, bri-, CGL 3, 545, 6). Dérivé par Pline de l'ethnique Vettōnes, ibéro-celtique, mais scandé avec ŏ dans Serenus Samm., v. 821 et 1072, et sans doute à lire bētōnica.

uetus (et ueter refait sur ueteris, ap. Enn., Acc.; abl. ueterī chez les dactyliques pour éviter le tribraque), erīs adj.: vieux, ancien; d'où subst. ueterēs m. pl. « les anciens », ueterēs f. (sc. Tabernae) « les vieilles Boutiques » (opposé à Nouae), nom d'un quartier du Forum; uetera n. pl. « vieilles choses, le passé »; dans la langue militaire, « vieux » au sens de « vétéran expérimenté » (sens fréquent et classique, cf. ueterānus). Ancien, usuel et bien représenté dans les langues romanes, moins pourtant que le diminutif uetulus, qui est parroman (cf. nouus, nouellus). M. L. 9291-9292; B. W. s. u. Irl. tetarlaic, de ueterem lègem.

Vetus, comme pūber, ūber, a dû être à la fois adjectif et substantif. Une trace de la valeur de substantif apparaît peut-être dans uetustus, dérivé de uetus (ancien \*uetos), comme onustus, de onus, etc., M. L. 9293 (si uetustus n'a pas été formé secondairement sur uetustās). A l'époque classique, uetustior tend à remplacer ueterior. — Vetus, uetustum uīnum « vin vieux », s'oppose à nouum uīnum; cf. la vieille formule citée par Varr., L. L. 6, 21, nouum uetus uinum bibo, nouo ueteri [uino] morbo medeor, et P. F. 110, 23. — Le dérivé uetustās f. « vieillesse » peut avoir été formé sur uetus ou sur uetustus (cf. honestus, honestās).

Autres dérivés et composés : uetulus, diminutif de la langue familière; uetulus m., uetula f. « un vieux, une vieille », M. L. 9291, vetulus et veclus; uetusculus (Front., Sid.); uetustèscō, (-tiscō) : vieillir (avec un sens péjoratif, cf. Nigidius ap. Non. 437, 23); ueterānus : vieux, âgé; vétéran. Terme technique de la langue rustique ou militaire (cf. prīmānus, decumānus, etc.), d'où conueterānus; M. L. 9287, vet(e)rānus; ueterāmentārius (qui suppose un substantif ueterāmen, -mentum) : savetier qui raccommode les vieilles chaussures (Suét.); ueterārius : -a uīna; -a horrea (Sén.; sans doute aussi adjectif de la langue rustique).

ueterāscō, -is: vieillir; ueterātor « qui a vieilli dans un métier, exercé par une longue pratique; vieux routier » (souvent péjoratif, cf. P. F. 507, 7); ueterātrīx; ueterātōrius; ueterātōriē (Cic.). De ueterātus, adjectif verbal de ueterāscō, a été tiré a basse époque un verbe ueterō « rendre vieux » (Vulg.); de inueterātus, adjectir de inueterāscō, classique et plus fréquent que ueterāscō, un verbe transitif inueterō (classique, M. L. 4532), inueterātiō (Cic.). Cf. aussi veterescō, M. L. 9288.

ueterētum: mot de la langue rustique (Col.) « champ laissé en jachère, qui n'a pas été cultivé depuis un an s formé d'après d'unētum, etc.; cf. nouellētum.

\*ueterilis (Mul. Chir.), d'après senilis, anilis; ueteri.
nus?: v. ce mot.

ueternus (formé comme aeternus, sempiternus, etc.):
ancien, M. L. 9289. Usité surtout comme substantif:
ueternus m. (scil. aeuus): 1º vieillesse, vétusté; 2º engourdissement, torpeur (sens le plus fréquent issu de
u. morbus); ueternõsus; ueternõsüs. Il est à noter que
la plupart des mots romans qui descendent de uetus et
de ses dérivés appartiennent à la langue rustique; cf.
M. L. s. u.

Vetus et uetulus désignent ce qui est détérioré, diminué par l'âge et s'opposent à nouus ; au contraire, sener indique simplement une classe d'âge qui s'oppose à iuuenis : cf. le uetulus decrepitus senex de Plt., Mer. 314 et ibid. 290, Accherunticus senex uetus, decrepitus. Toutefois. Caton écrit. R. R. 2, 7: (pater familias) uendan boues uetulos, plostrum uetus, ferramenta uetera, seruom senem. La nuance du sens de uetus se retrouve dans la correspondant baltique et slave passé au type thèmatique : lit. Jētušās, v. sl. vetuxu. Il n'y a aucun mot pareil dans d'autres langues. - Vetus est apparenté au nom de « l'année » \*wet-, par exemple dans hitt. wet-, gr. νέωτα πέρυσι, et \*wetes-, dans gr. (F) έτος. On a objecté qu'une ancienneté d'un an ne détermine pas chez l'homme ou chez les animaux domestiques la dégradation indiquée par lat, uetus, sl. vetuxu; skr. vatsah désigne le « veau l (animal de l'année, cf. uitulus), got, wibrus l' « agneau » Mais on voit dans la vieille formule conservée par Varron, où uetus opposé à nouom désigne le vin de l'ancienne année, c'est-à-dire de l'année précédente, comment uetus a pu prendre le sens de « vieux ». Cf. Benve niste, R. Phil., XXII (1948), p. 124 sqq., et Skutsch, Arch. L. L. G., XV, 36 sqq. Les langues qui ont \*wei-« année » ignorent \*wetus « ancien », et inversement : l'irlandais a on hurid « ab anno priore » en face de gr. πέρυσι « l'année dernière » et feis « truie » en face de skr. vatsáh; mais il n'a rien de pareil à lat. uetus; en revanche, le latin n'a rien qui réponde à gr. πέρυσι, etc., et le baltique et le slave ont recouru à un nom de l'année révolue dans lit. pérnai « l'année dernière », v. sl. lani (même sens), en face du vieux composé représenté par gr. πέρυσι.

nexillum : v. uēlum.

uexō, -ās, -āuī, -ātum, -āre: agiter, inquiéter, tourmenter; attaquer. Ancien (Caton), usuel et classique, au sens physique comme au sens moral. Formes romanes savantes. M. L. 9294.

Rattaché par les anciens à uehere; cf. Gell. 2, 6, 5; uexasse graue uerbum est factumque ab eo uidetur quod est « uehere », in quo inest uis iam quaedam alieni arbitrii; non enim sui potens est qui uehitur. « Vexare i autem, quod ex eo inclinatum est, ui atque motu procul dubio uastiore est. Nam qui fertur et rapsatur (sic Araptatur w) atque huc et illuc distrahitur, is uexari pro-

prie dicitur... Non igitur, quia uolgo dici solet « uexatum esse » quem fumo aut uento aut puluere, propterea debet uis uera atque natura uerbi deperire, quae a ueteribus, qui proprie atque signate locuti sunt, ita iut decuit, conseruata est. On trouve, en esset, au sens de « entraîner violemment, emporter », notamment en parlant de vaisseaux; cs. Lucr. 6, 430 : nauigia in summum ueniant uexata periclum, ou de nuages, Ov., M. 11, 435 : uenti caeli nubila uexant; de même, uexătio a aussi le essens de « mouvement(s) violent(s), secousse(s) » : u. partis (Plin.); ipsa enim uexatione constringitur (arbor) et radices certius figu (Sén., Prov. 4, 16), à côté du sens de « tourment(s), trouble(s), vexation(s) »; uexămen, celui de « secousse(s) », Lucr. 5, 340.

Autres dérivés : uexātor (Cic.), -trīx (Lact., Prud.), -fius (Cael. Aur.); uexābilis, -biliter (Lact., Cael. Aur.). — Composés : conuexō (rare); dīuexō (= distrahō, ancien et classique).

La racine de uexāre est homonyme de celle de uehere; mais elle en semble distincte car le groupe de uehere indique, précisément, la notion de « transporter dans un char ». La valeur affective du verbe latin tient à la formation désidérative, marquée par -s-. Cf. got. gawigan « mettre en mouvement, secouer », wegs « mouvement violent de la mer, vague », v. h. a. wāga « balance », dor. γαμόγοχος, hom. γαιήοχος « qui secoue la terre ». Lat. uectis « levier » rappelle gr. δχλεύς et δχλίζαν « soulever avec un levier ».

-nexus : V. convexus.

uia (ueha, forme attribuée aux rūsticī par Varr., R. R. 1, 2, 14), -ae f.: voie, route, chemin, rue (opposé à smita, sentier, trottoir); chemin parcouru (= iter), marche, voyage; chemin à suivre, méthode (= μέθο-δως). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain, et a fourni de nombreux dérivés et composés romans. M. L. 9295.

Dérivés et composés : uiō, -ās : voyager. Attesté depuis Quintilien, 8, 6, 33, qui en blâme la forme, « uio » pro « eo » infelicius fictum; uiantes « les voyageurs », M. L. 9296. Composés : \*conuiō, M. L. 2199 : deuio (tardif; peut-être formé directement sur deuius); inuio « marcher sur » (Sol.); sur inviare « envoyer », v. M. L. s. u. via, p. 776; B. W. s. u.; trānsuio (Lucr. 6, 349 (?); uiator: 1º voyageur; 2º appariteur, quia initio, omnium tribuum cum agri in propinquo erant Vrbis atque adsidue homines rusticabantur, crebrior opera corum erat in uia quam urbe, quod ex agris plerumque euocabantur homines a magistratibus, F. 508, 27 sqq. Sans doute formé directement sur uia (cf. olus, olitor), et non dérivé de uio, qui est beaucoup plus tardif. De là uiātōrius. L'ancien juxtaposé ob uiam « devant la route, à l'encontre de » (cf. Plt., Amp. 985), qui obuiam obsistat mihi), cf. obiter, s'est employé comme adverbe.

uialis: épithète des dieux Lares placés sur la route; uiārius (ancienne forme d'ablatif pluriel uiasieis, CIL I² 585, l. 12): qui concerne la route, M. L. 9297; uiāticus: du voyage, -a cēna (cf. rūsticus); uiāticum n.: provisions de voyage, argent pour le voyage (d'où uiāticātus, Plt., Men. 255; uiāticulum, Dig., Apul.); puis « ressources, provisions » et, à basse

époque, « voyage »; āuius (surtout poétique); dēuius, tirés de ā uiā, dē uiā (cf. sēdulus, de sēdulā); in-uius; obuius, tiré de obuiam, M. L. 6026; obuiāre (tardif), M. L. 6027; peruius, M. L. 6438, et imperuius; praeuius; biuius « qui se partage en deux routes »; biuium n. « embranchement de deux routes »; triuius, d'où triuium n. « embranchement de trois routes », M. L. 8928; Triuia, épithète de Diane (poétique); triuiātim; triuiātis: de carrefour, banal, trivial (époque impériale); triuiātiter; quadriuius, d'où quadriuium n. « carrefour » (cf. aussi \*quadrifūrcum, M. L. 6917); uiocūrus: agent-voyer, Varr., L. L. 5, 5, 7 et 158, dont le vocalisme o dénonce la formation récente (d'après les composés grecs en -o? V. Stolz-Leumann, Lat. Gr. 5, p. 248, bas).

uibrõ

Le mot est italique : osq. viù, ombr. via, uia et, à en juger par got. wigs « chemin », doit représenter \*weghy», cf. lit. vett « ornière de voiture. V. uehō; toute-fois, l'osq. veia « plaustrum », P. F. 506, 3, est embarrassant. Le genre féminin du mot ne surprend pas : cf. gr. δδός, ἀτραπός, russe tropa « sentier, voie (d'une bête) », en face de pol. trop « voie (d'une bête) », dont le genre est masculin. Le genre féminin tient à ce qu'il s'agit dans lat. uia de la trace des chars comme dans \*tropo-, \*trpo- d'un creux tracé par les pieds (pēs est masculin). Sur uia et iter, v. Ernout, Aspects, p. 146 sqq.

uibia, -ae f.: traverse horizontale posée sur les pieds fourchus d'autres planches dites uarae, pour former un tréteau sur lequel les ouvriers peuvent se tenir, d'où le proverbe sequitur uaram uibia « la planche tombe avec ses étais », cf. Aus., Id. 12. Technique et rare; sans étymologie.

uibicēs, -um f. pl. (pour la quantité des deux i, v. Perse 4, 48): plagae uerberum in corpore humano, P. F. 507, 36. Attesté d'abord au pluriel, cf. Varr., L. L. 7, 63 (uiuices), et Non. 187, 14; le singulier uibex, uibix est tardif (époque impériale). Mot ancien, populaire. Les gloses ont aussi uimex, μωλώψ, cicatrix, et uipex, q. u. Sans étymologie, mais rentre dans la série des noms en -ex, -ix; v. Ernout, Philologica I, p. 154.

uibōnēs : fleur de la plante appelée Britannica (sorte de patience), Plin. 25, 21.

uibracae: pili in naribus hominum, dicti quod his euolsis caput uibratur, P. F. 509, 1. Texte de Lindsay; mais la forme est peu sûre. Certains lisent uibrissae d'après uibrissō; les gloses ont uibrucae; cf. l'apparat critique de Lindsay et Thes. Gloss., s. u. Sans doute formation populaire rattachée à uibrō?

uibrō, -ās, -āuī, -ātum, -āre: transitif et absolu agiter rapidement, secouer, darder, brandir, balancer; faire vibrer»; et «s'agiter, trembler, vibrer, scintiller». Se dit souvent de la voix, de la le dérivé avec suffixe imité du grec, uibrissō, -ās: -are est uocem in cantando crispare. Titinnius (170) « si erit tibi cantandum, facito usque exuibrisses », P. F. 509, 3. Classique, usuel. M. L. 9300.

Autres dérivés et composés : uibrāmen ; uibrātiō ; uibrātus m. « fait de brandir ou de darder » ; uibrābilis ; uibrābundus, tous rares et tardifs ; uibrissa : σεισοπυγίς, CGL 517, 43 ; ēuibrō (rare, latin impérial) ; reuibrō

« réfléchir (la lumière) »; reuibrātiō; reuibrātus, -ūs m. « réflexion » (tardifs).

On rapproche skr. vepate « il s'agite, il tremble »; v. isl. veifa « être dans un mouvement vibratoire ». Le latin reposerait sur \*weib- en face de \*weip-.

uïburnum, -I n. : viorne, arbrisseau (Vg., B. 1, 26). M. L. 9301.

Sans étymologie. Pour la formation, cf. laburnum.

uica peruica : v. uinca.

Vica Pota: nom d'une déesse (Cic., Leg. 2, 11, 28; T.-L. 2, 7, 12) de la Victoire. De uincō?

nīcanus : v. uicus.

ulceni, ulcesimus : v. uīgintī.

uicessis : v. as.

uicia, -ae f.: vesce, plante. Attesté depuis Caton. M. L. 9308. Celtique: gall. gwyg; germanique: v. h. a. wicka.

Dérivés ; uiciālia, -ium : tiges de la vesce ; uiciārius (Col.) : -m crībrum. Sans correspondant.

nicinus : v. uicus.

uicis, uicem, uice : génitif, accusatif et ablatif d'un substantif féminin uix dont le nominatif et le datif ne sont pas employés (le génitif lui-même est rare et tardif; la période républicaine ne connaît que uicem et uice); au pluriel, uices, nominatif et accusatif pluriel, et uicibus, datif-ablatif : place occupée par quelqu'un ; cf. Plt., Cap. 526 : quin male occidam oppetamque pestem eri uicem - meamque. S'emploie surtout dans des locutions adverbiales uicem « à la place de », uice « au lieu de, à la place de », uice uersa « la place étant tournée », mūtuā uice « en changeant réciproquement de place », in uicem « pour prendre la place de, au lieu de » (M. L. 4533), ad uicem, même sens (époque impériale) et ad inuicem (Vég.). Du sens de « à la place de », on est passé au sens de « au tour de », de là le sens de « tour. fois » (époque impériale); ager tertia uice arabitur, Pall. 10, 1; tesserulas in medium uice sua quisque iaciebamus, Gell. 18, 13, 1; uice quadam « une fois », Sid., Ep. 7, 1; et au sens de « en échange de », de là le sens de « échange, retour, juste retour, compensation » : reddere, referre uicem, etc.; de « retour de la fortune », « sort, destinée humaine, avec ce qu'elle comporte de changeant; vicissitudes », sens surtout réservé au pluriel uices, dont l'emploi appartient à la langue impériale et qui a passé dans les langues romanes, où il a fourni les mots du type fr. fois. M. L. 9307; B. W. s. u. Panroman, sauf roumain.

Dérivés: uicārius: qui prend la place de, qui remplace, qui supplée; substantif « lieutenant, suppléant », M. L. 9303 a; B. W. voyer; celtique: irl. bicaire, fichire; uicāria « esclave suppléante »; uicāriānus (bas latin); uicissim: à son tour, tour à tour (bâti sur le pluriel, de \*uices-sim, avec assimilation par harmonie vocalique); et uicissātim (archaīque); uicissitās (Acc. 586 ap. Non. 185, 16); uicissitādō (classique, singulier et pluriel): alternance, vicissitude(s).

Cf. aussi, en bas latin, uicequaestor, uicequaestura (Ps.-Asc.), au lieu de proquaestor, uicedominus (Gloss.), demeuré dans vidame, M. L. 9305; et M. L. 9304, \*vicata « fois »; 9306, \*vicanda « échange ».

On rapproche gr. (F) six o je « cède », en face des formes germaniques qui supposent \*g: v. sax. wikan « céder ». Cette alternance indique un ancien type athamatique qui rendrait compte de lat. uic., qui est strement ancien et non emprunté. Pour le sens, cf. v. h. a websal « changement », où le caractère de la gutturale n'est pas déterminable.

uictima, -ae f.: victime, bête offerte en sacrifice aux dieux. Ancien (Naevius, Plaute) et usuel; sens propre et figuré. Cf. hostia. Non roman. Étymologies populaires dans Festus, 508, 15: uictimam Aelius Stilo ait esse uitulum ob eius uigorem. Alii aut quae uincta adducatur ad altare, aut quae ob hostis uictos immoletur. La finale rappelle celle de sacrima, cf. sacer.

Dérivés : uictimārius adj.; uictimārius « victimarius »; uictimō, -ās : offrir comme victime (rare et tardif).

On s'accorde à rapprocher ombr. eveietu « uoueto ?? T. E. II b 28, qui peut reposer sur \*ē-weigetöd (cf., toustefois, Vetter, Hdb., p. 205), et le groupe de got. weihan « consacrer ». Mais la formation, comme celle de sacrima est d'un type non représenté en latin. Il y a lieu de se demander si, tout indo-européen qu'il paraisse être, le mot est proprement latin; il n'est, du reste, pas excluque l'étrusque ait emprunté le mot à quelque langue indo-européenne et l'ait transmis au latin. En somme, cas obscur.

uIcus (uēcus dialectal; cf. CIL I² 1806), -I m.: pātē de maisons, quartiers dans une ville, rue (uīcus Tuscus à Rome); village, bourg: Ancien (Caton), usuel. M. I. 9318. Celtique: irl. fich, gall. gwig; germanique: v. néerl. wīk, v. h. a. wīch.

Dérives: uīculus, -ī m.: bourgade, hameau (classique), M. L. 9316; uīcānus « de village »; subst. uīcānus « villageois », cf. pāgānus, M. L. 9302; uīcānus (Cod. Just.); uīcātim adv. « par rues, par quartier, par villages »; uīcīnus: qui est du mēme quartier, ou du mēme village, voisin; subst. uīcīnus m., uīcīn f. « voisin, voisine »; uīcīnum « voisinage »; panromai, M. L. 9312 (les formes romanes supposent uīcīnus et uēcīnus, sans doute dialectal). Porivés: uīcīnālis voisinal; uīcīniā f., M. L. 9310 a; uīcīniās: voisinage abstrait et concret, M. L. 9310 a; uīcīnitus adv. (Cod. Theod.); uīcīnor (uīcīnā), -āris: voisiner, M. L. 930; adūcīnō; \*vīcīnātus, -ūs, M. L. 9310; uīcīnārus: 4 uia (Hyg., Grom.): rue vicinale (entre les quartiers d'un camp).

uīlla, -ae f. (et uella attribué aux rūsticī par Varī, R. R. 1, 2, 14): 1º ferme, maison de campagne; 2º village (Apul., S¹ Jer., Rutil. Namat.). Sur ce second sems v. Sofer, p. 178, n. 1, et Ernout, Philologica I, 108; B. W. ville. Ancien, usuel; panroman, sauf roumain. M. 1. 9330; v. h. a. -wil.

Dérivés: uillāris (Plin. 10, 116, u. gallīnae), M. L. 9332, v. h. a. wīlāri, bret. gwiler; uillāticus, adjectil de la langue rustique (Varr., Col., Plin.; cl. siluāticus); uīllānus, M. L. 9331 (cf. siluānus, campānus,

etc.); uillārius (bas latin); uillatēria : territēria (Gl.)
uīlicas : fermier, fermière (M. L. 9333 a,
pīllicus); uīlicor, -āris (uīlicē) : « faire fonction de
uīlicus ; sėjourner à la campagne »; uīlicē, -ōnis m.
[Apul.]; uīlicātiē f.; uīlicātus, -ūs m.; subuīlicus
[Inscr.].

11 n'est pas douteux que uicus soit, comme gr. (F)oïoc et skr. vecdh « maison », une formation thématique Aérivée du thème i.-e. \*weik- indiquant l'unité sociale immédiatement supérieure à la « maison » du « chef de famille »; ce sens est indiqué par av. vīs-; c'est au fond calui de véd. ott, où il est moins net; on s'explique par là le sens de v. sl. otsi « village », comme celui du dérivé lat. uicus. Le fait que le thème \*weik- avait un sens précis dans l'organisation politique indo-européenne ressort du composé : skr. vícpátih, av. vispaitis « chef da pis- , qui, avec un autre vocalisme, a son pendant dans lit. vičšpats « seigneur », v. pruss. waispattin dame . L'accusatif du thème se retrouve sans doute dans gr. (F)olxα-δε: à la maison; avec vocalisme radical zéro, on a hom. τριχαί-(F)ικες « en trois tribus ». Le gotique désigne le « village » par un dérive de theme en \*-es-, weihs. - Au groupe de uicus se rattache uilla; mais la formation n'est pas transparente. En raison de got. weihs «κώμη», on peut partir de \*weik-s-lā: la gémination de l serait secondaire et relèverait du type des mots expressifs (ou noterait, comme dans mille. la prononciation palatale de l). Les formes celtiques. du type irl. fich, sont empruntées au latin.

uidélicet: adverbe, formé comme ilicet, scilicet, « évidemment, comme c'est visible », souvent avec un sens ironique, comme scilicet. Quelquefois suivi d'une proposition infinitive dans l'ancienne langue, e. g. Plt., St. 555: uidelicet parcum fuisse illum senem, comme s'il y avait uidère licet, mais la construction paratactique est la plus fréquente. Ancien, usuel et classique; mot de la prose.

uideo. -es. uldi, ulsum, uidere : voir. Absolu et transitif: e. g. Plt., Mi. 630 : clare oculis uideo, pernix sum pedibus, manibus mobilis; Vg., B. 6, 21 : iamque uidenti sanguineis frontem moris et tempora pingit: et l'emploi de uidens dans l'expression proverbiale uiuus et uidens, Cic., Sest. 59; à côté de Plt., Mi. 368 : tun me uidisti?; 369-370, numquam hercle deterrebor | quin uiderim id quod uiderim, etc. Par extension, « regarder, aller voir » (= uīsō), etc.; et, d'une manière générale, « s'apercevoir ». Videō, marquant un état, est d'aspect indéterminé. L'aspect déterminé s'exprime par les composés de speció : aspició, conspició, etc. Il n'existe pas de composés \*ad-, \*con-uideō. — Se dit aussi d'autres sens que la vue et de la vue d'esprit, e. g. Cic., Fam. 6, 3, 2: quem exitum ego tam uideo animo quam ea quae oculis cernimus, et cf. l'emploi de uidens dans la langue de l'Église pour désigner le « prophète »; de là « comprendre : (= percipiō), « examiner : (= considero, reputo); « voir à » (uidere ut, ne). Ce sens moral se retrouve dans les composés, et notamment dans prouideo et ses dérivés. Usité de tout temps ; panroman. M. L. 9319.

A uideo correspond le passif : uideor : 1º être vu ; e. g. Yarr., R. R. 1, 3, 4 : ubi sol sex mensibus continuis non uidetur ; 2º sembler, paraître ; d'où l'impersonnel uidetur « il semble ».

Dérivés et composés : uīsum n. : vision, apparition (sens concret), songe ; dans la langue philosophique, traduit le gr. φαντασία, cf. Cic., Acad. 1, 11, 40, etc., M. L. 9383 ; uīsor (St Aug.); uīsiō : vision (abstrait et concret), vue, faculté de voir; point de vue (= θεωρία). Rare et technique; appartient à la langue philosophique, qui l'a sans doute créé pour traduire φαντασία et φάντασμα, M. L. 9376 a; uīsus, -ūs m. : vue (sens actif et passif : faculté de voir ou d'être vu [abstrait ou concret]), aspect, apparence, M. L. 938¢; uīsiuus (Mar. Victor.); uīsuālis (Chalc.).

uīsibilis; -biliter, -bilitās et inuīsibilis, -biliter, -bilitās (tardīfs et rares); uīsuālis, -liter, -litās (id.), créations de la langue de l'Église ou de la langue philosophique pour traduire ὁρατός et ἀόρατος, θεατός, θεωρητικός; uīsifīcus (bas latīn).

Composés de uideō: ēuidēns: v. ce mot; inuideō, id. per-uideō: voir à fond, distinctement (substitut du terme ordinaire: perspiciō).

praeuideō: prévoir (surtout au sens moral; le sens physique est poétique: Vg., Ov.; le terme ordinaire est prospicio).

prouideo : voir d'avance, prévoir ; pourvoir à. Ancien, usuel et classique. M. L. 6793 a. Le participe prūdēns, qui n'a en face de lui aucune forme verbale ainsi réduite. a pris un sens spécial : « conscient, sage, habile »; le dérivé prūdentia a la valeur correspondante « connaissance, sagesse ». La forme prouideo, qui se trouve déjà chez Plaute, est refaite et a par suite toute la valeur que lui donnent les éléments composants : « connaître d'avance, prendre des précautions ». C'est ce qui a permis de faire prouidens, prouidenter, prouidentia, non attestés, semble-t-il, avant Cicéron, qui a peut-être créé ce groupe sur le modèle de gr. πρόνοια, et qui définit correctement, Inu. 2, 53, 160 : prouidentia est per quam futurum aliquid uidetur ante quam factum sit, et l'emploie déjà en parlant de la Providence divine, e. g. Diu. 1, 51, 117, deorum prouidentia mundum administrari. La Providence a même été divinisée à l'époque impériale, comme en gr. Πρόνοια, et par là le terme a passé dans la langue religieuse, tandis que prudentia restait un mot « laïc », correspondant au gr. φρόνησις, cf. Cic., Off. 1, 43, 153; prouidus (cf. inuidus et inuideo): qui prévoit, et « qui pourvoit à », joint à prūdēns par Cic., Part. 5, 15 : orator prudens ac providus ; classique, mais non attesté avant Cic.; improuidus : imprévoyant, d'où improuidentia (Tert.) ; prouide et improuide ; prouisus, -a, -um; prouiso « à dessein » (Tac.); improuisus « imprévu » (= ἀπρονόητος); imprōuīsō, dē, ex improuiso et improuise « à l'improviste » (attesté depuis Plaute); prouisio (Cic.) = πρόοψις; prouisus, -ūs m. (Tac.); prouisor (époque impériale).

prūdēns: v. ce mot.

reuideō (rare, mais déjà dans Plaute); reuīsiō (Claud.

Mam.).

ulsō, -is, -i, -um, -ere: désidératif et intensif de uideō, transitif et absolu « chercher à voir, aller voir, visiter examiner »; d'où uīsenda, -ōrum « choses dignes d'être visitées, curiosités ». Ancien, usuel et classique.

Visō a un fréquentatif : uisuō, -ās : 1º (aller) voir souvent; 2º dans la Vulgate, uisuō se dit d'une manifestation de Dieu à l'homme pour l'examen, rigoureux ou

bienveillant (ce dernier sens plus rare), de ses actes, de là « avoir l'œil sur, contrôler, châtier » (cf. le sens de fr. visiter dans Massillon ou de l'all. heimsuchen), M. L. 9377; 9378, \*ρīsitor; d'où uīsitātiō, uīsitātor = ἐπίσκοπος, rares et tardifs; reuīsitō, -ās, M. L. 7281; inuīsitātus. Composés de uīsō: circum-, con-, in-, inter-, reuīsō: cf. ombr. revestu « reuīsitō ».

Certaines formes romanes supposent aussi \*uisāre (cf. uīsābundus, Itin. Alex. 24) et \*reuisāre, M. L. 9372, 7280 a.

Des trois racines qui servaient en indo-européen à indiquer la « vision », le latin ignore \*derk-, qui indiquait proprement l'acte de voir et qui fournissait des aoristes et des parfaits (ainsi gr. ἔδραχον., δέδορχα); il a les deux autres, l'une dans speciō (v. ce mot), la seconde dans oculus et dans les composés des types ferōx et antīquus (v. ces mots); c'est la racine qui sert à indiquer l'organe et, au désidératif (gr. ὄψομαι), l'acte de l'organe. De plus, il recourt à la racine \*weid-, où le sens de « voir » est un cas particulier d'un emploi plus général : \*weid-indique la vision en tant qu'elle sert à la connaissance.

Le parfait de \*weid-, qui exprime un résultat acquis, a le sens de « savoir »; skr. véda « je sais », gr. (F)οίδα, arm. gitem, got. wait, v. sl. védě (et v. pruss. waidima « nous savons »). Ce parfait a existé en italo-celtique, à en juger par la forme obscure irl. -fitir, gall. gwyr « il sait ». — L'adjectif en \*-to- a ce même sens : skr. vit-táh « connu », gr. ἄ(F)ιστος « inconnu », got. un-wiss (même sens), et en celtique : v. irl. ro-fess « scītum est ». Les noms d'action et d'agent ont cette même valeur, ainsi gr. vy-(F)tç « qui ne sait pas », tδμων « qui sait », (F)ιστορ « témoin, qui sait », tδμη « connaissance ». De tout cela, le latin n'a rien gardé.

Les présents à nasale qui indiquent qu'on parvient à la connaissance ont en indo-européen oriental le sens de « trouver » qui s'étend aux aoristes correspondants : skr. vindáti « il trouve » (aor. dvidat), arm. gtanem « je trouve » (aor. egit). Rien de pareil en latin. Le présent irlandais -finnadar « il sait » a au moins subi l'influence de l'ancien parfait.

La forme verbale radicale athématique fournissait un aoriste athématique : véd. viddhí « prends connaissance de »Idont le sens se retrouve dans got. witan « s'assurer de, observer ». Ce sens aboutit à celui de « voir » qui est assuré par l'impératif v. sl. viždi « vois », l'un des anciens impératifs athématiques subsistants. Le vieux prussien a aussi widdai « il a vu ». — De là a été tirée une forme à élargissement \*-ē-, de sens agristique, mais exprimant un état (cf. Vendryes, Choix d'ét. ling. p. 115 sqq.). Et c'est ainsi qu'on a v. sl. vidéti « voir », avec le présent correspondant viždo; l'accent de r. vižu. etc., montre que, ici, l'i slave infoné rude doit reposer sur un ancien \*ēi, dont l'ē s'explique dans le type athématique; le lette a de même viedêt « voir »; dans lit. véizdmi, veizdéti, on a le même type, avec influence d'un impératif véizdi. Le type élargi par \*-ē- se retrouve dans got. witan (prétérit witaidedun « ils ont observé ») et dans dor. lδησῶ « je verrai », à côté de formes citées par Hésychius, peut-être doriennes elles aussi. 18 nua: δραμα et Ιδημών γνωστικός. Cf. aussi ombr. uirseto « uïsum », auirseto « inuïsum ». Le type de lat, uideo. uidēre n'est donc pas isolé.

Sur \*weid-, il a été fait, d'autre part, un perfectum, de type archaīque : uīdī, que le sens ne permet pas de rapprocher de gr. Foīδα, etc. Sur ce perfectum a été fait l'adjectif en \*-to-, uisus, indépendamment de la formation de got. -weis dans un-weis « ignorant ». Et, à son tour, uīsus a donné naissance aux substantifs rattachés à la conjugaison : uīsus, uīsiō. Il n'y a pas d'autre forme nominale de la racine en latin. Le latin n'a même pas le correspondant de gr. (F)cīδος « aspect, forme », skr. védah (sl. vidǔ « aspect » et lit. véidas « aspect » en sont tout au plus des arrangements; il n'est pas sûr que le mot soit indo-européen commun; toutefois, l'irlandais a fiad « en présence de »].

**— 734 —** 

Visō est une forme normale de désidératif en \*se/o. Le germanique a un dérivé de la même forme dans got, ga-weison « visiter » (οù il ne faut pas voir un emprunt au latin) et n'a pas de désidératif tel que skr. ikşate « il voit » et gr. δψομα, de la racine de oculus.

Mais le latin n'a pas de causatif tel que skr. veddyati « il fait connaître », v. h. a. weizen « indiquer ». L'irlandais emploie une forme faite sur \*weid- avec valeur factitive : v. irl. ad-fiadat « ils annoncent, ils racontent ».

Comme on l'a vu sous speciō, le verbe « voir » est sunplétif en latin, en ceci que, avec préverbes, au sens de « voir », on use seulement de -spicio, soit a-spicio, etc. Mais il y a eu des formes à préverbe, et il en survit, du reste. Le participe prūdēns (de prouidens) sert d'adiectif; le type à préverbe est pro-spicio; puis, pour exprimer l'idée de « voir d'avance », on a fait pro-uideo; euidens conserve le souvenir d'un emploi absolu de uideo. l'aspect déterminé qui conditionne le sens est du au préverbe. Enfin, on a indiqué ci-dessus inuideo avec un sens spécial, lié à l'idée de « mauvais œil »; cf. v. sl. nenaviděti « haïr ». Comme le slave, qui recourt à un autre verbe que uidéti pour exprimer l'idée de « voir » avec préverbe, à savoir zireti, ainsi prezireti, prozirati le latin ne se sert pas, au sens de « voir », de formes à préverbes de uidere : ceci tient sans doute à ce que le sens initial de uidēre était relatif à la connaissance, non à l'acte de « voir » ou d' « observer ». Sl. obiděti (c'est-àdire \*ob-viděti) signifie « offenser » et zaviděti « envier ».

uīdulus, -ī m. : valise. Ne semble attesté que dans Plaute, avec le dérivé uīdulārius dans uīdulāria (fābula) Apparenté à uieō. Plaute appelle uïtor le fabricant de uīdulī.

uiduus, -a, -um: privé de, vide de; veul, veuve, e. g. Plt., Mer. 829: plures uiri sint uidui quam nunc mulieres; Stich. 4: (Penelopam) quae tam diu uidua uiro suo caruit. Se dit surtout de la femme veuve, e. g. Plt., Cu. 37: dum ted apstineas nupta, uidua, uirgine; ou non mariée (correspondant à caelebs, cf. T.-L. 1, 46, 7). Par extension, s'est appliqué aux objets mêmes du mariage: u. torus, etc., aux plantes (cf. maritus, ell parlant du mariage de la vigne à l'ormeau); et. à l'époque impériale, d'abord dans la langue poétique, s'est employé avec le sens de uacuus, orbus « vide de, privé de ». Ancien, usuel; panroman. M. L. 9321; B. S. 1.

Dérivés: uiduitās: privation, veuvage, M. L. 9322; uiduertās, Cat., Agr. 141, 2, et P. F. 507, 14, formé d'après paupertās. übertās.

uiduō, -ās: rendre veuf, e. g. Suét., Galb. 5: Agrippina, uiduata morte Domiti; priver, vider de (époque impériale); uiduuium n.: veuvage (depuis Pline); uiduālis: de veuve (langue de l'Église); uiduātus, -ūs effert.

Les formes masculines et neutres ont sans doute été failes sur le féminin uidua, qui seul paraît ancien (cf. spōnsa et spōnsus). Le nom de la « veuve » figure dans une grande partie des langues indo-européennes, sous deux formes, l'une à vocalisme radical zéro à l'Occident, dans irl. fedb, got. widuwo, l'autre à vocalisme e, à l'Orient, dans v. pruss. widdewū, v. sl. vidova, skr. vidhdvā. Le vocalisme étymologique de lat. uidua n'est pas déterminable; il est naturel de supposer qu'il est le même qu'en germanique et en celtique. Le mot est le même qu'en germanique et en celtique. Le mot est menien. Il s'apparente sans doute à diuidō; v. ce mot.

uieō, -ēs, -ēre: courber, tresser, notamment avec de l'osier (uimen, cf. Varr., R. R. 1, 23, 5: ut habeas uimina unde viendo quid facias ut sirpeas, uallus, crates). Attesté depuis Ennius. Technique, non roman; cf. M. L. 9324 et 9325, 9394.

Dérivés: uītor (Plt., Ru. 990), puis uiētor m.; ui(e)-trīx f. « vannier »; uīmen: 1º bois pliant dont on peut faire des liens ou qu'on peut tressér (peuplier, vigne, osier), spécialement « osier »; baguette; 2º ouvrage en osier, corbeille. Panroman, sauf roumain, M. L. 9336, et germanique: b. all. wīmen « perche »; uīmentum n. (Tac.) et reuīmentum (Fronton); uīminālis: propre à tresser ou à lier; u. salix; Vīminālis collis « le Viminal », colline de Rome ainsi nommée des plants d'osier qui y poussaient; cf. Juv. 3, 70, Esquilias dictumque petunt a uimine collem; gr. 'Extant's de èloch; uīminānus: vannier (Inscr.); uīminētum: oseraie, saussaie; uīmineus: d'osier; uītilis: tressé; uītilia, -ium « objets tressés ». Cf. aussi uītis, uiticella, uitta.

uiesco, -is: inchoatif correspondant à uieo « se ramollir sur sa tige », « se flétrir »: uiescens ficus (Col.); de là uietus (dissyllabe dans Hor., Ep. 12, 7): qui penche, flétri: aliquid uietum et caducum, Cic., Cat. M. 2, 5; \*vietiāre; \*vetiāre, M. L. 9324.

Comme dans uereor, type de présent secondaire d'une racine, sans doute dissyllabique, dont on n'a guère que des formes secondaires : lit. oejù, oyti « tordre (pour tresser, enrouler un fil, etc.) »; v. sl. otję, oiti (même sens), skr. oydyati « il enveloppe » (oïtah « enveloppé »), aor. véd. doyat « il a enveloppé ». Pour l'irlandais, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 517. — Des formes nominales rendent mieux compte du sens de « tresser » qu'a spécialement le verbe latin. On a ainsi, en face de lat. uīmen et uītis (et aussi uītia) : skr. oetasāh « verge », av. oaēītiš (persan bēd) « branche de saule », v. sl. oētot « xdāos », slov. oītoa « branche flexible pour tresser », v. pruss. wūwan « saule », lit. oytis « branche de saule », v. isl. oid « objet tressé », gr. lrēā, elrēā « saule!», irl. fé « baguette», etc. Cf. uīdulus.

uigeō, -ēs, -uī, -ēre: être bien vivant; être vigoureux, être éveillé (joint en allitération à uīuō, ualeō); figure étymologique dans T.-L. 6, 22, 7, uegetum ingénium in uiuido pectore uigebat, où apparaît le rapport

avec uegeō. Ancien (Naevius), classique; mais rare à l'époque impériale. Non roman.

Formes nominales et dérivés : uigor : vigueur (époque impériale, d'abord poétique) ; uigōrō, -ās (Tert.) ; čui-gōrātus (Tert.) ; uigēscō, -is : prendre ou reprendre vie, vigueur ; ē-, re-uigēscō (Juvenc.) ; peruigeō (Tac.).

uigil, -ilis adj.: bien vivant, dispos, bien éveillé; subst. uigil (g. pl. uigilum et uigulum, Inscr.; v. Niedermann, Phonét., p. 50) m.: veilleur, sentinelle, cf. Rich, s. u.; dérivés: uigilia f. (uigilium n., Varr. ap. Non. 231, 30 sqq., ce qui suppose peut-être un ancien collectif neutre \*uigilia « le temps des veilles »): « veille » souvent au pluriel, la nuit romaine se divisant en quatre veilles ou « quarts »; « vigilance ». Conservé par l'Église en celtique: irl. uigil, féil, figell, britt. gwyl; uigilā, -ās: être éveillé, veiller, être vigilant, M. L. 9326; uigilāns, -ter; uigilāx (époque impériale); uigilantia (classique); uigilātīō (Cael. Aur.); uigiliārium: corps de garde, tour du guet, guérite; uigilābilis (Varr.); noms propres: Vigil, Vigilius.

ad-, ē-, in-, inter-uigilō; obuigilātus « surveillė » (ar-chaīque); peruigil, -ilis; peruigilō, -ās: prolonger une veillée, passer en veillant; peruigilium n., -lia ſ., peruigilātiō. — La veille de toute une nuit était consacrée à Vénus: p. Venerī, Plt., Cu. 181; d'où le nom d'un petit poème, peruigilium Veneris. Cſ. aussi exuigilāre, exreuigilāre, M. L. 3114, 3065.

En partant de uegeō, qui est évidemment ancien, on n'aperçoit guère comment peut s'expliquer l'i de uigeō, uigil par des procédés normaux de la phonétique latine (à moins d'admettre une assimilation \*uegil > uigil?). L'i ne peut être qu'une variation de caractère expressif; cf. le cas de cicindēla ou celui de scintilla. Quant au sens de « veiller », cf. le groupe de got. wahan « veiller », v. isl. vakr « éveillé ».

ulginti indécl. : vingt. Forme vulgaire et récente uinti, CIL VI 19007, 4; VIII 8573. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9327.

Dérivés et composés : uīcēsimus (uīcē(n)sumus ; uīgēsimus) : vingtième ; uīcēsima f. (sc. pars) : impôt ou taxe du vingtième ; d'où uīcēsimārius ; uīcēsimārius m. : collecteur de l'impôt ; uīcēsimātio : tirage au sort d'un soldat sur vingt pour le punir de mort (cf. decimātiō) ; uīcēsimānī : soldats de la 20º légion.

uīcēnī (uīgēnī), -ae, -a adjectif distributif: chacun vingt, vingt par vingt; et « vingt »; uīcēnārius: âgé de vingt ans; qui a vingt pouces de diamètre; uīcēnārius m. « jeune homme de vingt ans »; uīcēnālis: contenant le nombre vingt (Apul.); uīciēs; uīcēnā adv.: vingt fois; uīcennīum: période de vingt ans (Dīg.); uīcennālis; uīcennālia, -ium « fêtes célébrées après vingt ans de rēgne d'un empereur » (tardīf); uīcessis, -is (uīgessis) m.: somme de vingt as; uīgintīuirī, -ōrum m. pl.: vigintīvirs, magistrats romains, d'où le singulier uīgintīuir, et uīgintīuirātus.

uīgintiangulus, -a, -um (Apul.).

Cf. aussi les juxtaposés duodēuīgintī, ūndēuīgintī.

Les noms des dizaines se composent des noms des unités suivis d'une forme de nom signifiant « dizaine ». Le mot latin pour « vingt » contient l'un des types indoeuropéens, où le nom de la dizaine est au neutre : av. oisairi, gr. (dor. béot., etc.) Flocat (ion.-att. etocot). arm. k'san représentent un ancien \*wī-kṃt-t qui est un nominatif-accusatif duel neutre; la forme s'est fixée hors de toute flexion. La sonure g ne se trouve pas hors du latin, mais elle est ancienne (cf. le b de bibō, le d de quadrāgintā, etc.) et figure aussi dans les autres noms latins de dizaines : trīgintā, etc., où l'on a l'ancien « pluriel neutre » du nom des dizaines. A côté de ce type, il y a eu, dans les mêmes langues, un composé représenté par gr. (f)īxác, irl. fiche, skr. oimpatih.

uiliciō, -onis f. : sorte de plante ombellifère, gr. ἄμμι (Cass. Fel. 44).

ullis, -e: bon marché; qui est à vil prix, et par conséquent de peu de valeur (sens propre et figuré); d'où « commun ». Ancien (Plt.), usuel. Panroman. M. L. 9328.

Dérivés et composés: uīliter adv.; uīlitās f. (classique), M. L. 9329; uīlitō, -ās: avilir (Turp. ap. Non. 185, 27; uīlifcō, -ās (St Jér.); uīlēscō, -is (bas latin; langue de l'Église, mais ēuīlēscō est dans Val. Max., reulēscō dans Sén., Tranq. 17, 2); uīliō (uīlō): εὐτελίζω (Gloss.); ueilannonnam, CIL IV 4240, dont la forme est surprenante; faut-il lire ueilannonam avec ei = ī?; uilīpendō, Plt., Tru. 539. Il semble que le doute émis sur cette forme par Lindsay, qui propose de lire nīlīpendō, n'est pas justifie; en effet, on trouve dans les glossaires uīlīpendō et uīlīfaciō.

Le rapprochement de Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, 181, avec irl. fial « chaste » ne va pas pour le sens. Les autres rapprochements proposés sont vagues; le rapprochement avec uēnum ne va ni pour le sens ni pour la forme.

ulla : v. uicus.

ullum : v. uinum.

uillus, -I m.: tousse de poils; le pluriel uilli désigne les « poils » ou le « duvet ». Se dit des animaux, des étosses, des arbres. Classique (Cic.), technique. M. L. 9335.

Dérivés: uillōsus: velu, M. L. 9334, B. W. velours; uillūtus, CGL IV 87, 5, glosant hirsūtus, auquel remontent les formes panromanes, sauf roumain, du type fr. velu.

Forme populaire, à côté de uellus?

ulmen : v. uieō.

uinca peruinca : v. peruica.

\*uinciam (uintiam, untiam var.): dicebant continentem, P. F. 520, 7. Sans autre exemple. De uinciö?

uinciō, -īs, -xī, -ctum, -īre: lier; cf. la glose uinciō, δεσμῶ. Sens physique et moral. Se dit surtout de liens qui entourent un corps ou un objet; cf. Varr., R. R. 1, 8, 6, uinctu, quod antiqui uocabant cestum. Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les lengues romanes, qui ont recouru à ligāre. M. L. 9340.

Dérivés et composés: uinculum (uinclum): « lien » en général; sur les acceptions spéciales, v. Rich, s. u.; en particulier uincula pl. « entraves » et « menottes » des prisonniers; d'où les expressions in uincula conicere, ducere, etc., M. L. 9341; uinculō, -ās (tardif); uinculō (rare; Varr., L. L. 5, 62, repris par

la latinité impériale); uinctor (Arn.); uinctūra (Varr.), époque impériale); uinctus, -ūs m. (Varr.).

circumuinciō (Plt., Avien); conuinctiō, terme de la langue grammaticale traduisant le gr. σύνδεσμος, cf. Quint. 1, 4, 18; dēuinciō: lier fortement, obliger (usuel et classique), M. L. 2614; ēuinciō, même sens (époque impériale); praeuinctus; reuinciō.

L'ombrien a preuislatu « praeuinculăto ». L'n de uinciō peut être l'infixe du présent qui, par opposition avec le groupe de uincō, aurait été généralisé, grâce à l'addition du suffixe \*-ye- (comme dans lit. jûngiu, etc.; v. iungō); uinciō est différencié de uincō même au présent. On rapproche skr. vivydkti « il embrasse », cydcaḥ « extension »; mais les sens des deux groupes n'ont rien de commun; et un rapprochement de racines limité à l'italique et au sanskrit aurait besoin d'être plus précis pour satisfaire.

uincō, -is, uicī (de \*\*\pi^oik- avec vocalisme o du parfait; cf. uidī et līqui?), uictum (inf. fut. uincitūrum, Pétr.), uincere: être vainqueur, vaincre. Transitif et absolu; sens propre et figuré, physique et moral. Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 9338

Dérivés: -uicāx dans per-uicāx adj.: qui s'obstine dans la lutte (joint et opposé à pertināx dans Acc. ap. Non. 432, 31 sqq.: nam peruicacem dici me esse et uincere | perfacile patior, pertinacem nihil moror); puis simplement « obstiné, opiniâtre » (en bonne ou en mauvaise part); peruicācia, -ae f.

uictor m.; uictrīx f.; uictōria f.: victoire; féminin d'un adjectif \*uictōrius dérivé de uictor, comme uxōrius de uxor. C'est proprement « la Victorieuse », déesse de la victoire, avec laquelle s'identifie la victoire elle-même. Les représentants romans sont des mots savants, M. L. 9313; uictōriātus: à l'effigie de la victoire: u. (sc. nummus) m., cf. quadrīgātus. Il n'y a pas de substantif uictus ou uictiō, mais conuictiō, reuictiō existent, à date tardive, il est vrai.

conuincō, qui n'a plus que le sens dérivé de « convaincre » (aliquem alicuius rei, dē aliquā rē, etc.) et, avec un nom de chose, « prouver » ου « réfuter »; conuictiō, tardif (langue de l'Église) = ελεγχος, έλεγμός; conuicituus (Prisc.).

dēuincō: vaincre complètement (cf. dēbellō], ēuincō: id. (latin impérial); ēuictiō, terme juridique « recouvrement d'une chose par jugement »; peruincō: vaincre de nouveau et « réfuter », cf. confūtō et refūtō; de là reuictiō (Apul.), reuincibilis (Tert.), M. L. 7279. A uictus s'oppose inuictus: invaincu et « invincible ». Ancien, usuel et classique. Une forme inuictrae est isolée.

Prouinco est une invention de grammairien pour expliquer prouincia (cf. P. F. 253, 15).

Présent à nasale infixée, uinco indique le terme d'un procès, d'où le sens de « vaincre ». L'osque a uincter « conuincitur ». Le sens général de la racine est « combattre ». Il s'agit d'une racine ayant fourni un présent radical athématique, ce qui se reconnaît à la coexistence d'un présent à vocalisme radical zéro : irl. fichim « je combats » (avec préverbe arfinch « uinco »). v. h. a. ubar-

wehan « uincere », ar-wigan « confectus », et du présent à vocalisme e : got. weihan « combattre », v. angl. wīgan « combattre » résultant d'un compromis entre \*wihan « combattre » résultant d'un compromis entre \*wihan et \*wigan; le flottement entre h et g confirme donc et \*wigan; le flottement entre h et g confirme donc l'hypothèse d'un ancien présent athématique. Lit. ap-oikiù « je triomphe de » offre un présent dérivé remplacant l'ancien présent athématique.

nindēmis : v. uīnum.

uindex, -icis m.: terme de droit; caution fournie par le défendeur, qui se substitue à lui devant le tribunal (in iūs) et se déclare prête à subir les conséquences du procès; cf. F. 516, 19: ab eo quod uindicat quominus is, qui prensus est ab aliquo, teneatur. Dans la langue commune, « protecteur, défenseur », « vengeur »; et, par extension, « qui tire vengeance de, qui punit ».

Dérivés et composés: uindicō, -ās: faire fonction de uindex; revendiquer: u. spōnsam in lībertātem; pro suō uindicāre; « libérer, délivrer » (sens propre et figuré); « venger » et « punir ». Panroman (uǐndīcāre), M. L. 9347; uindicātiō (classique), M. L. 9348; uindicāto (langue de l'Église) = ἐκδικητής; reuendicō (has latin), M. L. 7280.

\*uindīcō, -is?: une forme uindicit de la Lex XII Tab.

est citée par Aulu-Gelle 20, 1, 45.

uindicia, -ae 1., et uindiciae, -ārum; uindicia, i. e. correptio manus in re atque loco praesenti apud praetorem ex XII tabulis fiebat, Gell. 20, 18; et uindiciae appellantur res eae de quibus controuersia est, etc., F. 516, 24 sqq.; 1º revendication présentée par le aindex (singulier); 2º choses qui font l'objet de la revendication (pluriel); Vindicius.

uindicta, -ae f.: revendication; en particulier uindicta in libertâtem « revendication en liberté », mode d'affranchissement qui se faisait suivant un cérémonial spécial, comportant l'emploi d'une baguette (substitut de la lance, symbole de la propriété quiritaire) dont chacune des parties était munie; uindicta en est arrivé à désigner la baguette elle-même (festical).

Paprès uindicō, uindicta a signifié aussi « protection » et « châtiment ». M. L. 9349 (ital. vendetta). Dérivés tardifs : uindictor, -trix ; uindictum.

Le second élément de uindex est sûrement celui que l'on a dans iūdex; c'est le mot racine correspondant à dīcō : le premier terme est plus obscur et controversé. On y voit souvent l'accusatif de uis : \*uim-dex > uindex (cf. uēnumdare > uēnundare); mais la forme fléchie d'un premier terme de composé est étrange, et on ne l'explique qu'en supposant arbitrairement que uindex serait formé secondairement sur uim dicere. Le uindex serait celui qui montre au juge la violence faite à son client, que le demandeur, par la manus iniectio, entraîne devant le tribunal, in ius rapit; c'est ce sens que les jurisconsultes romains donnaient au substantif; cl. Gaius, 4, 21 : nec licebat iudicato manum sibi depellere, et pro se lege agere, sed uindicem dabat, qui pro se causam agere solebat. Le procès est une lutte simulée pour la possession de la chose : manuum consertio, manum conserere, « une réminiscence des actes de force par lesquels jadis la propriété était conquise et défendue » (May et Becker, Précis, p. 350; sur la différence entre uindex et uas, ibid. 236). Ovide joue exactement des

termes juridiques: Fast. 4, 90 (Aprilem) quem Venus iniecta uindicat alma manu. — Le uindex étant le défenseur d'un membre de la « grande famille », on pense à irl. fine, qui est le nom de la « grande famille »; v. h. a. wini signifie « appartenant à la famille, ami ». Ces rapprochements sont séduisants, mais la forme et le sens du composé uindex ne s'en tirent pas aisément.

uinnulus, -a, -um: dicitur molliter se gerens et minime quid uiriliter faciens, P. F. 519, 6; cf. un seul exemple dans Plt., As. 223, oratione uinnula, uenustula; le passage de Non. 186, 12 se rapportant à ce mot est altéré; cf. aussi Thes. Gloss., uinnulus, mollis, blandus; -m, delectabile. Il faut peut-être y rapporter la glose uinnicus, νωχελής (avec une variante uinicus), CGL II 209, 5.

De uinnus, doublet de cincinnus, cité par Isid., Or. 3, 19: uinnus, cincinnus molliter flexus (si, toutefois, uinnus n'est pas inventé pour expliquer uinnulus); cf. le nom propre Vinnius?

Adjectif expressif, sans étymologie sûre. Cf. uieō et uennuncula?

\*uinnus : v. le précédent.

ulnum, -I n. (uinus, forme vulgaire, Pétr. 41, 12; Schol. Bern. in Verg., G. 2, 98): vin. Par métonymie, « vigne » et « raisin ». Ancien et usuel; s'emploie au singulier et au pluriel. Panroman. M. L. 9356; germanique: got. wein, etc., d'où finn. viina. Le celtique a conservé: irl. fin, britt. gwyn et irl. fine, fintan, finime « uinea, uinëtum, uindëmia ».

Dérivés et composés: uīneus: de vin. Rare; presque uniquement usité comme substantif féminin uīnea: 1º plantation de vigne, vigne (panroman dans cesns, M. L. 9350); 2º mantelet, sorte de baraquement qui protégeait les soldats romains dans l'attaque d'une muraille, cf. Rich, s. u. Le nom ne vient sans doute pas, malgré Festus, 516, 20, a similitudine uinearum, mais de ce que le centurion qui commandait les soldats était armé d'un cep de vigne, cf. sub uitem hastas iacere, sub uitem proeliari, P. F. 405, 8; 407, 1; et 407, 4: sub uiteam iacere dicuntur milites, cum astantibus centurionibus iacere coguntur sudes. Dérivés: uīneālis, M. L. 9351; uīneārius, M. L. 9352; uīneāticus (Col., Cat.); uīneola, M. L. 9352 a.

uīnāceus: de raisin; u. acinus; d'où uīnācea f.: marc de raisin, et uīnācea, -ōrum (uīnācia; le singulier uīnācium est rare) s pēpin(s) » et « marc » de raisin, M. L. 9337; uīnāciola uītis, Pl. 14, 38; uīnālis: de vin; uīnālia, -ium: diem festum habebant quo die nouum uinum Ioui libabant, P. F. 517, 1.

uīnārius: de vin, à vin; subst. uīnārius m.: marchand de vin, buveur de vin; uīnārium n.: pot à vin; uīnētum: vignoble; uīnitor: vigneron (classique, cf. olitor), M. L. 9353, v. h. a. æinzur-il; uīnitōrius.

uīnolentus (ancien et classique); uīnolentus; uīnōsus (ancien et classique): abondant en vin ou « qui aime le vin »; M. L. 9355, uīnōsitās (Tert.). V. Ernout, Les adī, lat. en -ōsus, Paris, 1949, p. 52.

uindēmia I.: vendange. Panroman, sauf roumain; M. L. 9343. De \*uinodēmia, cl. dēmē; uindēmiātor (et uindēmītor, Sén., Apoc. 2, 1; uindēmjātor, Hor., S. 1, 7, 30), uel quod uinum legit dicitur; uel quod de uiti

id demunt. Varro. L. L. 5, 94; panroman, sauf roumain. M. L. 9346; uindēmiātorius (Varr.); uindēmio, -ās (Col., Plin.; semble postérieur à uindēmiātor, sur leguel il a sans doute été rebâtil : panroman, sauf roumain. M. L. 9344, v. h. a. windema, windemon; \*uindēmiātiā (non dans les textes), M. L. 9345: uindēmiālis (tardif). M. L. 9343 a; inuīnius = dotvoc (Apul.).

uīllum, -ī n.; petit vin, piquette (Tér., Ad. 786); de \*uīno-lo-m; uīnulum (Charis.).

Composés en uini-, uino- (d'après des types grecs en olvo-) : uīni-bua « buveuse de vin » (Lucil.) ; uīni-ter (Sil.); -potor (Ital.); -fusor, -cultor, -uorax (Comm.).

L'ombrien a vinu, uinu, le volsque, oinu, forme panitalique; joint à la différence de genre, le vocalisme montre que uinum n'est pas un emprunt du latin au orec. Il s'agit d'un mot méditerranéen dont hitt, wiyana-, gr. (F) oīvos, arm. gini et les formes sémitiques reposant sur main- sont des reflets plus ou moins indépendants les uns des autres.

uiola. -20 f. : 1º violette, plante et fleur; couleur violette ; 2º giroflée, etc. Le même nom désigne de nombreuses plantes; v. André, Lex., s. u. Ancien (Caton. Agr. 1, 23, 5). Formes romanes savantes. M. L. 9357: germanique : v. h. a. viola.

Dérivés : uiolaceus : violet : uiolacium « vin de violette » uiolarius : de violette, d'où uiolarius : teinturier en violet (Plt., Aul. 510); uiolārium : lieu planté de violettes; uiolaris dans u. dies « jour des violettes » (où l'on garnissait les tombes de violettes : cf. rosālis).

Emprunt au même mot d'où vient gr. (F) lov; cf. yla: άνθη (Hes.).

uiolo: v. uis.

uino-torum (Gl.).

ulpera, -ae f. : vipère, serpent. Employé aussi comme terme d'injure. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9358; celtique : britt. gwiber; germanique : v. h. a. wippera? V. B. W. vive.

Dérivés : uipereus (poétique) ; uiperinus (plus ancien); uiperina f. : vipérine (plante); uiperalis (tardif et rare).

L'étymologie \*uiui-pera « vivipare », de \*uiuo-per-a (cf. pario), a pour elle la croyance des anciens; cf. Pline 10, 170 : terrestrium sola [uipera] intra se parit qua unius coloris, et mollia, ut pisces. Tertia die intra uterum catulos excludit, deinde singulis diebus singulos parit, uiginti fere numero. Itaque ceteri tarditatis impatientes perrumpunt latera, occisa parente.

\*uipex : (a) uim patiendo uel uim patiens (Gloss.). Sans doute déformation de uibex par étymologie popu-

uipio, -onis m. : petite grue, oiseau (Plin. 10, 135). M. L. 9359. Onomatopée (Pline, toutefois, le donne comme un mot baléare); a donné en ital bibbio, en fr. oi(n) geon, nom du canard siffleur.

V. Barbier, Rev. de linguistique romane, 1, p. 324 sqq.

uir, uirl m. : homme, par opposition à « femme ».

mulier, femina, e. g. Ov., M. 3, 326 : deque uiro factus factum mirabile, femina. Terme exprimant les qualitée viriles ou masculines de l'homme (cf. l'emploi poétique de uir au sens de « parties sexuelles de l'homme ): Cat. 63, 6, itaque ut relicta sensit sibi membra sine uiro. de uirīlia, même sens; et le composé ēuirō). « La diffé rence de uir et homō apparaît dans le passage suivant Cic. Tu. 2, 22: Marius rusticanus uir, sed plane uir uetuit se alligari... Et tamen fuisse acrem morsum dolorie idem Marius ostendit : crus enim alterum non praebuit Ita et tulit dolorem ut uir; et, ut homo, maiorem ferre sine causa necessaria noluit » (B. B.). Dans ce sens s'oppose aussi à puer, e. g. Just. 3, 3, 7 : neque en (scil. pueros) prius in urbem redire quam uiri facti essent statuit. De là les sens de : 1º mari, époux ; et, en parlant des animaux, « mâle »; 2º homme digne de ce nom héros: 3º puis, la guerre et le combat étant exclusive. ment réservés aux hommes, « soldat », et plus spéciale. ment « fantassin », toutes acceptions qui se retrouvent dans le fr. « homme ». Vir a aussi un sens distributif e. g. dans l'expression fréquente de l'ancienne langue militaire. uir uirum legit « chaque soldat se choisit un compagnon d'armes »; de là, dans la langue juridique. uirīlis pars; portio e part qui revient à chacun dans un héritage »; d'où, dans la langue commune, pro uirili parte « suivant la part qui me revient, suivant mes forces ou mes ressources ». Ce sens distributif reparate dans l'adverbe uiritim « par homme »; cf. Caton, Inc. 6. praeda quae capta est uiritim est diuisa, d'où dérive un adjectif uiritanus : ager dicitur qui uiritim populo distribuitur, P. F. 511, 13 (non attesté en dehors de cette. glose). Ancien, usuel, mais concurrence par homo, qui en a pris les sens, uir n'est pas demeuré dans les langues romanes, pas plus que uis.

Dérivés et composés : uira, -ae f. : feminas antiqui uiras appellabant, unde adhuc permanent uirgines et uiragines, F. 314, 15; repris par Isid., Or. 11, 2, 23 Non autrement attesté; cf. taurus, taura? Peut-être invention de grammairien pour expliquer uirgo et uirāgō.

uniuira: mariée à un seul homme (cf. unimarita): -uirātus, -ūs m. (Tert.).

uirago, -inis f. : femme forte ou courageuse comme un homme. Terme archaïque (Plaute, Ennius), repris par la poésie impériale. — Formation obscure : rappelle imago, uorago, etc.; v. Ernout, Philologica I. 165 sqq. L'explication par « quae uirum agit » n'est qu'un calembour.

uirātus, -a, -um (= ἀνδρεῖος; Vulg., Sir. 28, 19); uirātus, -ūs m. (Sid.); uirīlis (opposé à muliebris); cf. plus haut, M. L. 9369; uirīliter; uirīlitās (époque impériale).

ēuirō, -ās: enlever la virilité, émasculer, efféminer. Un doublet tardif ēuiriō a subi l'influence de uires, Mul. Chir. 14, p. 8, 16. Depuis Varron; euirātio (Plin.).

uiritim; uiritanus (époque impériale).

uirosus : qui aime les hommes. Adjectif de la langue de la comédie, formé sur uīnōsus, avec lequel il allitère. Glosé aussi neruosus, austerus, par confusion avec uīriosus, adjectif tardif dérivé de uīs et glosé fortis, austērus, ἀνδρεῖος; uirissat : fortiter uel uiriliter sapit. Verbe conservé par les gloses, appartenant sans doute à l'ancienne comédie et formé comme pa-

uirtūs, -ūtis f. : « Virtūs est avec uir dans le même rapport de dérivation que iuuentus, senectus avec inuenis, senex. Comme ces deux mots, il marque l'activité et la qualité [cf. Ernout, Philologica I, 225 sqq.] : Cicéron (Tu. 2, 18, 43) s'explique ainsi sur le sens du mot : Atqui uide ne, cum omnes rectae animi affectiones uirtutes appellantur, non sit hoe proprium nomen omnium, sed ab ea una, quae ceteris excellat, omnes nominatae sint. Appellata est enim a uiro uirtus : uiri autem propria maxime est fortitudo, cuius munera duo maxima sunt, mortis dolorisque contemptio. - Virtūs est employé quelquefois pour désigner la force pure et simple : Corn. Nep., De reg. : Siculus Dionysius cum uirtute tyrannidem sibi peperisset ... ; Vg., Ae. 2. 390 : dolus an uirtus quis in hoste requirat. Mais la plupart du temps uirtus désigne le courage. Cés.. B G. 1. 2. 1 : Perfacile esse, cum uirtute omnibus praestarent, totius Galliae imperio potiri. — Une fois arrivé au sens général de « vertu », il a pu s'employer pour toute espèce de qualité ou de mérite, Cic.. Bru. 17 : In Catonis orationibus omnes oratoriae uirtutes reperientur. Il a même pu se dire des plantes et des obiets inanimés. Ov., M. 14, 356 : si non evanuit omnis herbarum uirtus; Justin. XI 14: Cum uictoria non armorum decore, sed ferri uirtute quaeratur: Caton. Agr. 1 : (Praedium) ... uti ... solo bono, sua uirtute ualeat. C'est un exemple de généralisation de sens » (B. B.). M. L. 9371. Celtique: irl. firt, britt. gwyrth. - Dérivés tardifs : uirtuōsus (St Aug.) : uirtūtificō = ένδυναμῶ.

Composés : Viriplaca : épithète de Junon : cf. Val. Max. 2, 1, 6; uiripotens : puella ou uirgo « nubile » (Dig.); uirops « quae iam opus habeat uiro » (Gloss.).

sēmi-uir : moitié homme (et moitié bête, e. g. Chiron, le Minotaure : ou moitié femme ; hermaphrodite ; émasculé (sēmimās), efféminé). Mot d'époque impériale ; cf.

On rattache parfois à uir le nom (propre?) Virités qui figure dans le groupe V. Quirīnī (v. sous heries) : le texte et le sens sont très obscurs.

Vir figure, enfin, dans des juxtaposés de la langue du droit public, où il désigne des magistrats : tres uirī. seuiri, decemuiri, etc., sur lesquels ont été dérivés des abstraits du type decemuiratus. Du pluriel employé généralement au génitif (e. g. de duumuirum, triumuirum sententia) ont été tirés des singuliers : duumuir, triumuir, sēuir, etc.

La forme \*wiro- a ses correspondants dans irl. fer, gall. gwr et got. wair, v. isl. verr, etc.; on a \*wiro- dans lit. oýras, skr. oīrah, av. oīra. Des deux mots anciens désignant l' « homme mâle », le « guerrier », le latin a conservé seulement l'un et l'osco-ombrien l'un et l'autre ; v. l'article nero, où est aussi montré le caractère récent du dérivé uirtus. Le mot est attesté en ombrien trois fois sous la forme ueiro « uiros » (à côté de uiro, plus fréquent', ce qui semble indiquer un 7, comme en sanskrit et en lituanien ; le volsque couchriu « cūria » est obscur de toute façon. Pour ī et ī, v. la remarque faite sous uirus. Dérivé de uis par W. Schulze, KZ 52, 311; ce qui est le plus vraisemblable.

uireo, -es, -ui, -ère : être vert (en parlant des plantes) : par suite « être vigoureux »; e. g. T.-L. 6, 22, 7, uegetum ingenium uiuido pectore uigebat, uirebatque integris sensibus. Attesté depuis Caton. Rare, technique

uirgō

Dérivés : uirēsco, -is : verdir ; uiridis : vert. nanroman : M. L. 9368 a : viridis : \*virdis : uiride n a le vert »; uiridia n. pl. « les plantes vertes », M. L. 9367. viridia, \*virdia, britt. gwyrdd; uir(i)diarium n. : jardin de plaisance, bosquet, M. L. 9368; et uiridarius « jardinier », CIL VI 2225; uiriditās (classique) « verdeur » et « verdure » ; uirido, -as, transitif et absolu « rendre ou être verdovant »; uiridesco « devenir vert » (St Ambr.); uiridicans (formé comme albicans. nigricans); uiridicatus, -a, -um : verdovant : praeuiridis (praeuiridans) : très vert ; subuiridis : verdatre : uir(i)dus (tardif). - La fortune de l'adjectif \*virdis dans les langues romanes provient de son emploi fréquent dans la langue rustique.

uirētum et uirectum (d'après salictum), surtont au pluriel uirecta: jardins, bosquets. Attesté depuis Virgile. M. L. 9360 a.

uiror (tardif) : verdeur ; uireo, -onis m. ; verdier. verdet (oiseau, Plin.); per-uirens : toujours vert reuirens : qui reverdit ; reuiresco : reverdir (classique) Sans étymologie valable. Les mots celtiques du type v. gall. guird « herbida » sont empruntés au latin.

uirga, -ae f. : branche souple et flexible, drageon marcotte, bouture; d'où verge, baguette; raie(s); baguette du licteur; d'où uirgārius « qui regis baculum portat » (Gloss.). Sēnsū obscēno dans Cassiod., Anim. 9. Ancien (Caton, Agr. 101). Panroman. M. L. 9361. Celtique : irl. uirge.

Dérivés et composés : uirgeus : fait de verges ou d'osier : uirgātus : fait de baguettes ou d'osier : ravé vergé, M. L. 9362; uirgātor : qui donne des verges (Plt.); uirgārius: δαβδοῦγος (Gl.); uirgētum: oseraie: uirgōsus (bas latin); uirgula: petite baguette et petit trait, ligne, accent, M. L. 9365; d'où uirgulātus; rayé (Plin.); uirgultus, -a, -um : couvert de buissons ou de jeunes pousses ; uirgulta, -ōrum : buissons, branchages, et « rejetons, jeunes plants » (Caton, Agr. 141, 2); uirgultosus? (Serv., Aen. 3, 516); uirgidēmia; vendange de coups, raclée. Mot plautinien, forgé sur uindēmia; prīmiuirgius: πρωτοδέκανος (Gloss.), Cf. aussi M. L. 9363. \*virgella.

Voir les sens spéciaux de uirga, uirgātus, uirgula dans Rich, s. u.

Vocalisme i de mot expressif, comme dans uirgō.

uirgo, -inis f.: 1º vierge, jeune fille ou jeune femme qui n'a pas encore connu l'homme. Se dit aussi des femelles d'animaux : et. à l'époque impériale, s'emploie comme adjectif de toute espèce d'objets : u. terra (Plin.). u. charta (Mart.), et même avec un masculin : emit et comparauit locum uirginem (Inscr.): 2º « la Vierge ». constellation du zodiaque; Aqua Virgō ou Virgō, nom d'un aqueduc à Rome. Attesté de tout temps (Livius Andr., et peut-être inscription de Duenos uirco?). M. L. 9364. Les représentants romans sont pour la plupart savants et transmis par la langue de l'Église, où ce sont des calques du grec ; de même en celtique : britt. gwyryf, etc.

Dérivés : uirginālis : de vierge, virginal : uirgināle (uirginal, cf. fēminal) et uirginālia n. « pudenda muliebria »; uirginārius (Plt.); Virginēnsis, Virginiēnsis f. : déesse qui présidait au détachement de la ceinture de la jeune mariée (St Aug.); uirgineus sformé par la langue poétique pour remplacer uirginalis, qui était exclu de l'hexamètre); uirginius, usité comme nom propre, ainsi que Virginia; fréquent dans les inscriptions de l'époque impériale au sens de « jeune époux », et uirginium (tardif); uirginitas f. (classique); uirginor, -aris (Tert.) : vivre en vierge: Virginësuendonidës (Plt., Per. 702); uirguncula (époque impériale).

On ne connaît pas de nom indo-européen pour cette notion; gr. παρθένος est sans étymologie, comme uirgō.

uiriae, -arum f. pl. : sorte de bracelet (= armilla). Attesté seulement à l'époque impériale. Le singulier uiria ne se trouve que dans les gloses, mais est confirmé par les langues romanes. M. L. 9366.

Dérivés : uiriola ou uiriolae « petit bracelet ». M. L. 9370; B. W. virole; et peut-être uiriatus, épithète appliquée à Annibal par Lucilius XXVI (55) : contra flagitium nescire bello uinci a barbaro | uiriato Annibale, quoique Nonius, 186, 31, interprete uiriatum par magnarum uirium et que Lindsay y voit un nom propre, Viriato. Il est possible, du reste, que Viriatus soit un cognomen celtibère signifiant « qui porte un bracelet », car. d'après Pline, 33, 40, uiriolae celtice dicuntur, uiriae celtiberice. La forme uiriliae, dans Isid., Or. 19, 31, 16, a été influencée par uirilis; v. Sofer, 85 et 173.

uiriculum, -I n. : synonyme de cestrum (= κέστρον). sorte de burin ou de pointe à graver employée dans la peinture à l'encaustique (Pline, 35, 149).

niridis : v. uireo.

Virites : v. Quirinus et uir.

uirtus : v. uir.

uirus, -I n. : suc des plantes ; humeur (sperme) ou venin des animaux ; par suite, « venin, poison » en général. et « âcreté, amertume ». Terme technique, classique. Non roman.

Dérivés : uīrulentus : venimeux ; uīrulentia f. (tardif) ; uīrosus (déjà dans Caton, Agr. 157, 11) : visqueux, empoisonné, fétide.

Virus n'a pas de pluriel; le neutre est surprenant;

d'après uenënum? Avec le même î qu'en latin, cf. v. irl. fi « poison »,

gr. tos « venin, rouille » (masculin) et, avec i (cas inverse de lat. uir en face de skr. vīrāh), skr. visam « venin, poison » (neutre), av. viša-. La différence entre ī et i dans un mot de ce genre relève des allongements « populaires » que M. Vendryes a mis en évidence dans les Mélanges Chlumsky, p. 148-150; cf. pūsus et pūtus.

. uïs. uim f. ; pl. uïrës, -ium : 1º force (en action, ce qui explique le genre « animé » du mot), en particulier force exercée contre quelqu'un, uim afferre alicui, etc., d'où « violence » (sens ancien) et même « viol »; 2º (sens secondaire) « quantité, nombre ». Le pluriel uīrēs, de

sens concret, désigne « les forces » (physiques) et Dan là « les parties sexuelles de l'homme », comme uirilia les ressources mises à la disposition d'un corps pour exercer sa uis; en particulier les « forces » militaires les a troupes ». A servi aussi depuis Cicéron à traduire des valeurs techniques de gr. δύναμις, δυνάμεις: « puissance. ascendant », « vertu (d'une plante, d'un remède) » « valeur (d'une monnaie) », « sens, valeur (d'un mot) » etc.

Vis est un thème en -ī-, ce qui explique la persistance de l'i à l'accusatif et à l'ablatif singulier uim, ui : la génitif et le datif singulier sont à peine attestés, et presque uniquement à l'époque impériale; la langue classique emploie de ui au lieu du génitif : de ui condem. nātus. reus (Cic.). A côté du pluriel uīrēs, qui présenta un élargissement du thème en -s-, Lucrèce et quelques prosateurs (Salluste, Messala) emploient uis (e. g. Lucr. 2. 586; 3, 265); sur la valeur de cette forme, v Ernout. Philologica II, p. 112 sqq. Les anciens ne separaient pas uis de uir, uirtus (cf. gloss.), et ont confondu uirosus et uīriosus. — Vīs est ancien, usuel et classique, mais, sans doute en raison de son caractère monosvilabique, n'a pas survécu dans les langues romanes sauf dans le juxtaposé uis maior > fr. vimaire, terme technique du vocabulaire des eaux et forêts.

Dérivés en uir-, rares et tardifs pour la plupart: uīriculae (Apul.); uīriosus : violent; uīriosē (Apul.) Tert., Gloss.); uīrācius dans Varr., ap. Non. 187, 15 uir uiracius, glosė magnarum uirium. Pour euiria -riātio, v. ēuiro, sous uir. Des confusions avec uir se sont produites à basse époque.

A uis se rattachent : uiolentus : violent. Ancien et usuel, avec un doublet poétique uiolens (Hor., Pers.) fait sur uiolentior d'après uehemens, uehementior : d'où uiolenter (ancien), uiolentia f.; inuiolentus (Cassiod. Not. Tir.).

uiolo. -ās: violer, faire violence à, outrager. Ancien. classique. D'où uiolator, -tio (tous deux d'époque impériale). -trīx (tardif); uiolābilis (poésie impériale) et inuiolābilis (depuis Lucrèce, d'après άβίαστος); inuiolāhilitās (langue de l'Église) : inuiolātus (classique) « inviolé » et « inviolable » (cf. inuictus) ; inuiolate.

Au sens de « force », la langue homérique a les formes correspondantes à uis : (F)ic à uis, (F)iv' (devant vovelle; en réalité, Fiv au singulier) à uim, et la forme adverbiale (F) lou (d'où (F) loux en face de ui-). - Pour F. noter la glose yis (c'est-à-dire Fis) · loyés.

Il n'y a pas lieu de considérer ici (F)τνα « tendon », (F) IVEC « tendons ». — Le sens de skr. odyah (thème en -s-) est : « force vitale, force jeune »; ce rapprochement explique l'r de uîrēs; le type uīr- n'existe qu'au pluriel; cf. spēs et spērēs. La parenté avec uir est vraisemblable.

La formation de uiolentus rappelle celle de opulentus. et uiolare a l'air d'une formation expressive comme ustulare, sorbillare, etc. L'o de ces formes doit s'expliquer comme celui de filiolus.

uls : 2º personne du singulier de uolō, issue de \*uei-s(i) Vis s'est introduit dans la conjugaison de uolo parce que la 2º personne normale \*uel-si aboutissait soit à \*uelle, et se confondait avec l'infinitif présent, soit à \*uell > uel (v. ce mot). D'autre part, on ne pouvait restituer \*uels, comme on l'a fait pour fers, car une resulte -ls est inconnue en latin. D'aoù la nécessité de recourir à une racine différente, celle du skr. oégi « tu aspires à », gr. Fleton « il aspire à »; cf. inuïtus.

niscum, -I n. (uiscus m., Plt., Ba. 50) : gui; glu. Ancien, usuel. Panroman, en partie sous des formes savantes. M. L. 9376.

Dérivés : uiscārius, -a, -um ; uiscārius « qui chasse aux gluaux »; uiscārium « gluau »; uiscārāgō. -inis 1 : carline (plante), v. Soler, 161; uiscātus (ancien). d'où uisco, -as (époque impériale); uiscidus (Theod. Prisc., et Gloss., uiscidum : lkoeidés; uiscidus : στυφός olvos), M. L. 9373; uiscosus (tardif, Prud., Pall.), M. L. 9375; uiscitūdō = δρυμότης (Diosc.). Cf. aussi uiscinus, uiscineus et uiscillarius « auceps » (Thes. Gloss., s. u.).

Il doit y avoir un rapport avec gr. ιξός « glu »; mais lequel?

ulscus, -eris (singulier rare; on trouve surtout uiscera, -um n. ; l'i est attesté par l'i longa des inscriptions) n.: parties internes du corps, chair(s), entrailles. Terme général, s'appliquant à tout ce qui est à l'intérieur du corps; par image, s'applique à d'autres objets : uiscera terrae, Ov., M. 1, 138; in medullis populi Romani ac uisceribus haerebant, Cic., Phil. 1, 15, 36. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés et composés : uīscerātiō : distribution publique de viande; repas où l'on mange la chair des victimes (classique); uiscerātim : par lambeaux (Enn.); uiscerālis; uiscerāliter (Vulg., Arn.), d'après gr. πολύσπλαγχνος; uīscereus (Prud.); ēuīscerō, -ās: arracher les entrailles à, déchirer. Sans étymologie claire.

ulsito, piso : v. uideo.

uissio, -is, -ire (uīsio, bissio, bīsio): vesser (Gloss.). M. L. 9382. Celtique : irl. fts, fissiu, britt. gwis ; germanique : v. h. a. wisila?

Dérivés : uissium n. (uisium, uisitium) ; uisiō : vesse: M. L. 9381, vissio: cf. aussi M. L. 9380, \*vissinape, v. fr. vesner, venette.

Forme expressive, comme v. isl. fisa « pēdere », et gr. βδέω, de \*βzδεω. V. pēdō.

uisulla (uitis), -ae f. : sorte de vigne dont les grappes sont plus fournies que lourdes (Col. 3, 2; Plin. 14, 28, 31).

uita : v. uiuus, s. u. uiuo.

uitellus, -I m. (uitellum n., Varr., Apic.) : jaune de l'œui. Phonétiquement identique à uitellus, diminutif de uitulus; mais le rapport sémantique n'apparaît pas.

ultex, -icis f. : gattilier ou arbre au poivre (Plin.). M. L. 9389. L'ī est attesté par tosc. vitice, ombr. vidice; cf. V. Bertoldi, Mus. Helv., 1948, p. 73; M. L. est dans l'erreur en notant un t. Cf. peut-être uiere, uitis. Finale en -ex, comme ülex, rumex, codex, ilex, etc.

uitiligo, -inis f. : sorte d'éruption cutanée, dartre, tache; lèpre : in corpore hominis macula alba quam Graeci αλφόν uocant, a quo nos album; siue a uitio dicta,

etiamsi non laedit, siue a uitulo propter eius membranae candorem qua nascitur inuolutus, P. F. 507, 15. Cf. stribilīgō; v. Ernout, Philologica I, p. 182.

Dérivé : uitiliginosus (Gloss.). Attesté depuis Lucilius: rare et technique. Non roman. Sans doute à rattacher à uitium « défaut physique, tache ».

uitilītigō, -ās, -āre : chicaner; uitilītigātor : chicaneur. Mots de Caton (ap. Plin., praef., § 30), de uitium et lītigo e entamer un procès ou une dispute à tort ». Avec haplologie uitiligat : uituperat (Gloss.).

ultiparra, -ae f. : chardonneret? (Plin.). De ultis et parra.

ultis, -is f. : vigne; cep de vigne, et par extension : pampre, raisin, vin : vrilles (de la courge) ; cep de centurion. Avec des épithètes, désigne des plantes diverses : u. alba « bryone » ou « aristoloche »; u. nigra « bryone noire »: uttis canis « saxifrage »; u. siluatica; uttis uineae: άμπελοκλημία. Usité de tout temps. M. L. 9395 (vigne et vis).

Dérivés : uîteus : de vigne, M. L. 9388 ; uîtiārium : plant de vignes (Cat., Varr., Col.); uticula : petite vigne, et « vrille ». M. L. 9392 (et \*oītula, M. L. 9405 a); uiticella : sorte de liseron. M. L. 9390 ; André, Lex., 8. u.: utigineus (Caton, Colum., Plin.), formé sur le type oleagineus: il a dû exister un doublet uitignus (sans rapport avec le composé poétique utigenus, Lucr.), conservé dans les langues romanes, M. L. 9393; uitineus (Florus 3, 29, 4, peut-être à lire uitigineus): cf. aussi M. L. 9391, \*vītīceus: 4501, \*intervitile « sorte de clématite ».

Composés pour la plupart poétiques : uīticola, uīticarpifer, uiticomus, uitifer, uitigena (cl. άμπελογενής qui, du reste, a un autre sens dans Aristote), uttisator, uitiparra.

Vitis désigne proprement la « plante à vrilles » ou la « vrille »; ce n'est que par une restriction secondaire que le mot s'est spécialisé dans le sens de « vigne ». Le mot peut s'apparenter à uieō et n'a pas de rapport avec uinum; mais l'identité de l'initiale a favorisé le rapprochement.

V. uieō.

uitium, -I n. : défaut physique ; uitium cum partes corporis inter se dissident : ex quo prauitas membrorum, distortio, deformatio. Itaque illa duo, morbus et aegrotatio, ex totius ualetudinis corporis conquassatione et perturbatione gignuntur; uitium autem integra ualetudine ipsum ex se cernitur, Cic., Tu. 4, 13, 39. Par suite « défaut »; en général « faute, vice »; « violence commise, viol », u. offerre ou afferre pudicitiae (langue des comiques). Dans la langue augurale, « présage ou signe contraire ou défavorable (fourni par un animal qui a des défauts) »; de là uitio creatus (par opposition à iure). Usité de tout temps. M. L. 9396. Celtique : britt. gwyd.

Dérivés et composés : uitiosus : qui a des défauts, fautif; vicieux; uitiose; uitiositas (Cic., Macr.); uitio, -ās: vicier, altérer, corrompre; violer; uitiātio, -tor; uitiābilis; praeuitiō (Ov., Cael. Aur.); \*inuitiāre, M. L. 4556.

Cf. aussi uitilītigō, uituperō.

La concordance avec sl. vina, lett. vaina « faute » est trop partielle pour enseigner grand'chose d'utile. L'origine et l'histoire du mot sont trop obscures pour qu'il soit possible de déterminer avec certitude le sens premier. Cf. Dorothy Paschall, dans Trans. of Amer. Philol. Ass., 67, 1936, p. 219 sqq.

ulto, -as, -aul, -atum, -are: éviter. Sens physique et moral. Suivi du datif (Plaute) ou de l'accusatif (classique). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés: utūtio f. (rare, Auct. ad Her., Cic., traités philosophiques); utītābilis (rare, époque impériale); utītābundus (Sall., puis T.-L., Tac.). Composés: dēutīto (ancien et classique, mais assez rare); dēutītātiō (Cic., Att. 16, 2, 4); ēutītō, -ās (classique), d'où ēutītātiō, ēutītābilis et inēutītābilis (= ἀνέκφευκτος), tous trois d'époque impériale.

Sans étymologie claire, à moins qu'on n'explique uītō comme un fréquentatif de uieō, ce qui n'est pas exclu, mais les sens différent beaucoup. L'explication par \*ui-itāre (fréquentatif de eō) est purement imaginaire; il n'y a pas de préfixe ui- en latin.

ultricus, -I m.: beau-père; mari de la mère qui a des enfants d'un autre lit (classique). Pour le suffixe, cf. nouerca. Conservé en roumain et en sarde. M. L. 9400.

Sans étymologie.

uitrum, In.: verre; guède ou pastel (couleur). Vitrum et ses dérivés ne semblent pas attestés avant la fin de la période républicaine et le début de l'Empire. Il n'y a pas lieu de séparer uitrum, nom du verre, du nom de la plante, celle-ci ayant été nommée à cause de sa couleur vitreuse. Le verre des anciens n'était pas transparent comme le nôtre, mais verdâtre. — Bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9403 et 9402, \*voitrium; et en celtique: ir. fuither?; britt. gwydr.

Dérivés: uitreus: de verre (Varr.); uitreolus (Paul. Nol.); uitreāmen (Dig.): objets de verre; uitreārius (-tri-) et uitrārius: verrier (Sén.); uitrāria f., -ium n.: verrerie, M. L. 9398-9399; uitr(e)āria f.: autre nom de la pariétaire (Ps.-Apul., Herb. 82, 6), M. L. 9397, et uitragō (Orib.); uitrīnus (Theod. Prisc.), M. L. 9401; uitriola: chalcanthus, vitriol bleu ou vert, sulfate de fer ou de cuivre (Gloss.), M. L. 9401 a; uitrōsus: ὑαλώδης (Gl.).

Sans étymologie. Sans doute emprunté.

uitta, -ae f.: ruban ou bandelette servant à maintenir la chevelure, ou l'*infula* rituelle. Cf. Rich, s. u. Sans doute ancien terme religieux, d'emploi rare et surtout poétique, mais bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9404.

Dérivés : uittātus et \*vittula, M. L. 9405.

Le *tt* indique un terme technique; remplace sans doute un \*uīta, de la racine de uieō (v. ce mot).

Vitnia : v. uitulor.

uitulāmen, -inis n. : rejeton, marcotte = gr. μόσχευμα (Ambr., Vulg.). Associé à uitulus, gr. μόσχος.

ultulor, -āris, -ārī: -ari... quod Graeci παιανίζειν uocant, Varr., Rer. diu. l. XV ap. Macr. 3, 2, 11; être en fête à la suite d'une victoire; Enn., Sc. 52 V²: is

habet coronam uitulans uictoria. Dérivé de Vitula, nom de la déesse de la joie ou de la victoire; cf. Macr., l. l. Hyllus libro quem de dis composuit ait Vitulam uocari deam quae laetitiae pracest; Piso ait Vitulam uictoriam nominari; et Suét., Vitell. 1, 2: Vitellia quae multis locis pro numine coleretur; toutefois, le nom propre Vitellius est scandé avec I.

Etymologie populaire dans P. F. 507, 12: uitulans lactans gaudio, ut partu (pastu, edd.) (uitulus) add. Aug. Sans doute vieux terme rituel, qui a disparu de bonne heure; peut-être sabin: cf. Suét., l. l. Dérivé tardif: uitulătio.

uitulus, -I m.: 1º veau; 2º petit d'un animal, poulain, etc.; 3º marīnus, veau marin, phoque. Ancien (Cat., Agr. 141, 4). M. L. 9406. Celtique: irl. fithal, fidil

Dérivés : uitula : génisse ; uitilīnus, uitulīnus de veau »; -a carō : viande de veau ; uitellus : petit veau (mieux conservé que uitulus dans les langues romanes, en raison de la prédilection de la langue rustique pour les diminutifs), M. L. 9387 ; Vitulāria uia ; Vitulus, nom propre ; Vitellius?; uitellīnus.

On ne saurait séparer le dérivé indiquant l'animal de l'année: skr. vatsáh « veau », got. wiþrus « agneau ». La formation se retrouve dans éol. ξταλον, dor. ετελον « petit de l'année ». Donc, du groupe de gr. (Γ) έτος « année » (v. uetus). — L'i, qui ne peut s'expliquer par aucun changement phonétique régulier, relèverait du type expressif (cf. uigeō, uigil). — L'ombrien a, de même, vitlu « uitulum ».

Vitumnus, -I m.: nom d'une ancienne divinité italique, citée par Tertullien et Augustin, qui le font dériver de uita. Sans doute étymologie populaire; la forme rappelle Vertumnus, Volumnus (v. ces mots), et le mot doit être d'origine étrusque, mais plus ou moins déformé.

uitupero, -ās, -āul, -ātum, -āre: trouver des défauts à; d'où « dénigrer, blâmer, déprécier », etc. Le rapport avec uitium apparaît encore dans Rhet, ad Her. 2, 27, 44: artem aut scientiam aut studium quodpiam uituperare propter eorum uitia qui in eo studio sunt... Ancien et classique, mais à peu près disparu de la langue impériale. Non roman.

Dérirés: uituperātiō, -tor (presque uniquement cicéroniens); uituperābilis (id.), -biliter (Cassiod.), -tiuus (Serv.); uituperō, -ōnis (Gell., Sid.); uituperium (St Jér.), M. L. 9407.

Vitupero est un composé dont le premier terme est apparenté à utium. Le mot appartient sans doute originairement à la langue augurale; cf. cur omen mini utiuperat, Plt., Cas. 410/411. Pour la formation, cf. impropero, aequipero, recupero, etc.

uitus, -ūs f.: Υτυς, ἄντυξ (Gloss.; cf. Thes. Gloss., s. u.) « cercle, jante ». Sans exemple dans les textes en dehors de Marius Victor., GLK IV 56, 17.

Sur gr. \$700, v. uieō; lat. uitus serait donc du groupe de uieō.

uluerra, -ae f.: furet (Plin.), belette (mustella, Gl.). M. L. 9412; uluerrarium n.: endroit en l'on élève des furets. Cf. aussi M. L. 9413, \*olverrica « belette », et 9414, \*olverrula « écureuil », ce qui, à en juger par les nots apparentés, serait le sens ancien; mais les noms de petits animaux sauvages sont mal fixés, cf. mēlēs,

Mot expressif qui rappelle des noms de l'«écureuil»:
gall. gwywer (emprunté à uīuerra selon J. Loth), v.
gall. gwywer (emprunté à uīuerra selon J. Loth), v.
gall. gwywer (it. véveris, voverê; serbe vēverica; pers.
pruss. weware; lit. véveris, voverê; serbe vēverica; pers.
pr

ulub, -is, -xī, -ctum, uluere : vivre; être en vie [uluentēs « les vivants » opposé à mortul, passer sa vie; vivre de (abl. u. herbls, carne). Ancien, usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 9411.

Dérivés et composés: 1º en uīu-: uīuus: vivant (opposé à mortuus, qui lui a sans doute emprunté son suffixe); uīuī « les vivants »; uīuum « le vii »; par suite « plein de vie, vii, ardent » (époque impériale). Ancien, usuel et classique; panroman, M. L. 9420. Composés: redi-(v. reduuium), sēmi-, semper-uīuus = hul-, dzi-ζωος.

uita, -ae f.: vie (par opposition à mors) et « moyen ou façon de vivre ». Comme le gr. βίος et à son imitation, désigne aussi la « vie humaine, l'humanité » (poésie et prose impériale). Aussi terme de tendresse : mea uita. Ancien, usuel et classique; panroman, M. L. 9385; celtique : irl. fit. Dérivés et composés : uitālis : vital; d'où uitālia n. pl. « les parties vitales »; uitālia capitis « les tempes » (Pline, cf. M. L. 9386); uitāliar (Lucr.); uitālias (Plin.); ēuītō, -ās : priver de la vie (Enn., Acc., repris par Apul.).

uīuēscō, -is (uīuīscō): prendre vie, s'animer, M. L. 9417; uīuidus: plein de vie (surtout poétique), M. L. 9415; uīuidus: plein de vie (surtout poétique), M. L. 9415; uīuidus: plein de vie (surtout poétique, epoque impériale); uīuāciter; uīuācitās; \*vīvācitus, M. L. 9408; uīuārius: où l'on garde du poisson vivant, -ae nāuēs; uīuārium n.: vivier, M. L. 9409, v. h. a. wīwāri; uīuātus: vivifié (Lucr.), vivant; cf. aussi uīuenda « moyens de vivre, nourriture », M. L. 9410, et les composés: uīui-ficus; -ficō, M. L. 9416; -ficātiō, -tor, -tōrius (tardifs; langue de l'Ēglise), d'après ζωοποιῶ; uīui-parus (Apul.); cf. peut-être uīpera (v. ce mot); uīue- (uīui-) rādīx « plant vif », terme d'agriculture (Caton, Varr., etc.); uīuigignentia = ζωογονοῦντα (Aug.).

reuluo (Sén.); reuluesco (-ulsco) (classique), M. L. 7282-7283.

conulua, -ae m.: convive; conuluium: repas en commun, bahquet. M. L. 2201. Étymologie dans Cic., Cat. M. 13, 45: bene maiores nostri accubitionem epularem amicorum, quia uitae coniunctionem haberet, conuiuium appellarunt, melius quam Graeci qui hocidem tum compotationem tum concenationem uocant. Mais sémantiquement tend à se séparer de uluō. De là: conuluor, -āris (et conuluō, -ās): banqueter ensemble; conuluātor, conululiātor, conululia, conulualis, -e (tous deux d'époque impériale); \*convidāre, M. L. 2200.

conuluo, -is: vivre avec. Attesté seulement à partir de Sénèque; semble créé sur le gr. συζῶ, συμδιῶ. Mais Cicéron a déjà conuīctus au sens de « vie en commun », et le fils de Cicéron conuīctor, -tiō.

2º en uict.: uictus, -üs m.: moyens ou façon de vivre; régime (classique), M. L. 9315, d'où, tardif, uictuālis et uictuālia, -ium (Cassiod., Vulg.), M. L. 9314; uictitō, -ās: faire son régime de, vivoter de (terme de la langue familière, Plt., Tér.).

La racine est \*gweya-, \*gwyē/ō-, bien attestée dans plusieurs langues : av. jyātu- (gâth. acc. jyātūm, gén. jyātouš), gaya- « durée de la vie »; le grec a aor. ¿6ίων « j'ai vécu » en face du présent dérivé ζην « vivre » et βίστος « vie » (\*gwiya-to-), forme comme θάνατος, etc. Il y avait une forme à élargissement -u-, qui est très répandue : skr. ilodh « vivant ». v. sl. žiou lit. gioas gall. byw, repondant à lat. uïuus, osq. bivus n. pl. « ulul »; skr. į toati « il vit », v. sl. živetu, v. pruss. giwa répondent à lat. uiuit. A la forme de la désinence près. l'infinitif utuere répond à véd. jtodse « pour vivre ». La gutturale de uixi, uictus est secondaire; elle provient de ce que, en position intervocalique, lat. u peut représenter soit \*w, soit \*gw. Quant à uita, ce doit être un dérivé de uīuus ; cf. lit. gyvatà, v. sl. životu, gall. bywyd « vie » et iuuen-ta, senec-ta; toutefois, on ne saurait démontrer qu'il ne repose pas sur un ancien \*gwītā; cf. gr. βίοτος; osq. biitam « ultam ». Pour Vitumnus. v. ce mot. Conuiua est formé comme collega.

uix : v. uicis.

uix adv.: avec peine et « à peine »; dans ce dernier sens, souvent renforcé de dum, uizdum; ou joint à tandem. Ancien, usuel et classique. M. L. 9421 et 224, aduix. Formes romanes rares.

Sans correspondant. La forme rappelle celle de moz.

ulciscor, -eris, ultus sum, ulcisci (et sporadiquement ulcīsco actif, Ennius, Sc. 147 Va: ulcīscī passif, Sall. Iu. 31, sans doute d'après ultus, qui peut avoir le sens actif « qui s'est vengé de » ou passif « puni », et de ulcīscendus, qui a également un double sens ; à ulcīsco se rattache la vieille forme ullo « ultus fuero » de \*ulso) : se venger, absolu et transitif. Dans ce dernier cas, peut avoir pour complément un nom de personne : se venger de quelqu'un (ou aussi : venger quelqu'un) ; ou un nom de chose; venger une injure : e. g. 1º ut tuos inimicos ulciscare, Plt., Tri. 618-619; 2º quos nobis poetae tradiderunt patris ulciscendi causa supplicium de matre sumpsisse, Cic., Rosc. Am. 24, 66; 30 qua in re Caesar non solum publicas sed etiam privatas iniurias ultus est, Cés., B. G. 1, 12, 7. Ancien, usuel, classique. Non roman (cf. uindicāre).

Dérivés : ultor (classique, Cic.); ultrīx (Vg.); ultōrius (Tert.); ultiō (non attesté avant l'époque impériale; la prose classique dit uindicta); inultus : non vengé.

La ressemblance avec irl. olc « mauvais » a chance d'être fortuite. Peut-être tiré de ulcus, mais les sens sont éloignés.

ulcus, -eris n. : blessure à vif, ulcère ; plaie (sens physique et moral). Classique. Non roman.

Dérivés : ulcusculum (époque impériale); ulcerō, -ās (classique); ulcerātiō f.; ulcerōsus (époque impériale); ulcerulentus (Fulg.); ulcerāria f. : marrube. plante (Ps.-Apul., Herb. 45, 30); exulcero (classique) et ses dérivés.

Cf. gr. £xxxx « blessure, ulcère » et skr. árcah « hémorroïdes ». De plus, έλκανα τραύματα (Hés.); έλκαίνω « je suis blessé » chez Eschyle. V. le précédent.

filex. -icis m. : sorte de romarin (Plin.). M. L. 9034 et 9034 a. \* ülicinus. Mot méditerranéen, comme îlex?

aligo. -inis f. : humidité naturelle de la terre. Terme de la langue rustique (Varr., Col.; Vg., G. 2, 184 : at quae pinguis humus dulcique uligine laeta). Celtique : britt. \*uli-ar? V. J. Loth, s. u.

Dérivé : ūlīginosus.

Sans doute apparenté à ūdus (v. ūuidus), avec influence des autres mots en -ligo, favorisée peut-être par une prononciation dialectale; cf. Ernout, Elém. dial.

V. ūmeō, ūuidus; et pour l'échange d/l : lacruma, oleum, solium, etc.

üllus. -a. -um : v. ūnus.

ulmus. -I f. : orme, ormeau. Ancien ; panroman. M. L. 9036; B. W. s. u.; germanique : v. h. a. ulmboum, all. Ulme.

Dérivés et composés : ulmeus ; ulmārius, d'où ulmārium (Plin.) : pépinière d'ormes ; ulmānus : situé près des ormes (Inscr.); ulmētum (Gloss.), M. L. 9035 : ulmitriba m. : composé hybride plautinien (de ulmus et τοίδω) « briseur d'ormes » (celui sur le dos duquel on brise les verges d'orme).

Cf. v. isl. almr et le mot celtique représenté par irl. lem « orme », etc. (v. Pedersen, V. G. d. k. Spr., I. 175).

ulna, -ae f. : avant-bras ; par métonymie, en poésie, le « bras » tout entier : coudée et brassée. Mot surtout poétique, attesté depuis Catulle; Pline semble être le seul prosateur à l'avoir employé. Non roman. V. B. W. sous aune II.

Le mot appartient à un grand groupe, comprenant des formations diverses, qui sert à indiquer le « coude ». l' « avant-bras », la « coudée (aune) », la « brassée », etc. Le groupe \*-ln- suppose qu'une voyelle est tombée. en latin, entre l et n. Les formes les plus proches sont donc, avec ō, gr. ώλένη f., ώλήν m. « coude » (et ώλλόν την του βραγίονος καμπην, Hés.), et avec ŏ, irl. uilen, gall, elin « coude, angle », v. h. a. elina « aune ». La racine se retrouve, d'une part, dans skr. aratnih (et av. arzona-) « coude », av. frāraoni- « aune », v. perse arašniš « coudée », de l'autre, dans lit. úolektis « aune » (et v. pruss. woaltis), avec ō, et dans lit, alkúné, v. pruss, alkunis ou v. sl. lakuti (russe lokot', serbe lakat « coude ») : le lette a èlks et elkuons « coude », et le grec άλαξ πήγυς (Hés.). Ces mots sont les uns de genre masculin, les autres de genre féminin; aucun n'a le genre neutre : il s'agit d'un organe actif : le gr. ωλλόν est sans doute un diminutif.

ulpicum, -I n. : sorte d'ail ou de poireau à grosse tête. Attesté depuis Caton et Plaute; appelé aussi allium pūnicum d'après Columelle 11, 4. Cf. M. L. 9037, \*ŭlpiculum. Semble un adjectif substantivé. Cf. le gentilice Vlpius?

uls prépos. : au delà de. Archaïque ; encore dans Ca-

ton, d'après P. F. 519, 1; ne subsiste plus que dans des formules ; ainsi Form. sacra Argeor., cité par Varr L. L. 5. 50, uls lucum Facutalem; et dans uls et cis Tibe rim. Remplacé partout ailleurs par ultrā.

Dérivés : \*ulter, -tera, -terum « qui se trouve au delà ». opposé à citer. Ne subsiste que dans les ablatifs adverbiaux :

ultrā adv. prépos. (construite avec l'accusatif) : an delà (de). outre (s'oppose à citrā); ultrā quam « plus loin que, au delà de ce qui ». Usuel et classique. Bien conservé dans les langues romanes. M. L. 9038. Composé tardif : ultrāmundānus (Apul. ; cf. esp. oltramar)

ultro : seulement adverbe. Dans le sens local au delà, au loin, au large », se trouve seulement dans Plaute, e. g. Am. 320 : ultro istunc qui exossat homi. nes /, et, à l'époque classique, dans l'expression ultra citro, puis dans le composé tardif et rare ultrorsum (Sulp. Sév.). Le sens local étant réservé à ultra, ultra a été employé dans le sens dérivé de « de plus, en outre, par-dessus le marché », e. g. Plt., Pe. 327, et mulier ut sit libera atque ipse ultro det argentum. De ce sens de « par-dessus le marché », on est passé à celui de « gratuitement, sans raison », e. g. Tér Ad. 594-595, ... ita putant | sibi fieri iniuriam ultro si quam fecere ipsi expostules; et du sens de « sans raison » au sens, le plus fréquent, de « de soi-même de sa propre volonté, spontanément » : cum id quod antea petenti denegasset, ultro polliceretur, Cés. R G. 1. 42, 2. Sur ce sens ont été faits, à l'époque impériale, ultroneus (Apul., Vulg.; cf. spontaneus, idoneus) et ultroneitās (Fulg.).

Comparatif et superlatif : ulterior : plus éloigné. Se dit de l'espace et du temps; s'oppose à citerior et à proximus; d'où les substantifs ulterius n. ulteriores ulteriora.

ultimus : qui se trouve tout à fait au delà : le plus éloigné; le dernier; cf. extremus; irl. uilt : « ultima ». De là : ultima, -orum; ultimo, -as : toucher à sa fin (Tert.); paenultimus, terme de grammaire, d'où irl. savant peneuilt. S'oppose à citinus. L'osque a últiumam « ultimam ».

VIs est formé comme l'adverbe de sens opposé cis: -s est maintenu sous l'insluence de cis; pour l'étymologie, v. ille et alius,

uluz, -ae f. : ulve, herbe des marais. Attesté depuis Caton. M. L. 9042.

Dérivé : uluāsus.

ulucus, -I m. : hibou, chat-huant (Serv. Vg., B. 8, 55 : gloss. uluccus. oluccus avec gémination expressive conservée dans les langues romanes ; cf. M. L. 9038 a). Cf. le suivant.

ulula, -ae f. : chat-huant, dont le nom vulgaire est cauannus; cf. Thes. Gloss., s. u. Son cri est de mauvais augure; de là le proverbe : homines eum peius formidant quam fullo ululam, Varr., Men. 539. - Pour la forme, cf. upupa. Vlula est peut-être un postverbal de :

ululo, -as: hurler; onomatopée fréquente et ancienne. qui se dit des hommes et des animaux. Conservé dans les langues romanes sous les formes ululare et \*urularc. M. L. 9039.

Dérivés : ululatus, -us m. (usuel; M. L. 9041) et los formes tardives ululātio, ululāmen, ululābilis. Cf. aussi M. L. 9040, \*ululātor. La forme ululāta, glosée μελάγγρους, CGL III 187, 12, semble avoir désigné un poisson. Cf. aussi ullulage = gr. δλολυγαία?. CIL IV 4112.

Mot imitatif. Cf., sans redoublement, lit. uloti « pousger le cri ulo- » et gr. ύλαν « aboyer » (à côté de lat. intrare, etc.). Avec redoublement, le lituanien a ululoti. à peu près synonyme de uloti. Skr. úlūkah « chouette » rappelle lat. ulucus. Les mots skr. ululi- (ululli-) et ulūlu- sont peu attestés et peu clairs; skr. ulū est mentionné à date ancienne pour désigner un cri rituel et subsiste au Bengale. Cf. aussi gr. δλολύζω « je pousse des cris aigus », étr. hiuls « chouette ». - La consécution de deux l dans ululare est contraire à la phonétique du latin ancien, qui dissimile l'un des deux l figurant dans un même mot ; ceci marque le caractère imitatif du mot; du reste, les langues romanes n'ont pas gardé ululare et, de roum. urla et it. urlare à fr. hurler (v. B. W. s. u.), c'est à un \*urulare phonétiquement attendu qu'elles renvoient en général. Cf. upupa.

umber, -bri m. : variété de mouton issue du croisement du moufilon et de la brebis (Plin. 8, 199). Forme peu sûre; est-ce le nom propre Vmber? Cf. Vmber (canis), Vg., Ae. 12, 753; etc. 1

umbilicus : v. le suivant.

umbo. -onis m. : toute pièce faisant saillie sur une surface, surtout ronde ou conique; d'où divers sens spéciaux dans les langues techniques : bosse de bouclier : pli de la toge faisant saillie sur la poitrine : pierre de parement formant le rebord du trottoir; borne: coude, etc. Cf. Rich, s. u.

Dérivés : umbilīcus : nombril ; et par analogie tout obiet circulaire, entre autres : 1º bout du cylindre autour duquel était roulé un livre ancien (sens calqué de gr. δμφαλός?); 2º tige métallique formant le milieu d'un cadran solaire; 3º sorte de coquillage; 4º u. Veneris « nombril de Vénus », plante. Ancien, technique. Panroman, avec des déformations diverses; cf. M. L. 9045, umbilicus et \*imbilicus; M. L. 9044. \*umbiliculus; B. W. sous nombril. - Dérivés : umbilicaris : ombilical ; umbilicatus : ombiliqué. Comme le nom de l' « ongle », celui du « nombril » affecte souvent des formes populaires : umbilīcus n'a pas seulement un suffixe de dérivation à -l-, comme

ungula (v. unguis), mais un second suffixe complexe \*-īko-, de forme thématique, correspondant à -īk-. La forme principale est indiquée par l'indo-iranien : skr. ndbhih « nombril, moyeu », av. ndbā-nazdišta- « le plus proche du nombril », c'est-à-dire « le plus proche parent », cf. lat. proximus (véd nābhih sert aussi à désigner la parenté); le dérivé neutre nábhyam signifie seulement « moyeu ». L'iranien a une forme populaire à \*-ph-: av. nāfō « nombril » (pers. nāf), nāfya- « de famille ». Le double sens de « nombril » et « moyeu » se retrouve dans v. pruss. nabis et en germanique : v. h. a. naba « moyeu » à côté de nabalo « nombril ». L'élément -l- de umbilicus se retrouve dans v. h. a. nabalo, v. irl. imbliu. gr. ὁμφαλός; pour le caractère de cet élément, cf. ungula; v. Chantraine, Formation des noms

en grec ancien, p. 246. Le φ de δμφαλός peut reposer sur \*ph ou sur \*bh. L'o prothétique de umbilicus, qui est exceptionnel, sans doute populaire, est comparable à celui de unguis; dans les deux cas, il se retrouve en grec ; le dérivé umbo, qui n'a pas le suffixe l, le présente aussi (le sens de umbo existe dans gr. δμφαλός). Véd. nábhih et gr. δμφαλός ont été largement employés par la langue religieuse; ceci éclaire sans doute un vers parodique de Plaute, Men. 155 : Dies quidem iam ad umbilicum est dimidiatus mortuus. Les formes aberrantes sl. popă (avec p issu de \*ph?) et lit. bamba soulignent le caractère populaire que tend à présenter le nom du

āmeē

umbra, -ae f. : 1º ombre produite par un corps interposé entre la lumière et la terre; 2º ombrage, place à l'ombre, objet donnant de l'ombre : umbrae uocabantur Neptunalibus casae frondeae pro tabernaculis, P. F. 519. 1. et par suite « asile, protection »; 3º ombre, par opposition au corps qui la produit, d'où « image sans consistance, semblant »; et au pl. umbrae « les ombres » des morts ; 4º comme le gr. σκιά, personnage non invité amené par un convive (comme son ombre); 50 ombre. ombrine, poissons. Ancien, usuel et classique; panroman, sauf espagnol et portugais. M. L. 9046.

Dérivés et composés : umbella et dans les gloses umbrella (refait sur umbra) : ombrelle (Mart., Juv. ; cf. Rich, s. u.); M. L. 9049; umbrilla: oxlawa, poisson (Gloss.).

umbrosus (classique), M. L. 9050; umbraculum: ce qui donne de l'ombre, ombrage(s), parasol (= oxías), M. L. 9047; umbrāticus; umbrātilis: qui se passe à l'ombre, retiré (par opposition à forensis, cf. gr. σκιατροφέω, etc.); umbrāticulus (Plt., Tru. 611); umbrāliter : figurément (St Aug.) ; umbrātice « en apparence » (Cassiod.); umbro, -ās: ombrer (surtout poétique). M. L. 9048, avec ses composés : adumbro, terme des peintres « esquisser » (cf. σκιαγραφείν), M. L. 208, d'où adumbrātio, adumbrātim; in-, ob-, prae-, \*subumbrō, M. L. 8045; umbrātiō (tardif); umbrifer (poé-

Le rapprochement avec skr. andháh = av. andō « aveugle » et véd. andhah « obscurité » est plausible; pour le suffixe, cf. lat. tenebrae. On a rapproché aussi lit. unksnā « ombre »; umbra serait issu de \*unks-ra.

umeo, -es, -ere : être humide (surtout poétique).

Formes nominales et dérivés : umor m. : humidité (abstrait et concret), élément liquide ; liquide en général, humeur. Ancien, classique, usuel; ūmidus: liquide, humide (s'oppose à terrenus); umiditas (tardif); umidulus; ūmido, -ās (Gloss.); ūmectus (anté- et postclassique; formation analogique d'après frutectum, etc. : -ta loca), d'où umecto, -as (surtout poétique); umectatio; umēsco, -is (epoque impériale); umēfacio; umifer; umificus, -fico; ūmorosus (tardifs).

La graphie sans h est la plus correcte; mais l'étymologie populaire, en rapprochant umor de humus, a doté ces mots d'un h adventice ; cf. Varr., L. L. 5, 24 : humor hine (scil. ex humo) ... Pacuuius (363 R.) « terra ex (h) alat auram atque auroram humidam », humectam; hinc ager uliginosus, humidissimus; hinc udus, uuidus; hinc sudor et udor. Cf. M. L. 4237, humor; 4233, humidus; 4234, \*hūmigāre; 3012 a, exhumorāre (Gael. Aur.).

Groupe d'origine peu claire, comprenant aussi τυεδ, τυεξεςδ, τυτίσιες (τόμως), τίτιξοδ. On rapproche gr. ὑγρός « humide », qui rappelle arm. ους « frais », et aussi v. isl. οολε « humide ». On partirait de \*ug-sm-, ou \*ουg-sm-, et de \*e/ουg-ω. On ne saurait tracer une histoire précise.

umerus, -I m.: 1º épaule (généralement de l'homme, par opposition à armus), et quelquefois partie supérieure du bras (ordinairement lacertus); 2º par image, « milieu (d'un objet) », « dos, croupe ou flanc (d'une montagne) » (époque impériale). Ancien, classique, usuel. M. L. 4232, humerus (italien, espagnol); B. W. épaule.

Dérivés : umerulus (Vulg.); umerāle n. : manteau militaire, casaque. M. L. 4231, humerāle.

La graphie avec h est aussi fautive que celle de humor. Cf. skr. dmsah, arm. us (gén. usoy), got. amsans (accusatif pluriel); ombr. onse, uze « in umero». Le gr. δμος n'est pas clair phonétiquement; le ἐπομμαδίαις de Théocrite apporte le traitement de \*-ms- attendu en lesbien. L'e latin, entre m et s, n'a pas de correspondants, sauf le ἀμέσω · ωμοπλάται d'Hésychius, qui ne peut guère être grec et dont l'origine est inconnue.

umquam (unquam) adv.: à quelque moment, jamais. Adverbe de temps indéfini, correspondant à usquam pour le lieu. S'emploie généralement comme üllus dans des propositions négatives, interrogatives ou conditionnelles. Usité de tout temps. M. L. 9051, ümquam. Composé: nunquam, de né + umquam « ne... jamais », M. L. 5995; cf. nusquam; de là nonnumquam, ancien juxtaposé (cf. nonnūllus) « quelquefois ».

Juxtaposé de cum (quom) et de quam (cf. usquam). Le qu- initial manque, d'après ubī, unde, usquam, ut, parce que la répétition de qu- était déplaisante.

uncia, -ae f: douzième partie d'un tout (livre, iugerum, pied, etc.); en particulier, « once », monnaie valant un douzième d'as. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9052, ŭncia; celtique: irl. unga; germanique: got. unkja, v. angl. ynče.

Dérivés et composés : unciālis : d'une once ou d'un pouce (Plin., S<sup>5</sup> Jér.); unciārius : du douzième, u. fēnus ; unciātim : par once ; unciola (Juv. 1, 40).

sēm-uncia f.: demi-once; le 1/24 d'un tout; sēmunciālis; sēmunciārius; deunx, -cis m.: les 11/12 de la livre romaine; cf. Varr., L. L. 5, 172; deunx, dempta uncia; sescunx, -cis m. et sescuncia (sesconcia, Inscr.): une once et demi; le 1/8 d'un tout; sescuncius; sescunciālis; quincunx, v. ce mot.

Le nom de l'unité fractionnelle est évidemment dérivé de *ūnus*; et tous les autres s'y rattachent. Il s'agit de termes techniques dont la formation est singulière. Cf. les noms, tous anomaux, des multiples de l'as.

unco, -as: crier, braire en parlant de l'ours, Carm. Philom. 50. Cf. onco.

uncus. -s. -um : recourbé, crochu.

uncus, -I m. : croc, crochet. Ancien, technique.

Dérivés et composés: uncinus, -a, -um et uncinus, -i m., M. L. 9055; uncinulus; uncinātus (Cic., Acad. 2, 38, 121), M. L. 9054; \*uncia « jointure du doigt », M. L. 9053.

aduncus, -cō, -ās, M. L. 210, 210 a; aduncutās (Cic., Plin.); ob-, red-uncus; inuncō, -ās: accrocher.

Cf. gr. byxoc « crochet », byxh ' ywwia (Hés.) et, aven un vocalisme a- dont la présence en face de \*e/o n'est pas surprenante à l'initiale : ἀγκών « courbure du bras coude », ἀγκύλος « courbé », ἀγκύλη « courroie, amarre ». irl. écath « hamecon » (de ank-), v. h. a. ango, angul (même sens) et got. hals-agga « nuque », lit. dnka « boucle (d'un nœud) », v. sl. ekott « hameçon », skr ankdh « courbure, hamecon, etc. »; et en latin même ancus. Il n'v a de formes verbales qu'en indo-iranien : la racine devait fournir un présent radical athématique qui n'a survécu nulle part, mais qu'indique la coeristence des deux vocalismes dans skr. dñcati et dcati e il courbe ». — Ce type athématique justifie la coexistence des formes à -g-, telles que lat. angulus, arm, ankiun « coin », sans doute v. h. a. ancha, encha « croc. tibia, talus ». V. aussi les articles ungulus, ungustus et

unda, -ae f.: eau (considérée en tant que mobile ou courante), onde, flot (terme surtout poétique; v. aqua). S'emploie au singulier et au pluriel. A le sens figuré de notre « flots, tempêtes », e. g. Cic., Planc. 6, 15: campus atque illae undae comitiorum. En architecture, traduit le gr. κομάπον « cimaise ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9059, ŭnda.

Dérivés et composés : undō, -ās : être agité (en parlant de la mer); ondoyer, onduler; couler à flots; employé tardivement pour abundō. M. L. 9060 et 9061, ŭndātus; undōsus (poétique) : aux flots agités, orageux, M. L. 9065; undulātus (Varr.) : ondé, ondulé, tiré d'un diminutif undula attesté seulement dans Boèce, mais qui subsiste dans des dialectes romans, M. L. 9066-9067; cf. aussi M. L. 9064, \*ŭndīcāre; undātim, undanter (époque impériale); undābundus (id.).

abundō, -ās: déborder; sens moral « abonder » et « avoir en abondance ». Dans la langue grammaticale, traduit πλεονάζω « être en trop », Μ. L. 52, 53.

Dérivés: abundō, abundanter, abundantia, abundātiā; rapproché de habēre, dont il apparatt comme une forme renforcée, d'où la graphie fréquente habundō et la création tardive de superabundō; deundō (rare et tardif).

exundō, M. L. 3111; exundantia; inundō, M. L. 4524; inundātiō; redundō (= περισσεύω); redundanter; redundantia; \*subundō, -ās, M. L. 8406.

Composés poétiques en undi- : -cola, -fluus, -fragus, -sonus, -uagus.

L'eau, considérée comme un objet, est exprimée au neutre par ombr. u'ur (abl. un e), hittite watar, gén. wetenas, gr. 68ωρ, 68ωτος, skr. udakdm, udath, v. h. a. wazzar et got. wato, gén. watins (chaque groupe germanique a généralisé l'un des types anciens, à r ou à n). Les noms désignant l'eau en tant qu'être actif sont plus variés. L'indo-européen occidental a pour cela un mot représenté en latin par aqua. Mais il a aussi été formé des dérivés de \*wed, \*ud-; le plus remarquable est le mot slave voda, avec suffixe \*-a-. Le même suffixe se retrouve dans lat. unda, avec un infixe nasal que présente aussi l'autre langue, où les infixes nasaux ont pris un grand développement, le letto-lituanien: lit.

oandū, gén. oandeñs. L'infixe provient sans doute d'un présent non conservé dans ces deux langues, mais que connaît le sanskrit : undti (3° plur. undanti) « il se répand de l'eau ». — Irl. uisce « eau » (neutre) repose sur un thème en \*-es- dont il y a trace en sanskrit et en grec : cf. 680c.

unde adv.: d'où; relatif et interrogatif, corrélatif de inde; cf. Cic., Inuent. 1, 20, 28 (narratio) breuis erit si, unde necesse erit, inde initium sumetur. Redoublé, prend une valeur indéfinie: unde unde (= undecumque). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9062.

Composés: undique: de toutes parts (cf. ubique); undecumque: de quelque endroit que; undelibet (tous deux rares); aliunde (archaïque): d'ailleurs; alicunde: de quelque part »; nēcunde: de peur que...de quelque part (T.-L. 22, 23, 10; 28, 1, 9); undecunde (Claud. Mam.); †dē unde, fr. dont, etc.

La seule forme constituée comme unde est inde. Pour l'u- de unde, v. ubī. La formation des adverbes indiquant le point de départ diffère d'une langue à l'autre : skr. kùtah, gr. xóbzv, got. hwapro. La structure de inde, unde rappelle celle des adverbes slaves : tede, tedé « de là, inde », kede, kedé « unde ». Mais on voit mal le rapport avec le type lat. hin-c; istim, illim.

undecim invar.: onze. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9063 (*undecim*).

Dérivés: undecimus; undecumānī: soldats de la 11º légion; undeciēs adv.: onze fois; undēnī: onze par onze; undēnārius (St Aug.); undecirēmis: à onze rangs de rames (Plin.).

L'i de undecim en face de decem cadre mal avec l'hypothèse d'une simple juxtaposition, à laquelle contredit aussi l'absence de toute trace d'une forme casuelle de unus. Le traitement -im final s'explique dans un élément accessoire; cf. enim.

unedo, -onis m. (-inis 1.?): arbousier et « arbouse » (Plin.; Gloss.), synonyme de arbutus. M. L. 9068. Etymologie populaire dans Plin. 15, 98: pomum inhonorum, ut cui nomen ex argumento unum tantum edendi. M. L. note l'u bref.

unguis, -is m.: 1° ongle (de l'homme ou des animaux, d'où « sabot, griffe, serre, ergot », au singulier et au pluriel); objet en forme d'ongle ou de griffe: coquillage, grappin, serpette; onglet (partie inférieure des pétales); rejeton de la vigne qu'on veut recéper; petite taie blanche à l'œil (cf. fr. « coup d'ongle »). Ancien, usuel; mais remplacé dans les langues romanes par ungula. Vnguis est un ancien thème en -i-: abl. ungui, gén. pl. unguium; la forme unx des glossaires est sans doute refaite d'après ovos. La parenté des deux mots était sentie des Latins, et beaucoup d'expressions proverbiales où figure unguis ont leur correspondant en grec.

Dérivés et composés: ungula: 1º corne du pied des animaux, sabot. Panroman, M. L. 9071, et celtique: britt. ongl (peut-être emprunté au français); 2º ungula caballī « tussilage, pas d'âne »; v. André, Lex., s. u.; ungulātus (tardif); ungella (tardif); unguella; unguellula: pied de cochon cuit (Apic., Marc. Emp.); ungulatros (l. ungulastros?), ungues magnos atque as-

peros Cato appellauit, P. F. 519, 27; unguinālis f.: herbe qui guérit les panaris; unguiculus (ancien et classique); unguiculārium: δνοχιστήριον (Gloss.); exunguis: sons ongles (Tert.); exungulō (Vég.).

Les formes du nom de l' « ongle » diffèrent d'une langue à l'autre, tout en étant évidemment parentes entre elles; il s'agit, en esset, d'un mot de type « populaire : l'indo-iranien a le kh populaire en face de gh des autres langues : skr. nakkah et nakham, nakharah et nakháram; persan nāxun; le χ de gr. δνυξ, δνυγος est ambigu et l'u admet diverses explications (comme celui de νόξ. v. nox). L'u du gu de unguis ne doit pas appartenir à une ancienne labio-vélaire; cf. v. sl. noguit et lit. nagùtis, v. gall. eguin (où il y a un u) et v. irl inga. Le germanique a v. h. a. nagal, etc., et le lituanien nagas. La prothèse de unguis doit avoir un caractère « populaire », comme celle de umbo, umbilicus; elle se retrouve dans skr. anghrih « pied » (pour le sens, cf. lit. nagà « sabot [d'animal] », v. pruss. nage et v. sl. noga « pied »). L'o de gr. 8-vot et le e- de la forme obscure arm. elunga sont prothétiques.

ungulus, -I m.: Oscorum lingua anulus, F. 514, 28, qui cite un exemple d'une comédie inconnue (Atell. inc. 6 R³) et deux de Pacuvius (64 et 215 R³). Sans doute mot introduit à Rome par la comédie et qui n'a pas subsisté.

V. uncus.

unguð (et ungð d'après unxī sur le modèle iungō, iunxī), -is, unxī, unetum, unguere: oindre, parfumer. Le participe unctus a pris dans la langue familière le sens de « élégant », puis « bien garni » (par opposition à siccus; cf. Hor., Ep. 1, 17, 12), « riche, copieux », d'où unctum « bonne chère ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9069, ŭngěre, et 9069 a, \*ungicāre. Celtique: irl. ongaim.

Dérivés et composés : unguen, -inis n. : graisse, huile, onguent (archaïque et poétique), avec un dérivé unguinōsus. Remplacé par unguentum (depuis Plt.), M. L. 9070; britt. ouenn. Dérivés : unguentātus, d'où unguentō, -ās; unguentārius, souvent substantivé; unguentārius, -a : parfumeur, parfumeuse; unguentārium (aberna) : boutique de parfumeur; unguentārium (aes) : argent pour acheter des parfums; unguēdō, -inis f. (Apul.).

unguilla, -ae (Sol.): boîte à onguents; Vnxia, -ae f.: déesse de l'onction (Arn., Mart. Cap.); formation désidérative du type noxia, etc.; unctio (ancien et classique); unctor; unctorium: salle de frictions; unctus, -ūs (époque impériale); unctūra (Cic.), M. L. 9058; unctulus, -a, -um (Varr.); unctiusculus (Plt.); unctio, -ās frequentatif (Plt., Caton); cf. aussi unctum, M. L. 9057 (panroman); \*unctificāre, 9056; \*unctolentus, 9056 a.

de-ungō (? douteux; conjecture d'Acidalius dans Plt., Pseud. 222); exunguō (mot de Plt.): ruiner en parfums, mettre à sec, nettoyer (argot); inunguō, -is: appliquer un onguent sur; inunctiō; ob., perunguō et perunctio; inunctus: non oint (St Aug.); subung(u)ō (Not. Tir.), M. L. 8407.

Il ne subsiste des formes verbales claires de la racine qu'en sanskrit et en latin (l'arm. awcanem « j'oins » fai-

sant quelque difficulté). Au premier aspect, skr. andkti «il oint » (3º plur. añjánti) est à lat. unguo ce que rinditi « il laisse » est à lat. linquo; pure apparence, car dans anákti la nasale appartient à la racine, et ce n'est que secondairement que les deux formes ont été rapprochées en sanskrit. La racine \*engw- fournissait sans doute un présent athématique, ce qui explique la disparition presque universelle des formes verbales. Le lat. unguo représente un ancien présent athématique à vocalisme o, qui, comme linquo, etc., est passé au type thematique; l'ombrien a aussi um tu « unguito ». Les formes unxī et unctus, auxquelles se rattachent unctio. etc., sont saites d'après le présent; le sanskrit aktah « oint », de \*ngw-tō-, montre assez que unctus doit son vocalisme à unguō. — Hors du sanskrit, on peut citer, avec \*n : irl. imb, breton amann « beurre », et avec -on-, comme lat. unguen : v. h. a. ancho, v. pruss. anktan « beurre ». L'alternance vocalique montre que les trois thèmes en \*-en-, lat. unguen, ombr. umen, abl. umne. irl. imb et v. h. a. ancho, ont été substitués à un ancien thème radical, dont véd. añjáh « onguent » est aussi un substitut.

\*ungustus : fustis uncus, P. F. 519, 9. Sans autre exemple.

V. uncus.

unicornis: v. cornu. Mot d'époque impériale, traduisant le gr. μονόκερως; a servi à désigner la licorne. Formes romanes savantes. M. L. 9072; B. W. s. u.; britt. ungorn.

uniō, -ōnis (genre et quantité de l'u non attesté en latin; sans doute masculin): oignon: caepam quam uocant unionem rustici. Col. 12, 10, 1. Demeuré en français et dans certains dialectes du sud, M. L. 9073; passé en germanique: \*unja > v. angl. ynnē, et en celtique: irl. uinniun, dont la forme semble attester un ū. Rattaché ordinairement à ūnus, comme le suivant; l'oignon aurait été ainsi désigné parce que, à la différence de l'ail, il a un tubercule isolé, et la formation serait identique à celle de terniō, quaterniō, quīniō; mais ce peut être une étymologie populaire (v. B. W. s. u.). Mot dialectal; le terme courant est cēpa, cēpulla.

unio, -onis m.: perle grosse et de la plus belle eau (cf. Plin. 9, 112, qui dérive le nom de unus: dos omnis in candore, magnitudine, orbe, leuore, pondere, haud promptis rebus in tantum ut nulli duo reperiantur indiscreti, unde nomen unionum Romanae scilicet imposuere deliciae; 9, 119; et Mart. 12, 49, 13, grandes, non pueros, sed uniones). Pour le développement de sens, on peut comparer le fr. « solitaire », qui désigne un diamant qui se porte seul en raison de sa taille et de son poids.

Le nom n'apparaît que sous l'Empire : terme technique? Peut-être le même mot que le précédent : cf. pirula > perle (étymologie toutefois contestée), cēpūtis (de cēpa), cēpolatītis, nom d'une pierre précieuse (Plin.), et le sens de fr. oignon « grosse montre bombée ». Le nom courant est margarīta, emprunté au grec.

uniuersus, -a, -um (oinuorsei = uniuersi, SC Ba.) adj.: proprement « tourné tout entier (d'un seul élan) vers ». S'emploie au singulier avec des noms collectifs: -a prouincia, terra. Le pluriel uniuersi « tous ensemble »

(= ol δλοι) s'oppose à singulī. Le neutre ūniuersum, dans la langue philosophique, a servi à traduire τὸ δλου (Cic.); in ūniuersum « en général »; ūniuersē. M. L. 9074 (mots savants).

Dérivés: ūniuersitās (rare; attesté depuis Cicéron, qui l'a peut-être créé pour traduire δλότης; usité après lui dans la langue du droit); ūniuersim (Naev., Gell.); ūniuersātis (Quint., Plin. le J.); ūniuersātier (Dig.); ūniuersātim (Sid.).

unquam : v. umquam.

unus, -a, -um (de oinos, encore conservé dans les inscriptions anciennes; cf. oino, CIL Iº 9; oenos, Cic. Leg. 3, 3, 9; et les juxtaposés et composés noenu = non: oinuorsei = ūniuersī, SC Ba.; oinumama = ūnimamma, CIL I2 566; oenigenos: unigenuos, P. F. 211, 13): un un seul, unique - Se décline comme les démonstratifs; gen. ūnius, dat. ūni, sauf au neutre ūnum, cf. alter. Toutefois, la langue parlée a créé de bonne heure les génitifs et datifs unī, unō, unae. S'oppose à alter, à duo. en général à tout nombre pluriel; a servi à désigner l'unité, sens dans lequel il a supplanté la racine \*sem-(cf. semel, etc.); et, par contre, dans le sens de « seul ». a été éliminé par solus ou renforcé par lui : unus solus. - Accompagne souvent aussi idem : unus atque idem « un seul et même »; ou se joint à la négation pour la mettre en valeur, cf. Cic., Bru. 59, 216 : nulla re una magis oratorem commendari quam uerborum splendore et copia « par aucune chose particulière/ment) plus que par... »; de là nēmō ūnus (cl. nēmō quisquam), T.-L. 2. 6,.3. — Vnus peut s'employer au pluriel : ruri dum sum ego unos sex dies, Plt., Tri. 129. - A également le sens indéfini de « un quelconque », seul ou joint à d'autres indéfinis : aliquis unus (= fr. aucun, etc.), unus quisque, etc. De là ullus, cf. plus loin. Panroman. M. L. 9075.

L'utilisation secondaire de *ūnus* pour désigner l'unité, le nombre un, explique que les adverbes et adjectifs ordinaux et distributifs soient empruntés à d'autres racines: prīmus, singulī, semel.

Dérivés et composés: ūnā adv.: ensemble, en même temps. Ablatif féminin; cf. extrā, infrā, etc.; ūnitās (attesté depuis Varr. = gr. ἐνότης): unité, sens physique et moral; ūniter (Lucr.): de manière à former une unité; ūnicus: unique (déjà dans Plaute), d'où «sans rival»; joint à ūnus (Cat. 73, 6), à sōlus (Lucr. 2, 542, 1078) comme dans notre « seul et unique »; ūnicē; ūniō, -ōnis: unité, union (latin ecclésiastique), d'après commūniō? — Pour uniō « perle» et « oignon», v. ces mots; ūniō, -īs: unir (époque impériale; rare), M. L. 9073 a; ad-, co-ūniō; ūnō, -ās, -āre: unifier (Tert.) = tvów et adūnō, -ās, -āre, M. L. 209 (et adūnum, 211), comme adnūllō; adūnātiō; coūnō (= ourevów); ūnōsē adv. (Pac.).

Le celtique a conservé : irl. undir « unărium », unigim; britt. unig « unicus » et uned, undod « unităs, -tătem », toutes formes savantes.

non : v. ce met.

Nombreux composés en ūn-, ūni- du type: ūnanimus ūnanimis, ūnanimāns et ūnanimītās; ūniceps, ūnicelor, ūnicornis, ūniformis, ūnigena, ūnigenitus; ūnimōris = μονότροπος; ūnimanus; ūnipetius (Marc. Empir.);

 $\ensuremath{\textit{universus}}$  (v. ce mot), etc., souvent d'après des types grecs en  $\mu ovo-$ 

Vnus figure encore dans les noms de nombre : andecim, undéuiginti « dix-neul », undécentum, etc.

De unus dérive aussi : ullus, -a, -um (gen. ullius, dat. ulli) : adjectif et pronom indéfini « un quelconque, quelqu'un, aucun »; employé le plus souvent dans des phrases négatives, interrogatives ou conditionnelles, tandis que aliquis s'emploie dans des phrases positives. Ancien, usuel et classique.

A üllus se rattachent : nüllus, de ne + üllus : aucun. nul, personne (en parlant de plus de deux, auguel cas on emploie ne-uter). Dans la langue familière, se place en apposition au sujet au lieu de non; comme négation renforcée : Philotimus... nullus uenit « En fait de Philotimus... il n'est venu personne ». Comme adjectif a aussi le sens de « qui n'existe pas » ou « qui n'existe plus, perdu »: nüllus sum « je suis mort » (familier), de là « dont on ne tient pas compte, sans valeur, nul » (classique); cf. Cic., Tu. 2, 5, 13, nullum uero id quidem argumentum est; et, dans le latin ecclésiastique, les composés : nullifico, -as « mépriser, tenir pour rien » กนี้ไม่เก็บลับเอ้, กนี้ไม่เก็บลัพยก (Tert.) et adnullo = อรุบบอิธาติ (Sept.); nüllätenus glosé « nüllä ratione, nüllö modo » (Mart. Cap., Cod. Just.) et üllätenus (Claud. Mam. Greg.). — Nullus est bien représenté dans les langues romanes, M. L. 5992.

nonnullus: ancien juxtaposé « qui n'est pas nul, quelque »: nonnullum periculum est, Plt., Cap. 91; pl. nonnulli: quelques, quelques-uns.

L'ancien nom de l'unité, qui subsiste dans des mots tels que simplex, singulī, a disparu à l'état isolé. Pour obtenir une expression plus forte, on l'a remplacé par le mot signifiant « unique », de même qu'en celtique, en germanique et en baltique; cf. irl. oen, got. ains, v. pruss. ains, en grec olvóc, olvó, désignent [l' « as! » au jeu de dés; la formation parallèle, où le sens de « unique » est évident, est représentée par hom. of (F)oc, « seul », v. perse aiva; avec un autre suffixe, le sanskrit a ékah « seul; un »; le baltique et le slave ont un autre vocalisme dans sl. ino- « µovo- » (au premier terme de composés), ot-Inodă « tout à fait »; lat. ūnicus est fait c mme v. sax. ēnag « seul », v. sl. inokā « unique ». L'c abrien unu (T. E. II a 6, 8) est contesté; v. Vetter, Hdb., p. 190.

uocătio, uociuus : v. uaco.

uocimum (pirum) n.: poire verte et allongée (Plin. 15, 56). Forme obscure, corrigée en uoconium.

uoco : v. uox.

uola, -ae f.: uolae uestigium medii pedis concauum, sed et palma manus uola dicitur, P. F. 511, 3. Rare dans les textes, mais a'dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve le proverbe nec uola nec uestigium extat. — Sur le rattachement de inuoló à uola, v. ce verbe.

Sans correspondant exact. Le rapprochement de av. gava « mains (des êtres mauvais) » et de gr. γύαλον « courbure » est de peu de profit.

uolaemum (uolēmum), -I n. et masc. uolemi, κολοκυνθίδες άππιοι (Gloss.) : sorte de grosse poire; cf. Vg., G. 2, 88: nec surculus idem | Crustumiis Syriisque piris grauibusque uolaemis. — Mot gaulois d'après Servius, qui note ad loc.: grauibus uolemis, magnis: nam et uolema ab eo quod manum impleant dicta sunt, unde et inuolare dicimus (cl. uola). Volema autem Gallica lingua bona et grandia dicuntur. — Peut-être identique au superlatif osque ualaemon « optimum »; l'o serait dû à un faux rapprochement avec uola.

Cf. le groupe de ualeo?

Volcănus (Vul-), -I m.: Vulcain, dieu du feu; dérivés: Volcānius, -a, -um; Volcānālis; Volcānālia, -ium. A du s'employer comme nom commun (cf. déjà l'emploi du mot dans Plt., A. 341, quo ambulas tu qui Volcanum in cornu conclusum geris?), et par là a subsisté dans quelques formes romanes. M. L. 9462.

Nom de divinité dont l'étymologie est indéterminée. Une origine étrusque n'est pas exclue : cf. Velxa, Volca dans les gentilices étrusques (Schulze, Lat. Eigenn.,

uolgus (uulgus), -I m. et n.: la foule, le vulgaire, le commun du peuple. — Les deux genres sont attestés; le masculin semble plus rare et archaïque; mais bien souvent la distinction est impossible à faire. Le neutre développe peut-être la nuance collective; cf. Zimmermann, Glotta 13, 238 sqq. Niedermann a pensé à une influence de pecus au sens de « foule stupide ». Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés: uolgō adv.: communément, généralement; uolgāris (et uolgārius, populaire, sans doute refait sur le pl. n. uolgāria); uolgāriter; uolgāriās (tardif); uolgiuagus (Lucr.): qui erre à l'aventure; qui se livre au vulgaire (= πάνδημος); uolgō, -ās: répandre dans la foule, propager, divulguer; sēnsū obscēnō « prostituer » (cf. uictum uolgo quaerere, Tér., Hau. 447, et l'expression juridique uolgō conceptī, Dig. 1, 5, 23); uolgātor (Ov.); uolgātus, -ūs (Sid.); et les composés: dī, -ē-, in-, per- (d'où peruolgātē), prō-uolgō.

Sans correspondant connu, ce qui n'est pas surprenant pour un mot ayant ce sens. Le skr. odrgah « division, groupe » est loin pour le sens.

uolnus (uul-), -eris n.: blessure, sens physique et moral. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Dérivés: uolnusculum (tardif et rare; d'après τραυμάτιον?); uolnerārius: de blessure: -m emplastrum; uolnerārius m.: chirurgien; uolnerō, -ās; uolnerātilis (classique), -tor (tardif), -tīuus, -tic(i)us; uolnerābilis (Cael. Aur.) et inuolnerātus, inuolnerābilis (= ἄτρωτος); conuolnerō (époque impériale). — Composés, poétiques et rares: uolnifer; uolnificus, -ficō.

Le groupe -ln- aboutissant normalement à lat. 'll-, on admet que quelque élément s'est amui entre l et n de uolnus; mais on ne sait lequel. On rapproche gall. gweli « blessure » (à côté de v. îrl. fuil « sang », fuili « blessures sanglantes »), v. isl. valr « morts sur le champ de bataille » et v. h. a. wuol « défaite », v. sax. wölian « abattre », lit. velÿs « mort », v. pruss. ūlint (de \*wālint) « combattre », hittite walb- « battre, frapper », sans doute hom-att. oòɔɔ́ « blessure » (de \*Foλoǣ?); le désidératif à vocalisme a et à ll (gémination expressive) uallessit appartient sans doute à ce groupe (v. ce mot).

La racine semble dissyllabique, à en juger par le hittite; lat. uolnus reposerait peut-être sur \*welenos. -Comme r de sl. rana « blessure » peut reposer sur \*var-. le rapprochement de skr. vranám « blessure » est incertain. Du reste, l'indo-européen a connu des flottements entre r et l en des conditions inconnues (v. stella). Sans rapport avec uellō.

uolo, uis, uolui, uelle (formes athématiques uolt, uoltis, uelle, et, d'une autre racine, uis [v. ce mot] ; le subjonctif est un ancien optatif : uelim; la 1re personne du pluriel indicatif uolumus a gardé l'u intérieur sous l'influence de possumus; uolui est sans doute fait sur potui, de même que \*uolere, supposé par les formes romanes, cf. M. L. 9180, a dû subir l'influence de potere) : vouloir ; avoir la volonté de ; « avoir l'intention de » ou « consentir à, vouloir bien » (de ce sens proviennent les formules de politesse sis, sultis « si tu veux. si vous voulez bien »); uelle avec un complément de personne dans la langue parlée a aussi le sens de « vouloir de quelqu'un ou de quelque chose »; « vouloir voir » ou « vouloir posséder ». Cf. aussi uelle sibi « se proposer, avoir un dessein » et par suite « avoir un sens, vouloir dire, signifier »; bene, male uelle « avoir de bonnes, de mauvaises intentions » (alicui), etc. — Volo figure en outre dans des périphrases verbales, où il ne joue guère qu'un rôle d'auxiliaire : illud tamen te esse admonitum uolo, Cic., Cael. 3, 8; sed nunc rogare hoc ego te uolo (= rogabo), Plt., Tri. 173, etc. Cet emploi s'est développé en bas latin, peut-être sous l'influence du grec (οù ἐθέλω a servi à former le futur), et a laissé des traces dans les langues romanes, notamment en roumain. Sur le caractère général de cette tendance, v. Wackernagel, Vorles. üb. Syntax, I, 195. Usité de tout temps. La forme uelle est à peine représentée dans les langues romanes; uolēre est, au contraire, très répandu. M. L. 9180; B. W. s. u.

Dérivés et composés : uolēns : qui veut bien, propice « cum uolentibus dis »; usité aussi dans la phrase du type mihī uolentī est, qui répond au grec ὁμῖν ταῦτα βουλομένοις ἐστίν; de là uolenter (Apul.); uolentia (Apul., Sol.); beni-, mali- (et bene-, male-) uolēns (archalque; la langue classique emploie plutôt bene-, male-uolus, que l'on trouve, du reste, déjà chez Plaute) et bene-, male-uolentia (classiques et usuels, dont Apulée a extrait le uolentia cité plus haut, au lieu duquel la langue classique emploie uoluntas, et Salvien, involentia); -uolus dans bene- (-ni-), male-(-li-) uolus; multiuolus (Catull., Vulg.); beneuolē, maleuole; uolo, -onis m. : volontaire; Volones, dicti sunt milites qui post Cannensem pugnam usque ad octo milia, cum essent serui, uoluntarie se ad militiam optulere, P. F. 511, 5. Formation populaire en -ō, -onis. que la langue classique remplace par uoluntarius.

uoluntās: 1º bonne volonté. Sens ancien; employé d'abord à l'ablatif (meā, tuā) uoluntāte « volontairement, de plein gré »; 2º bienveillance (= studium); 3º volonté exprimée (par un testament, etc.). C'est seulement lors de la création du vocabulaire philosophique que uoluntas a pris le sens abstrait et technique de « volonté »; cf. Cic., Tusc. 4, 6, 12. M. L. 9438. - Dérivés : uoluntārius (classique), uoluntāriē (tardif), M. L. 9437; et, à date très basse, inuoluntas, inuoluntārius; uoluntātīuus : -a uerba : verbes dési. dératifs (Prisc.).

uel : v. ce mot.

La seconde personne de uolo, uis, ajoutée au thème du relatif-indéfini, a servi à former les pronoms et ad verbes du type quiuis, quamuis, ubiuis, etc.

Composés : nolo, neuis, neuolt (puis non uis, non uolt uult); nolumus, ne uoltis (noltis, Lucil.) et non uoltis nolunt; nolui, nolle : ne pas vouloir. Nolo est issu da \*ne uolo > \*nouolo (cf. nouos en face de vi (F)os) nolo. la negation est la même que dans nescio, nequeo : les formes avec non sont récentes. Le no- de nolim, nolle etc.. ne s'explique pas directement en partant de uelim uelle: il est analogique de nolo, nolens, nolui, etc. La participe nolens est attesté à l'époque impériale; nolentia dans Tertullien; noluntas, creé d'après uoluntas est dans le Gloss. de Placide, CGL V 87, 6. L'impératif noli, récent et formé sur le subjonctif, suivi d'un infinitif sert à exprimer une interdiction polie : Noli facere Ne veuille pas faire » (en opposition à uelim facide qui est un ordre atténué). Nolo et uolo sont souvent opposés dans des expressions antithétiques : uelim no. lim, sque uelim, seu nolim, uolens... nolens; de là la noltis de Lucilius créé pour être opposé à uoltis.

mālō, māuīs, māluī, mālle (arch. māuolō, māuelim mauellem, etc.: mauoluit est encore dans Petr., Sat. 771. vouloir plutôt; aimer mieux, préférer. On explique ordinairement mālo par magis-uolo devenu māuolo, puis malo: mais le passage de mauolo à malo est insolite Mālo doit être refait sur māuīs, māuolt, d'après nols (qui est phonétique), neuis, neuolt; de là malumus, malunt. Māluī est fait d'après le rapport molo/moluī; poteō/potuī.

L'u initial de uolo est un ancien w : ombr. veltu « dēligitō », ehueltu « iubētō » (cf. toutefois, Vetter. Hdb., p. 127). Au sens de « vouloir », la racine \*weln'existe que dans les langues qui vont du slave à l'italique; l'indo-iranien a, en ce sens, skr odçmi « je veux ». gath. vasemī, dont l'ancien participe '(F) excev qui veut bien » atteste l'existence en grec primitif, la langue ayant substitué le type βούλομαι dans l'usage ordinaire ou, en dorien, le type λην « vouloir » (l'arménien, qui a pour « vouloir » un mot d'emprunt, n'enseigne rien).

Le présent est athématique aux formes qui sont susceptibles de se conserver en latin : uolt, uoltis, uelim, uelle; les formes uolo, uolumus, uolunt sont pareilles à celles du type thématique, comme edo, edunt : fero, lerunt. Sur le supplétisme de uolo, uis, v. ce dernier mot. Le lituanien est la seule langue qui en ait le correspondant exact : pa-velt « il veut, il permet ». Le slave a substitué le type veljo (veliši), inf. velšti « commander »; volje (voliši), voliti « vouloir »; do-vilje (do-viliši), docelleti « suffire ». Le germanique n'a gardé que l'ancien optatif, apparenté à lat. uelit, et il s'en sert comme d'indicatif : got. wili « il veut » (wileina « ils veulent »).

Il est probable que véd. orta « il a souhaité » (optat. ourita) est apparenté; il s'agirait d'une racine de type athématique fournissant un aoriste : une racine de cette sorte peut fournir à l'indo-iranien un aoriste et au latin un présent ; cf. skr. ddat « il a donné » en face de lat. dat « il donne ». En indo-iranien, la racine a été rapprochée d'une racine, sans doute différente, qui fournit le présent : véd. ornité « il choisit », av. coronte.

Le celtique a gall. guell « meilleur » (v. Pedersen, V. G.d. k. Spr., II, p. 121); cf. av. vairyō « de choix, excellent , et v. uoltus.

1.8 substantif uoluntās repose sur \*uolunt-tās, avec trace d'un participe à vocalisme o, du type de euntem (at sons?), dont le maintien a pu être favorisé par l'existence de uoluptās : les deux mots sont souvent confondus dans les manuscrits.

nolo, -Is, -Zul, -Ztum, -Zre: voler (de l'oiseau); par image « courir aussi vite que l'oiseau vole ». Ancien. muel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 9431.

Dérivés et composés : uolātus, -ūs m. : vol (classique) ; uolātiō (St Aug.) ; uolātūra (Varr., Col.) ; uolāticus : qui vole et « volage » (ancien, usuel et classique), M. L. 9432; uolātilis, d'où uolātilia e les esnèces volantes » (Vulg.), M. L. 9433; uolucer, -cris, -cre qui vole », souvent substantivé : uolucris, -is f. (et quelquesois masculin v. āles), cf. Cic. poet., Diu. 2, 30, 64) « oiseau », surtout poétique ; cf. alacer uolucrum. -culum (Greg. Tur.), uolucriter, uolucritas, uolucripes. tous trois tardifs et rares.

Composés en -uolus : ueli-, flammi-, celeri-uolus : il semble, en outre, d'après le témoignage des langues romanes, qu'il y ait eu un simple \*uolus; cf. M. L. 9439. uoluo, -as : fréquentatif-intensif de uolo, « voleter. voltiger, se pavaner ».

Volo et uolito ont fourni à leur tour de nombreux composés dans lesquels le préverbe ne fait que préciser l'idée verbale : 1º a-, ad- (M. L. 2227) et superad-, circum-, con-, dē-, ē- (\*ex-, M. L. 3115), in- (sur le sens spécial de ce mot, v. l'article s. u.), inter-, per-, prae-, praeter-, pro-, re-, sub-, subter-, super-, trans-uolo; 2º ad-. circum-, ē-, in-, inter-, ob-, per-, super-, trāns-uolito. Sur convolare > convoler, v. Benveniste, Le français moderne, 1955, p. 2 sqq. Quelques-uns de ces verbes ont les substantifs dérivés correspondants.

Le rapprochement avec véd. garútmān « ailé », nom d'un oiseau céleste, et skr. garudáh (forme prākritisée de \*garutra-? correspondant à uolucer) est séduisant. Il s'agirait d'un groupe de mots important dans la langue religieuse; la science augurale l'aurait conservé, comme d'autres termes religieux ont subsisté en latin.

nolpes (uul- et uolpis), -is f. : 1º renard. Attesté depuis Plaute. Animal proverbial, renommé par sa ruse et sa rapidité : d'où l'étymologie d'Aelius, citée par Varr., L. L. 5, 101: uolpes... quod uolat pedibus; 2º u. marīna, sorte de poisson vorace et rusé, dit « faux » (Pline 9, 145). M. L. 9464. Irl. uulp. V. B. W. renard.

Dérivés : uolpēcula f. : petit renard. Classique (Cic.), demeuré en roman, avec un doublet \*uolpicula, -lus. M. L. 9463; uolpiō, -ōnis m. (formation populaire en  $-\bar{o}(n)$ , cf.  $stelli\bar{o}$ ): fin renard, matois (Apul.); uolpīnus, uolpicīnus : de renard; uolpīna = diamenta; uolpinor, -dris : faire le renard, user de fourbe (Varr. ap. Non. 46, 23).

Il est vain de chercher une étymologie exacte à un nom de cette sorte, qui est sujet à des déformations volontaires : lupus, qui a des correspondants indo-euro-Péens clairs, en est un bon exemple; v. ce mot. Le rap-Prochement avec lit. vilpišýs « chat sauvage » n'a que le mérite, faible ici, d'être phonétiquement satisfaisant.

Les noms, assez aberrants, du renard, lit. lapé, gr. ἀλώπηξ, etc., sont différents. Sur ce groupe, v. W. Schulze, KZ, 45, p. 287. — Le genre féminin que présentent plusieurs des noms de l'animal, ainsi, outre les noms cités, r. lisica (et de même dans d'autres langues slaves). est, comme dans le dérivé gr. δαινα, un moyen de marquer du mépris pour une bête sans courage. Ce caractère du mot contribue à rendre compte de la divergence des formes : la dénomination est de caractère « vulgaire ». donc instable.

uolua

uolsella, uulsella : v. uellō.

uoltur (uultur), -uris et uolturus, -I (Enn., A. 138) m. : vautour ; symbole de la rapacité. Ancien, classique. Les formes romanes remontent à vultur, vultore et vulturius, M. L. 9466, 9467.

Dérivés : uolturius m. : vautour : coup du vautour (au ieu de dés). Ancien. M. L. 9467 : uolturīnus : de vautour, et subuolturius : tirant sur le vautour (Plt., Ru. 422); formation plaisante pour subaquilus.

On rapproche uello. Pour le sens, cf. av. urvato (génitif singulier). Yt. XIV, 19, dit d'un « oiseau de proje » qui prend avec ses serres, et hom. (Ε)έλωο, (Ε)ελώρια. dit d'un « cadavre qui sert de proie aux chiens, aux chacals, aux oiseaux »; all. Geier, Gier. Mais une origine étrusque est possible; uoltur serait « l'oiseau du dieu Vel », cf. Velthurna; v. Heurgon, cité dans l'article

Volturnus, -a, -um : adjectif dérivé de Voltur, nom d'une montagne de Campanie, près de Venouse (le monte Vulture), usité surtout dans Volturnus (uentus), nom d'un vent du sud. Cf. M. L. 9468. Sur la possibilité d'une origine étrusque (Volturnus  $\langle deus \rangle = \text{étr. vel}\thetaurna,$ et Volturnius), v. J. Heurgon, Rev. Et. lat., 1936, p. 109 sqq. Cf. Sāturnus, Iūturna, etc.

uoltus (uultus), -us m. (le pluriel neutre uolta qu'on trouve dans Enn., A. 464, auersabuntur semper uos uostraque uolta, repris par Lucr. 4, 1213, représente sans doute un ancien collectif neutre) : visage, en tant qu'interprète des émotions de l'âme; cf. Cic., Leg. 1, 9, 27 : nam et oculi nimis arguti, quemadmodum affecti sumus, loquontur, et is qui appellatur uoltus, qui nullo in animante esse praeter hominem potest, indicat mores; cuius uim Graeci norunt, nomen omnino non habent. Lucrèce semble employer le mot au sens de « veux, organe de la vision », cf. 5, 841, (portenta) muta sine ore, etiam sine uoltu caeca reperta, par une restriction de sens qui serait secondaire si uoltus ne se rattache pas à une racine \*uel- « voir » qu'on retrouve en celtique ; v. l'article cité ci-dessous, Ancien, classique, M. L. 9469.

Dérivés : uolticulus m. : [grise] mine (création de Cic., Att. 14, 20, 5, sans autre exemple); uoltuōsus : trop expressif, grimaçant, affecté (attesté depuis Cic., Or. 18, 60); uultuātus = figūrātus (Mar. Victor.).

Cí. sans doute got. wulbus « 86Ea »: v. les observations de J. Vendryes, BSL 22 (1921), 24 sqq., qui rapproche le groupe de uolo « je veux ».

uolua (uulua et uolua, uulba?), -26 f.: 1º õs mätricis; mulieris nătūra; « vulve » et « matrice » (en cuisine « ventre de truie, fressure de porc ») : 2º volve, enveloppe des champignons. Les gloses ne connaissent que uulua. ot technique et populaire. M. L. 9442, 9470. — Dimiitif: uoluula (Naev. et Apic.).

Le rapprochement avec skr. garbhah « matrice » (que . Benveniste rapproche de gr. βρέφος) et « fœtus », · δελφύς « matrice », etc., ne serait établi que si l'on ait sûr de l'antiquité de la forme uolba, ce qui n'est as (elle figure dans l'édit de Dioclétien). Et l'on n'a as d'autre étymologie claire.

Volumnus, -I m.; Volumna, -ae f. : divinités proectrices de l'enfance, citées par St Augustin, Ciu. D. 4, 1. Probablement à rapprocher de l'étrusque Velimna, al. Velmineo, lat. Volumnius, comme Vertumnus, Viumnus; v. W. Schulze, Lat. Eigenn., p. 258 sqq. Le attachement à *uolō* n'est qu'une étymologie populaire, nais qui a pu influer sur les attributions de ces dieux cf. Sāturnus).

uoluo (dissyllabe; la prononciation trisyllabique est ardive et artificielle), -is, uoluī, uolūtum, uoluere : ouler, faire rouler (causatif); rouler dans son esprit fréquent et classique). Attesté depuis Pl.; panroman, ous cette forme ou sous des formes dérivées. M. L.

Dérivés et composés : uolūta : volute, bande roulée en spirale du chapiteau ionique, cf. Rich, s. u. (gr. ξλίξ ου κάλχη), M. L. 9439 a; Volūtīna: déesse qui recouvrait les épis de leur enveloppe (St Aug.); uolutim adv. (rare, tardif); uolumen : rouleau, repli (sens général); en particulier : rouleau de papyrus sur lequel était écrit un ouvrage ou une partie d'ouvrage, livre : ēuoluere uolūmina (usuel et classique). Les sens pris par le mot dans les langues romanes se rapportent au sens général; on trouve à basse époque uolumen au sens de « corps, objet, volume », M. L. 9436; uolūminosus (Sid.) : qui s'enroule, tortueux.

uolūcra (uolūcre n.; uolūcris, d'où le pl. uolūcrēs, Col.): pyrale ou rouleuse, chenille qui s'enroule dans les feuilles de la vigne (Plin.), dite aussi conucluulus; cf. aussi inuoluulus. Pour le suffixe, cf. inuolucrum :

uoluola f. (et uoluulus, CGL V 398, 54, confirmé par les langues romanes, M. L. 9447) : autre nom du convoluulus « liseron », dit aussi \*uolüculum, M. L. 9435, et uolücrum, v. André, Lex., s. u.; uolübilis : qui roule, ou qui tourne vite ; d'où « rapide » (en parlant de la parole) ou « changeant » (u. cāsus, fortūna); uolübiliter; uolübilitās (classique).

Cf. aussi M. L. 9444, \*volvicare; 9445, \*volvita, volta, B. W. voute; 9441, \*volutulare; 9446, \*volvitare,

นอโนเอี, -as : fréquentatif-intensif de uoluo « rouler à plusieurs reprises » (sens physique et moral). Employé souvent au médio-passif uolutārī « se rouler » (en parlant d'animaux : in luto, in puluere uolutari); Pline emploie absolument le participe uolūtāns. Derivés : uolūtābrum : bauge, bourbier, M. L. 9440; uolūtātio (classique); uolūtātus, -ūs m. (Plin.); uolūtābundus (Cic.).

Voluo et uoluo ont fourni des composés à préverbes : aduoluō; circumuoluō, -uolūtō; conuoluō; conuoluulus m. «liseron » et « ver coquin » ; et conuolutor : tournoyer ; dēuoluō : faire rouler d'en haut (quelquefois synonyme

de dēiciā), M. L. 2615 ; ēuoluō, ēuolūtiō ; inuoluō et inuolūcrum; inuolūmen, -mentum, inuolūtio, inuoluulus \*inuoluto. M. L. 4540, 4539; obuoluo; peruoluo et peruolūto: prouoluo; reuoluo et reuolubilis (poétique, époque impériale); reuolutio (tardif), M. L. 7284, et \*reuoltiare. \*reuolutare, 7283 a, b; \*reuoluicare, 7285; sub-, super-

Il y a eu un présent en -u- que conserve arm. gelum « je tords » et que supposent hom. ελυσθείς « tourné » et le causatif got. afwalwjan « ἀποκυλίειν ». Sans l'élar. gissement -u- : v. sl. valiti « rouler » et, sans doute arm. glem (de \*goleye-?) « je roule » et v. irl. fillim « ie tourne », v. h. a. wellan « rouler ». Les formes verbales grecques sont peu claires; mais le substantif lat. uolūcra a un pendant grec dans le nom d'instrument : this TOOV « enveloppe, étui », cf. skr. varútram « vêtement de dessus », dont le F initial est attesté par γέλουτρον τλυτρον ήγουν λέπυρον (Hés.) (forme béotienne?); cf. aussi hom. (F) έλιξ, par exemple, la formule I 466 = Φ 448 Ψ 166 είλιποδας (F) έλικας βούς, ου (F) ελισσόμενος (ainsi Θ 340 et Σ 572), et l'on a les gloses : γελίκη · ΕλιΕ. γελλίξαι · συνειλήσαι, c'est-à-dire Fel-ix.

uolup : neutre d'un adjectif \*uolupis « agréable ». conservé chez les comiques dans l'expression fixée uolup(e) est « il m'est agréable, ce m'est un plaisir » (l'existence de uolup comme substantif dans Enn., A. 242 est très douteusel.

Dérivés : Volupia f. : déesse du Plaisir (Varr.. L. L. 5, 164).

uoluptās : plaisir (opposé a dolor; cf. Cic., Fin. 1. 11, 37, traduisant le gr. ήδονή); sens abstrait et concret, d'où uoluptates « les plaisirs ». Souvent dans un sens érotique. Ancien, usuel, classique. Non roman. Dérivés : uoluptābilis (Plt., d'après optābilis) ; uoluptārius (et uoluptuārius) : voluptueux (ancien et classique); uoluptuosus (époque impériale); uoluptuose; uoluptātīuus (Fronton); uoluptificus (Apul.).

On pense au groupe de uolō; le -p- évoque l'élargissement de gr. (F) έλπομαι « j'espère »; mais ici l'élargissement serait plus complexe; v. Benveniste, Formation, p. 155.

uomica : v. uomō.

uomis (et, d'après les autres cas, uomer), -eris m.!: soc de charrue; cf. Rich, s. u. Ancien et usuel. M. L. 9448 et 9450, \*võmerea.

Sans correspondant exact, comme il arrive d'ordinaire aux termes techniques. Les mots les plus voisins sont v. pruss. wagnis « coutre (de charrue) » et v. h. a. waganso « soc », gr. όφνίς . ύννις, άροτρον; όφατα δεσμοί ἀρότρων. Gr. ύννις « soc de charrue » est un terme populaire, à n géminé, peut-être du même groupe.

uomo, -is, -uī, -itum, -ere : vomir (absolu et transitif), rejeter. Ancien, usuel et classique. Sens propre et figuré. M. L. 9449.

Dérivés et composés : uomica f. : 1º vomissure (sens figuré); 2º abcès, accumulation d'humeur ou de pus rejeté par le corps. Sans doute féminin de uomicus, -a, -um (d'où \*oomicare, M. L. 9451); uomicosus; uomitio f. (classique). -tor m. (Sén.); uomitorius, d'où

nomitoria n. pl. « dégagements par où s'écoulait la foule dans un theatre », cf. Rich, s. u.; uomitus, -us m. (ancien); uomito, -as, itératif, M. L. 9452.

uomāx (Sid.) : sujet à vomir. Composés poétiques ou techniques : uomificus, uomifluus (Cael. Aur.): igni-uomus (Lact., Venant., Fort.).

Composés: con-, de-, e-, pro-, re-uomo.

La racine, qui était dissyllabique, fournissait un présent radical athématique représenté par skr. camiti e il vomit », en face de vantah « vomi »; ce présent a été remplacé en lituanien par le dérivé vemiù « je vomis » (inf. vémti; avec un causatif vimdyti) et en latin par le thématique uomo. - Parallèlement, le grec a une forme sans w initial : έμέω. Forme nominale en germanique : v isl. vaema « mal de mer ».

nopiscus, -i m. : jumeau qui survit après l'avortement de l'autre ; cf. Plin. 7, 49 : uopiscos appellabant a geminis qui retenti utero nascerentur, altero interempto abortu. Conservé seulement comme cognomen. L'I est attesté par des apex. Sans étymologie. Même formation que

uoro, -as, -aul, -atum, -are: avaler, engloutir; cf. Cic., N. D. 2, 47, 122: animalium alia uorant, alia mandunt. Sens propre et figuré. Ancien, classique, usuel. Mais tend à être remplacé par le composé d'aspect déterminė deuoro. Non roman.

Dérivés et composés : uorāx (classique), M. L. 9454 a; uorāciter; uorācitās (époque impériale); uorāzō: gouffre, abime (sens physique et moral, e. g. Cic., Sest. 52, 111, gurges et uorago patrimonii), M. L. 9454, d'où uoraginosus; uorator; uoratus, -us m.; uorātrīna f. « taverne, cabaret » et « gouffre » (ces trois derniers tardifs), cf. lātrīna; carni-uorus (Pline. d'après σαρκοφάγος); omniuorus (id.), composés savants imités du grec; cf. le type δημοδόρος. Une forme simple de uorus avec géminée expressive se trouve dans la glose uorri : edaces.

deuoro (classique et usuel), M. L. 2616 : dérivés tardifs : deuorator, -trix, -torius ; deuoratio ; deuorabilis ; trānsuorō (Apul.); trānsuorātiō (Cael. Aur.).

La racine dissyllabique \*gere-, \*gerē/ō- « avaler » fournissait un aoriste radical qu'a conservé gr. E6000 dans de rares formes de la langue épique et un parfait dont βέδρωκα, βέδρωμαι, sont les représentants ; l'arménien a un aoriste kercy « j'ai mangé » en face de utem · je mange ». Pour le présent, il a été recouru à des dérivés comme gr. βιδρώσκω ou lit. geriù (inf. gérti) « j'avale » ou à des formes thématiques : skr. girámi, v. sl. žīrę. Le latin a le dérivé uorare (sans doute « duratif », comme un certain nombre de formations en -ē, type ē-ducāre). Par suite de son sens, la racine admettait en indo-européen beaucoup de formes intensives et expressives entrainant des dissimilations de r ou l; d'autre part, les formes à vocalisme zéro admettaient en partie le timbre u pour la voyelle accessoire; ainsi s'expliquent lat. gurguio et gurges (ce dernier à redoublement a brisé »). Et il y a, en dehors de toute dissimilation, des formes à l (cf. le cas de stella en face de gr. dorto) : lat. gula, gluttus (v. ces mots).

nos (gén. uestrum, uestri (uos-), dat. abl. uobis, acc. uds), pronom de la 2º personne du pluriel : vous ; correspondant à tū du singulier. Le génitif est emprunté à l'adjectif possessif uester, uestra, uestrum (uoster) « vôtre » (le passage de uoster à uester s'est réalisé vers 150 av. J.-C.; l'o doit être bref dans uoster); la langue archaique emploie uostrorum, uostrorum à côté de uostrum. Renforcé de -met : uosmet, uosmetipsi, ou de -pte. cf. P. F. 519, 30 : uopte pro uos ipsi Cato posuit. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9455 et 9279, vester,

uðx

V. l'article nos. Cf. skr. vah, av. vå, v. sl. vy, v. pruss. wans. Le latin n'a rien gardé du groupe de lit. jūs, etc. Les formes celtiques sont tout autres que les formes latines. Le pronom de 2º personne du pluriel a des formes diverses suivant les langues; le latin a, comme le slave, beaucoup simplifié.

uouec, -es, uoui, uotum, uouere : faire un vœu, vouer : ustum uouere, soluere; par image « souhaiter, désirer » (langue impériale). Ancien, usuel et classique,

Dérivés et composés : uôtum : 1º vœu, promesse ou offrande solennelle faite aux dieux, en échange d'une faveur demandée ou accordée; par suite « souhait exprimé, désir »: 2º vœux prononcés lors du mariage, mariage (Apul., Cod. Just.), M. L. 9458, celtique : irl. móit; et M. L. 9456, \*votare (non dans les textes) « vouer »; uotiuus (classique) ; votif. M. I. 9457; uotiuitas (Inscr.); uotifer (poésie impériale): -a arbor.

conuoueo : vouer ensemble (SC Bac., d'après coniūro); dēuoueo : vouer entièrement aux dieux (souvent avec un sens péjoratif), vouer aux dieux infernaux; consacrer (sens propre et figuré); deuotus : britt. diayd; deuotio (cf. tabella deuotionis); deuoto, -ās (archaïque et postclassique), M. L. 2617.

Ombr. vufetes « uötis », vufru « uötiuum » montrent que le premier u- de uoues est un ancien \*w et le second une ancienne aspirée. Ceci posé, le rapprochement avec véd. caghát- « faisant un vœu, sacrifiant » est justifié. Cf. aussi arm. gog « dis ». — Le rapprochement avec gr. εδχομαι « je prie » est appuyé par le sens et favorise celui avec gâth. aogodā « il a dit », d'une racine indoiranienne \*augh-. Racine du vocabulaire religieux.

uox, uocis f. : voix, organe actif de la parole (d'où le genre animé, féminin comme lux, prex, uis, etc.); au pluriel sens concret : « sons émis par la voix », cf. Cic., de Or. 3, 57, 216, omnesque uoces, ut nerui in fidibus, ita sonant ut a motu animi quoque sunt pulsae...; « paroles, mots », sens qui s'est étendu secondairement au singulier. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9459.

Dérivés et composés : uocula f. : faible voix : inflexion, ton de la voix (d'où uoculatio, intonation; cf. \*voculare, M. L. 9430); uocaiis: doué de la voix (opposé à muus) ou de la parole, sonore ; subst. uocalis f. (sc. littera) : voyelle ; uõcālēs (bas latin) m. pl. : chanteurs. — M. L. 9427, võcālis; uōcālitās, trad. de εύφωνία, Quint. 1, 5, 4; sēmiuōcālis : à demi pourvu de la voix (Varr., Vég.) ; subst. sēmiuōcālis f. : semi-

aequiuocus, ūniuocus, plūriuocus, adjectifs tardifs de la langue grammaticale, faits sur des modèles

uociferor, -aris (et uocifero, Varr., T.-L.) : crier, vociférer : et les dérivés uociferatio (Cic.), -tor, -tus, -us : uōcifico, -ās (Varr., Gell.); uōcifer (Claud.).

Cf. aussi M. L. 9428, \*vocinare, logoud. abboginare. uŏcō, -ās : appeler; nommer; invoquer; inviter. Ancien, usuel et classique. M. L. 9428 a. Fréquent dans l'expression juridique in ius uocare, où apparaît encore la valeur juridique comme la valeur religieuse est maintenue dans inuoco; de la uocatio « citation en justice » et les composés aduocâtus « celui qui assiste l'appelé en justice » (emprunté par l'osque : akkatus n. pl. « aduocātī »); aduocātiō « assistance »; prouoco « faire appel », prouocatio, termes techniques de la langue du droit.

Dérivés et composés : uocābulum : façon d'appeler ou moven d'appeler, nom; nom (par opposition au verbe uerbum), d'où irl. focal (qui peut représenter aussi uocalis ou uocula); uocabilis : sonore, vocal (Gell.); uocāmen : synonyme rare de uocābulum, peutêtre créé par la poésie dactylique, cf. Lucr. 2, 657; uocātio : citation en justice (cf. plus haut) ; invitation (Catulle); appellation (langue de l'Église), d'où uocātor (époque impériale), uocātōrius.

uocātus, -ūs m. : appel, invitation ; uocātīuus : [cāsus] « le vocatif », trad. du gr. κλητικός ; uocātīuē.

uocito, -as: avoir l'habitude d'appeler, donner le nom de (diminutif familier).

Composés: aduocō; aduocātus m. (cf. plus haut), M. L. 226 et 225 (aduocator); irl. abhcoide; aduocatio; auoco (= āuertō); āuocātiō; conuocō; conuocātiō; ēuocō. specialisé en particulier dans la langue militaire au sens de « appeler des troupes, faire des levées »: ēuocātiō « appel aux armes » et « appel en justice »; ēuocātus m. « vétéran rappelé au service militaire et muni d'un grade », d'où « gradé »; ēuocātor, -tôrius (ēuocātōria : mandat du prince, citation); ēuocātīuus; inuocō, -uocātio, dont la valeur religieuse est nette; prouoco : appeler dehors, provoquer, faire appel (cf. plus haut), M. L. 6793 b; prouocatio, -tor, -torius; reuoco « rappeler » et « rétracter, révoquer »; reuocābilis et irreuocābilis (époque impériale); irreuocātus; irreuocandus: reuocāmen : rappel (Ov.); reuocātiō (classiq 1e), -tor, -tōrius (époque impériale) ; seuoco, -as.

De uocātus : inuocātus : non appelė.

La racine \*wekw- était en indo-européen celle qui indiquait l'émission de la voix, avec toutes les forces religieuses et juridiques qui en résultent. Le nom racine uōx a en indo-iranien un correspondant, qui a une valeur religieuse : skr. odk (avec ā généralisé), av. oaxš (acc. vāčəm, mais gén. vaco); Homère a δπα, όπός, όπί, avec δσσα pour nominatif; δσσα est conçu comme une personne, B 93, w 413; tokh. A wak, B wék « voix » (féminin); v. pruss. wackis « Geschrei » (Voc.) est dans un contexte qui montre qu'il s'agit de « cri de guerre »; le dérivé arm. gočem « je crie » s'applique à un cri puissant; cf. conuicium. - Le thème neutre en \*-es- de skr. vácah « parole », gr. (F)έπος, n'est pas représenté en latin. Les thèmes verbaux de type archaïque, comme le présent véd. oivakti « il parle », le parfait véd. vaváca (3º plur. ūcuh), l'aoriste skr. voca- = av. vaoca- = gr. (F) eint-, ne le sont pas davantage. - Le latin n'a qu'un verbe dérivé uocare dont le c, au lieu du qu attendu,

indique l'influence du nominatif uox, mais qui a garde le vocalisme o bref; des formes semblables se trouvent en vieux prussien, notamment wackitwei clocken act perwukauns « berufen » (avec ō); lat. uocare a conserva surtout dans les formes à préverbe, beaucoup des anciennes valeurs politiques et religieuses. Cette valeur se retrouve dans ombr. suboco « inuoco », subocau(u) « inuocătione ».

ünilio. (opilio), -onis m.: berger (Plt., As. 540: Vol — Čf. ouis.

ununa, -ae f. : 1º huppe, oiseau; 2º pioche ou pic. 3º biberon (Muscio). Ancien; formes romanes diverse. ment alterées (upupa, etc.). V. B. W. s. u.; M. L. 9076. germanique : v. h. a. witu-hopfa. Pour la forme et

Le grec a, avec un vocalisme différent, ξποψ, et aussi άπαφός (Hes.) avec a et ph sans doute expressif; v. Frisk, s. u. Onomatopée, de type populaire, de forma mal fixée. I

urbs, urbis (gén. urbium) f. : 1º ville (par opposition à arx, à rus); 2º la ville par excellence, Rome (cf. don en grec et M. L. 9078). Usité de tout temps, mais sunplanté dans les langues romanes par des représentants de ciuitas et de uilla.

Dérivés et composés : urbānus : de la ville (opposé à rūsticus); par suite « poli, fin, spirituel » = doτειος : urbānitās = ἀστειότης ; urbānē = ἀστείως et inurbānus, inurbānē; pseudourbāna (aedificia) : hvbride greco-latin « qui copie la ville » (Vitr.) : urbicus, adjectif de l'époque impériale, formé sur rusticus; d'où urbicarius (Cod. Theod., Just.); urbicula (Gloss.); suburbānus : de banlieue, de faubourg; suburbānitās; suburbium : faubourg; suburbicārius: amburbium, -ī n. : procession autour de la ville, d'où amburbiālis, amburbālis (hostia); cf. P. F. 5, 3; Serv., B. 3, 77, comme ambaruālis.

urbi-capus (Plt.; cf. πτολίπορθος); urbi-cremus (Prud.), -genus, -gena.

Sans doute emprunté. Il n'y a pas en indo-européen un nom de la « ville ». Le groupe de gr. πόλις, etc., signifiait « citadelle ».

urceus (urceum, Cat., Agr. 13, 1), -I m. : vase à anses, pot; cf. Rich, s. u. Ancien, technique. M. L. 9080, urceus. Celtique : irl. orc; got. \*aurkjus.

Dérives : urceolus (et urceolum, Gloss.; orce-, orci-, urci-), M. L. 9079, urceolus et urceola (als. erkle); urceolaris : u. herba : pariétaire, M. L. 9078 a ; urcedtim (Pétr.).

Mot technique, sans doute emprunté; inséparable de gr. opyn « terrine ». Mais la nature du rapport ne se laisse pas préciser. Cf. orca et urna.

urco, -as, -are : crier (en parlant du lynx, Suét., Anthol.). Une variante hirco a subi l'influence de hircus.

űrédő : v. ürő.

urgeo, -es, ursi (rare), urgere : serrer de près, presser (transitif et absolu : nil urget « rien ne presse », Cic., Att. 13, 27, 2; joint à premere, înstare, Cic., Agr. 1, 5, 15 ; de Or. 1, 10, 42) ; poursuivre ; de là urgens « urgent » (tardif), urgenter. Pas de substantifs dérivés. Ancien,

muel, classique. A peine représenté dans les langues romanes. M. L. 9083.

Omposés : ad-, ex-, in-, per-, sub-, super-urgeo. tous eares, pour la plupart d'époque impériale, et savants. On rapproche des verbes de sens divergents, mais conciliables; got. wrikan « poursuivre », gr. είργω (de \*-Fεογω) « j'enferme », skr. ordjati « il va de l'avant ». iit, persiù « je serre ensemble », v. sl. ot-orăzo « i'ouvirai , etc. Possibilités; mais rien n'est exactement démontrable. Le latin aurait un -ur- représentant i-e. ur au lieu de r. Forme peu sûre.

nrics : v. eruca.

arins, -ae f. : urine ; par extension « liquide séminel . (Juv. 11, 170). Terme technique. M. L. 9085 (mots avants); B. W. s. u.; arīnālis « d'urine » et subst arīnal n. « urinal ».

arinor, -āris: -i est mergi in aquam, Varr., L. L. 5. 126: arinator a plongeur ». Rare, technique.

Alors que le substantif urina s'est spécialisé dans le sens de « urine » (peut-être sous l'influence du gr. oŏpov), le verbe *urinor* a gardé le sens ancien de « plonger dans l'eau » et l'acte d'uriner s'est exprimé par meilo. mingo ou le verbe \*pisso.

On ne peut comparer directement gr. οὐρέω « j'urine ». mi a dû commencer par f, à en juger par les formes tologous, tologram, tologram, et dont on rapproche le groupe de gr. soon « rosée », etc. S'il y a parenté, elle est lointaine. Cf. peut-être le groupe de skr. vár. vári ceau », tokh. A war ceau », qui est éloigné.

urium. - In.: uitium lauandi est, si fluens amnis lutum importet, id genus terrae urium uocant, Plin. 33, 75, Sans donte mot étranger, ibérique?

urns. -se f. : urne, vase à col étroit et à corps renflé qui servait à divers usages : urne à liquides, urne cinéraire, urne à voter ; unité de capacité équivalant à la moitié d'une amphore; v. Rich, s. u. Rattaché par l'étymologie populaire à urinor; cf. Varr., L. L. 5, 126. Ancien usuel, M. L. 9086.

Dérivés : urnula, -ae : urnālis? : d'une urne, d'où urnālia n. pl.; urnārium : desserte ; urni-fer, -ger (poétique).

Sans doute de la même famille que urceus ; v. ce mot.

tro. -is, ussi, ustum, trere : brûler, sens propre et figuré; physique et moral. Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 9081.

Dérivés et composés : uredo f. : 1º démangeaison : 2º nielle ou charbon, maladie des plantes (classique) : urigo f. : démangeaison, prurit (cf. prurigo, époque impériale); ustio (époque impériale), M. L. 9094 a; ustor : brûleur de cadavres : ustring et \*ustringre M. L. 9096 « flamber »; ustūra (basse époque), M. L. 9097 a; ustuio, -Is (Prud.).

usta, -ae f. : cinabre brûle : ustīcius : bistre /terre de Sienne brûlée); ustilāgō: 1º inflammation (κάτακαυμα, Sept.); 20 chardon sauvage (Ps.-Apul.); ūstulo, -as (dejà dans Catulle; ambustulatus dans Plt., Rud. 770), synonyme de ürere, bien représenté dans les langues romanes, M. L. 9097; ussitat : frequenter comburit (Gloss.).

Composés de ūrō : adūrō : brûler extérieurement. M. L. 212; adustio (époque impériale); ambūro : brûler autour ; le sens du préverbe s'affaiblit à partir de Cicéron et le verbe marque alors l'achèvement de l'action comme comb-, per-urere; ambustio. C'est de amburo, coupé am-būrō (d'après am-plector, etc.), qu'a été tiré un substantif bustum et un verbe \*burere, par lequel s'explique combūrō, combustiō, -tūra; deūrō, exūrō, -ustio; in-ūro; obustus, \*redustus, M. L. 7150; per- praesub-ūrō, rares pour la plupart, sauf combūrō, exūrō.

uspiam

Le présent ūrō répond à gr. εδω et skr. ósāmi « je brûle », et ustus à skr. ustah « brûlé ». Le germanique a des formes nominales : v. isl. usia « feu », usli « cendre brûlante », etc. Le verbe expressif ustulare est formé comme postulāre.

ursus, -I m. (et ursa, -ae f.) : ours, ourse. Le féminin est surtout poétique : à l'imitation du grec. sert à désigner des constellations, la Grande et la Petite Ourse. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9089, ursus; celtique:

Dérivés : ursīnus ; ursārius ; gardeur d'ours (Inscr.). Noms propres : Vrso, Vrsulus, -la, -sācius.

Cf. skr. rksah, av. arošō (et pers. xirs), arm. ari (gén. arjoy), gr. ἄρκτος et ἄρκος, irl. art (cf. gaul. deae artioni). Le mot est remplacé par des mots nouveaux en germanique, en baltique, en slave, par suite d'interdictions de vocabulaire.

urtica, -ae f. : ortie, plante : et ortie de mer. zoophyte. Mis en rapport, par étymologie populaire, avec uro par les Latins; cf. CGL V 255, 8 : urticae genera sunt duo, masculus et femina; masculus si tangatur ustulat ...; mais on attendrait \*ustica. Les formes romanes supposent ŭrtica avec ŭ. M. L. 9090, Ancien (Plt.). Pan-

Dérivés: urticetum (Gloss.): \*urticulu. M. I. 9091. Nom de plante, sans étymologie.

ürüca, -ae f. : chenille du chou. Cf. Thes. Gloss.. s. u. - V. ērūca.

urus. I m. : auroch! Mot germanique, cité pour la première fois par Cés., B. G. 6, 281.

uruum, -I n. : mancheron de la charrue (=  $b\bar{u}ra$ ). Technique, cité par Varron; demeuré en sarde. M. L.

uruo, -as, -are: -are est aratro definire, Dig. 50, 16, 239. § 6; cf. F. 514, 22: uruat Ennius in Andromeda significat circumdat, ab eo sulco qui fit in urbe condenda uruo aratri, quae fit forma simillima uncini curuatione buris et dentis, cui praefigitur uomer. L'abrégé de Festus a la forme ueruat : circumdat. Sans doute dénominatif du précédent. Osq. uruvu « curua »? (Cipp. Abell., l. 30).

uspiam adv. : quelque part. Adverbe de lieu de sens identique à quopiam et usquam. Attesté depuis Plaute. employé par Cicéron (œuvres philosophiques et correspondance, non dans les discours) : rare à l'époque impériale, où on le rencontre surtout chez les archaïsants. N'est guère usité que dans les phrases négatives, conditionnelles ou interrogatives.

Vspiam est à quispiam comme usquam à quisquam;

usquam adv. : même sens que uspiam et quoquam. Plaute emploie indifféremment usquam ou quoquam avec les verbes de mouvement : Cap. 456, ne quoquam pelem/ecferat sine custode; Mo. 857, equidem haud usquam pedibus abscedam tuis. — Vspiam, usquam n'ont, en ffet, pas ubi au premier terme et semblent formés de us-, issu de \*ut-s, élargissement de ut, et des particules ndéfinies -piam (de pe + iam), -quam. Le sens premier est donc « en quelque façon, d'aucune manière », sens lu reste bien attesté, cf. Plt., Tri. 336, qui quidem nusquam per uirtutem rem confregit atque eget, sur lequel s'est développé le sens de « quelque part, en quelque endroit », par une extension naturelle que favorisait en outre l'existence de quoquam, dont la langue tendait à rapprocher usquam. D'abord plus fréquent que uspiam, mais ne semble plus employé après le rer siècle.

Composé : nusquam de ne + usquam « nulle part ». V. ut et quam.

usque adv. : s'emploie absolument ou joint à d'autres particules, adverbes ou prépositions, pour marquer la continuité d'un mouvement dans le temps ou dans l'espace, envisagé dans son point de départ ou dans son point d'arrivée : usque ab (ab... usque), usque ex, usque inde, hinc; usque ad (ou ad... usque), adhuc; usque in (et in... usque); usque eo, usque quo et quousque; usque dum, usque donec, usque quod; usque quaque. Le sens est celui d'un indéfini « en tout endroit, en tout temps ». puis « toujours ». A l'époque impériale, par extension de constructions telles que usque Romam (Cic.), où Romam était considéré comme « dépendant », de usque, usque a été employé comme préposition avec le sens de « jusqu'à », e. g. Just. 7, 1, 4, imperium usque extremos Orientis terminos prolatum.

Vsque n'est pas séparable de usquam; pour la forme, cl. quisque, utique.

ustilāgā : v. ūrā.

fisurdő : v. utor.

ut, et forme renforcée uti (utei); la forme ancienne uta (correspondant à ita) figure aussi peut-être dans aliuta, conservé par P. F. 5, 15 : aliuta antiqui dicebant pro aliter, ex Graeco άλλοιως transferentes. Hinc est illud in legibus Numae Pompili (15) : « Si quisquam aliuta faxit, ipsos Ioui sacer esto » et dans utinam de \*utanam, particule appartenant à un thème de relatif interrogatif-indéfini signifiant « comment » et « en quelque manière, comme » (cf. la synonymie de us et de qui dans les souhaits : qui illum di omnes perduint, Plt., Men. 451, et ut illum di perdant, Naev., Com. 19). A pour corrélatif ita dans les groupes ita... ut ou ut... ita « ainsi... comme », qui servent souvent à introduire des phrases comparatives; à ua peuvent se substituer des synonymes : sīc (de là sīcut, sīcutī); peut être redoublée pour renforcer le sens indéfini : ut ut « de quelque manière que », ou accompagnée de particules généralisantes comme le pronom indéfini lui-même : utcumque « de quelque manière que » et « de toute manière » (cf. quicumque); utique « en tout cas », souvent avec valeur restrictive « tout au moins » (cf. quisque), quelquefois

« spécialement » (T.-L.); ou d'une forme d'adjectif on de verbe, g. e., ut puta « par exemple », proprement « compte (ou « songe à ») en quelque sorte ». — V. « comme » a servi également à introduire des phrases causales ou explicatives, soit seul, soit accompagné. pro eo ut « dans la mesure où », perinde ut; avec un substantif : ut cynicus « en qualité de cynique », Cic. Tu. 5, 33, 92; ut est captus hominum « étant donné ca qu'est l'intelligence humaine », Cic., Tu. 2, 27, 65 : de là utpote « comme il est possible », utpote qui « comma il est possible à quelqu'un qui » : satis nequam sum utpote qui hodie amare inceperim, Plt., Rud. 462; utpote cum.

Enfin, comme le gr. ὡς dans ὡς τάχιστα et comme tva, ut a pu servir à indiquer le temps ou le lieu : ut ut primum, statim ut, ut... tum, etc., e. g. Plt., Am. 203 principio ut illo aduenimus, ubi primum terram tetigimus : Cic., Q. Fr. 2, 3, 2, qui ut perorauit, surrexit Clodius; et, avec sens local (rare, poétique et peut-être à l'imitation du grec), Cat. 11, 2, siue in extremos penetrabit Indos | litus ut longe resonante Eoa | tunditur aqua; et aussi 17, 10.

Vt, en qualité de particule indéterminée, accompagnait souvent des subjonctifs de supposition (d'où ut « à supposer que », quod ut ita su, proprement « les choses seraient-elles ainsi de quelque manière », Cic.. Tu. 1, 21, 49), de possibilité ou d'intention : ita milites instruxit ut hostium impetum sustinere possent voulait dire originairement «il rangea ses soldats ainsi; ils pourraient d'une manière ou d'une autre supporter le choc de l'ennemi ». La langue a tendu à considérer cet ut ainsi employé comme une conjonction subordonnante qui introduisait le subjonctif, ayant le sens de « pour que. afin que, que ». Vt a donc servi à introduire des complétives après les verbes marquant l'effort, curare, dare operam, facere ut, la demande, le souhait ou la crainte. la possibilité, l'éventualité : fit, accidit, sequitur ut, etc. Par une extension nouvelle, ut, ita ut (tantus, tot, is... ut) a servi à introduire des propositions marquant une conséquence d'un fait précédemment accompli, « de telle sorte que », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 42, 91, eos deduzi testes et eas litteras deportaui ut de istius facto dubium esse nemini possit, « j'ai produit de tels témoins, et j'ai ramené de telles lettres que personne ne peut (et non : ne puisse) douter... ». — Il s'est constitué ainsi deux conjonctions qui, dans l'emploi, n'avaient plus rien de semblable: 1º ut « comme », avec une série de sens dérivés, mais voisins, et où le mode, la où un verbe était exprimé, était l'indicatif; 2º ut a afin que, de sorte que , où le mode était le subjonctif. Le même développement se trouve en grec pour ως, qui a tous les sens de u latin.

Outre les composés de us cités plus haut, on trouve encore : utinam (cf. quisnam) : particule accompagnant un souhait relatif au présent, au passé ou à l'avenir « puisse-t-il arriver que ; plaise, plût aux dieux que ; que ne... »; et, avec ut comme second terme, sīcut, uelut, prout, praeut, anciens juxtaposés dont les deux termes ont tendu à se souder.

Vt. malgré la fréquence de son emploi en latin, est à peine représenté dans les langues romanes (cf. M. L. 9099 a), qui ont recouru à des formes plus pleines. Déjà, dans la Cena Trimalchionis, ut au sens de « comme ,

est remplacé généralement par quomodo, quemadmodum : a g. solebat sic cenare quomodo rex, 38, 15; quomodo dicunt, 38, 8.

Le t final de ut suppose qu'il s'est amui une voyelle anale. -a à en juger par ita et aliuta; cette voyelle subsiste, altérée, dans uti-nam, uti-que et dans utei, uti (de \*uta-i). En regard, l'osco-ombrien a osq. puz, ombr. nuz-e, pus-ei, pus-e, donc un ancien \*quut-s qui se refrouve dans lat. uspiam, usquam, usque. Le radical \*kwuest celui qui figure dans ubi, etc. (v. ce mot). Le suffixe apparaît en indo-iranien sous la forme non expressive ti dans skr. tti (v. ita) et avec -th- expressif et forme nleine de la voyelle dans gâth. ioā « ainsi », véd. ithá (avec gémination expressive). La forme attestée par osq. puz et lat. us-quam résulte de ce qu'un -2 final était susceptible de s'amuir en indo-européen. L'emploi d'un radical \*kwu- doit être une innovation italique : cí. skr. kathá et gāth. kaθā; mais, à côté de kaθa, l'Avesta a une forme, sans doute secondaire, kuθa comment », d'après ku8a, ku8ra, etc. Le modèle était tourni par ioa, puisque, en face de kusa, il y avait isa cici »; c'est, de même, ita qui a dû fournir le modèle de ut(a), en face de ibī. ubī.

uter, utra, utrum : pronom interrogatif indéfini « lequel des deux » et « celui, celle des deux qui, que »; peut s'employer aussi au pluriel; cf. Cic., Q. fr. 2, 11, 4 sed utros eius habueris libros - duo enim sunt cornora — an utrosque nescio. Quelquefois, renforcé de -ne. e. g. Hor., S. 2, 2, 107, uterne | ad casus dubios fidet sibi certius, hic qui... | an qui; cf. quine, quone, - Le neutre utrum, qui servait à annoncer une alternative proposée à un interlocuteur, e. g. Plt., Ru. 104, sed utrum tu masne an femina es?; Mo. 681, uidendumst primum utrum eae uelintne an non uelint, est devenu par là une conjonction introduisant le premier terme d'une interrogation double (M. L. 9103); l'ablatif utrō est devenu un adverbe local « auquel des deux endroits ». - Cf. aussi \*utrim. adverbe local conservé dans utrimsecus (Aetna 593). Ancien, usuel et classique. Mais, ayant perdu le sens du suffixe \*tero-, la langue a tendu à effacer la distinction entre uter et quis : la confusion existe dès l'époque classique et plus encore sous l'Em-

Composés : neuter q. u.; uterque, utraque, utrumque : chacun des deux (cf. quisque, dont uterque est le comparatif), l'un et l'autre (singulier et pluriel) ; utroque de part et d'autre, des deux côtés » (utroqueuersum) ; utrāsque (Cass. Hem.); utrimque (utrinque); utrimquesecus a des deux parts »; utercumque; utra-, utrumcumque : qui que soit des deux qui (classique) ; uterlibet; uteruis : qui vous voulez des deux; n'importe lequel des deux ; utrubi (utrobi, utribi) : dans lequel des deux endroits, dans celui des deux endroits où (archaïque et langue du droit impériale); utrubīque (utrobique).

Enfin, les deux termes juxtaposés alter uter « l'un ou l'autre » ont tendu à se souder et le dernier élément seul s'est décliné : alteruter, alterutra, alterutrum.

Les formes osques et ombriennes reposent sur \*kwoà l'initiale : osq. p ú t ú r ús p í d « utrique », ombr. podruhpei « utroque », etc. Ceci concorde avec les formes des autres langues pour l'interrogatif-indéfini se rapportant à deux notions envisagées séparément : skr. kataráh, av. katārō, lit. katràs, gr. πότερος, got. kwapar. Comme celui de ut. usquam. l'u de uter est donc analogique; mais, ici, il est propre au latin, et non pas commun à tout l'italique. Îci aussi, le point de départ se trouve dans le parallélisme de ibī, ubī. La forme à i- qui a servi de point de départ survit dans iterum (v. ce mot).

ûtor

uter, utris m. (n. pl. utriā, Luc. Inc. 91 ap. Non. 232, 36; gen. utrium, Sall., Iu. 91, 1): outre. Ancien. technique. M. L. 9102.

Dérivés et composés : utrarius : porteur d'eau (langue militaire): utriculus: petite outre: utricularius : fabricant d'outres, utriclarii fabri, CIL XIII 1934; v. B. A. Müller, Glotta 9, p. 202 sqq.; utricium: utriscum (Gloss.); utricida, composé formé plaisamment par Apulée d'après pāricīda. Cf. aussi M. L. 9100. \*ŭtellum.

Le rapprochement avec gr. ὑδρία « vase à eau » est séduisant. Il s'agit peut-être d'un emprunt qui aurait passé par l'étrusque.

uterus (uter. Caec. ap. Non. 188, 11; uterum n. dans Plt., Turp., Afr. ap. Non. 229, 27), I m.: ventre; en particulier « partie du ventre où se trouve le fœtus, utérus ». Ancien et classique.

Diminutifs: uterculus, utriculus (Pline); adjectif:

On pense naturellement à skr. uddram « ventre », gr. οδερος γαστήρ (Hés.), v. pruss. weders « ventre ». Mais ceci n'explique pas le t. Les mots de ce groupe ont des formes « populaires » instables, ainsi qu'il a été noté sous uenter.

utique : v. ut.

utor, -eris, usus, sum, uti (ancien \*oitor encore attesté dans les graphies oeti, oetier = ūtī, oitile = ūtile, fournies par les inscriptions anciennes ou les vieux textes de lois, e. g. CIL I2 756, 6 et 8; 586, 9; Fest. 288, 25; quelques emplois passifs de ütor, cf. Nov. ap. Gell. 15. 15, 4): user, faire usage de, se servir, employer. Complément à l'ablatif-instrumental (classique) et aussi, à l'époque ancienne, à l'accusatif, d'où l'expression dare utendum (aliquid), qui est encore dans Cicéron et Ovide. - Vior a aussi le sens dérivé de « avoir des rapports avec », e. g. Cat., Agr. 143, 1, uilica uicinas aliasque mulieres quam minime utatur; « avoir à sa disposition, jouir de, avoir » : patre usus et diligente et diti, Nep. Att. 1, 2. Ancien, usuel, classique. Non roman; remplacé par \*ūsāre. M. L. 9093.

Dérivés et composés : ūtilis et ūtibilis (archaïque) ; ūtiliter; ūtilitās : utilité (abstrait et concret) : ūtilitātēs « services »; inūtilis « inutile » et « contraire à l'utilité, nuisible »; inutiliter; inutilitas (rare, mais classique); ūtēnsilis : dont on peut faire usage : n. pl. ūtēnsilia « ustensiles ». Mot. semble-t-il. de la langue parlée (Varr., Col., T.-L.; non strictement classique). M. L. 9101, ūtēnsilia, \*ūsitilia. Dérivé : ūtēnsilitās (Tert.).

ūsus, -ūs m. : « usage » et « utilité ». S'emploie avec esse dans l'expression usus est (alicui aliqua re) « il y a profit à quelqu'un avec quelque chose »; cf. Plt., Pseud. 50, argento mi usus inuento siet, devenue synonyme de opus est; cf. le développement de sens de gr. χρή, χρῆσθαι; ūsus frūctus, expression asyndétique désignant le droit d'usage et de jouissance d'un bien dont on n'est pas propriétaire (par opposition à mancipium, cf. Lucr. 3, 971) : est ius alienis rebus utendi fruendi, salua rerum possessione, Dig. 7, 1, 1.

De là usufructuarius: usufruitier, terme juridique (Gaius, Dig.). - Cf. aussi ūsū capiō: « prendre par usage ». Ancien juxtaposé dont les éléments ont tendu à se souder. Terme de droit, auquel correspond un substantif usūcapio, -onis : est dominii adeptio per continuationem possessionis anni uel biennii; rerum mobilium anni, immobilium biennii, Ulp., Fgm. tit. 19. - Sur ūsūcapio ont été faits ūsū-recipio. -receptio (Gaius).

Vsus est demeuré dans les langues romanes (M. L. 9099), qui en ont tiré un dénominatif : fr. us (remplace par usage), user; B. W. s. u.

Dérivés : usualis et usuarius, tous deux tardifs; ūsuārius subst. m. : usager, usufruitier (termes de droit).

ūsūra: usage (ancien et classique). Spécialisé dans la langue du droit au sens de « profit retiré de l'argent (prêté) », « intérêt, usure », M. L. 9098. De là üsürārius « dont on a la jouissance » ou « qui porte intérêt ». irl. usuire; üsürula (Gloss.).

ūsiō: usage. Rare, non classique, usité seulement dans des locutions toutes faites : ūsioni esse, ūsionis grātiā; ūsibilis (CGL II 597, 63, usibile, bonum); cf. M. L. 9094.

ūsitātus : d'un fréquentatif ūsitor (Gell. 10, 21, 2; 17. 1. 9), et usito non attesté en dehors de la glose usitol: χρώμα, CGL II 479, 17, à la fois de sens actif et passif : 1º qui se sert de ; 2º usité, usuel (sens le plus fréquent); usitate. Souvent confondu avec uisi-

ūsurpo, -ās: prendre possession par usage. Terme de droit, qui peut-être s'est employé d'abord de celui qui prenait une femme (rapere) sans passer par des noces légitimes; cf. Gell. 3, 2, 12 sqq. S'est appliqué ensuite à toute espèce d'objets dans le sens de « s'approprier, prendre possession ou connaissance de », puis « usurper »; et par affaiblissement « faire usage de, employer », e. g. ū. uōcem « employer un mot » (cf. nūncupo); de là l'emploi dans le sens de « surnommer » (cf. perhibērī). e. g. Cic., Off. 2, 11, 40, Laelius is, qui Sapiens usurpatur. — Dérivés : ūsurpātio (classique); usurpātor, -trīx (tardifs), -torius; ūsurpātīuus; ūsurpābilis.

Composés : abūtor : 1º « in usum consumere », dit Non. 76, 27, définissant abūsa « in usum consumpta ». C'est sans doute le sens premier, cf. absūmō, etc.; par suite « user complètement de », e. g. T.-L. 27, 46, 11: exeundum in aciem abutendumque (= tirer tout le parti possible) errore hostium; 2º détourner de son usage, abuser, mésuser.

Dérivés : abūsus, -ūs m. : 1º emploi de choses fongibles (opposé à usus), cf. Don., Andr. Prol. 5 : usui est ager, domus, abusui uinum, oleum, et cetera huius modi; 2º abus (sens rare), M. L. 55; abūsio: 1º terme de rhétorique traduisant le gr. κατάχρησις; 2° abus

(langue de l'Église); d'où abūsor (langue de l'Église). abūsīnus (tardif); abūsīnē (Quint); coūtor, calque de συγγρώμαι (Vulg.); deūtor (Corn. Nep., Eum. 11, 3 douteux); exutor? un participe exussum au sens de abūsum a dépensé complètement » est quelquefois admis dans Plt., Tri. 406; mais le texte est douteur et sans doute faut-il lire exunctum. Cf. aussi \*adusi -ās, M. L. 215.

L'existence de la diphtongue est confirmée par 080 nittinf nom: sg. « \*ūsiō », pélign. oisa « ūsā » (casna» oisa aetate ? Mot italique, mais dont aucune étymologia claire n'est connue.

ñua. -ae f. : 1º raisin ; et grappe de raisin. Se dit, par extension, d'autres fruits ou baies, de forme semblabla an raisin (uua amomi, lauri; u. agrestis, canina, coruina lupina, taminia), ou de la grappe que forme un essaim d'abeilles; 2º luette = σταφυλή; 3º sorte de poisson de mer (? v. de Saint-Denis, Vocab., s. u.). Ancien (Caton) classique, usuel. M. L. 9104 et 9105, ūvula, ūvola (Plin 27, 44) « petit raisin ».

Composé: ūuiter (St., Sil.).

On pense naturellement à lit. uga « baie », v. sl. jagoda « fruit », vin-jaga « raisin ». Mais on ne voit pas comment 'établir le rapport. La terminologie de la « vigne » est du reste, ou empruntée (uinum, etc.) ou récemment adaptée (uitis). Le gr. oa « cormier » ne convient ni pour la forme ni pour le sens.

ueo. -es. -ere : être humide. Attesté seulement an participe ūuēns (époque impériale).

Formes nominales et dérivés : uuor, Varr., L. L. 5. 104 : uuae ab uuore ; ūuēsco, -is : devenir humide (Lucr.) : ūuidus et ūdus : humide (attestée depuis Plt.; surtout poétique); ūuidulus (Catull.); ūuiditās (tardif, rare): ūdō, -ās: humecter (tardif).

udor? : dans Varr., L. L. 5, 24 : hinc (scil. ex uerbo « humus ») udus, unidus; hinc sudor et udor, si toutefois ūdor n'est pas la transcription du gr. ύδωρ.

Vuidus, ūdus ont cédé devant ūmidus que soutenait le rapprochement populaire avec humus. Les emplois de ces formes sont rares et presque uniquement poétiques; ūuor, ūdor ne se trouvent que dans Varron, dont ce sont peut-être des inventions étymologiques. Cf. ulīgō et unda?

uuluago (uulgago, bulbago), -inis f.: asaret. De uulua; la plante passait pour emménagogue. V. André, Lez. s. u.

uxor, -oris f. : femme légitime prise par le mari « liber[or]um sibi quaesendum grātiā »; terme juridique (uxorem ducere [jamais coniugem], habere; dans les textes de lois, uxor s'oppose à uir) et familier ; le terme noble est coniux. Ancien et classique. M. L. 9106 (représentants rares et qui n'ont pas tous survécu); mulier est beaucoup mieux représenté.

Dérivés : uxōrius : relatif à l'épouse ou au mariage, d'où uxorius : faible pour son épouse ; uxorium : impôt sur les célibataires ; uxōriōsus (Gloss.) ; uxorcula, terme de tendresse familier; cf. aussi M. L. 9107, \*ŭxōrāre « prendre femme ».

Le seul mot qui admette un rapprochement est arm. amusin « époux, épouse », qui se laisse décomposer en

am- « avec » et une formation de la racine \*euk- « être habitué à, apprendre » qu'a l'arménien dans usanim i'apprends ». En latin, il n'y a que le sens de « épouse ». parce que uxor doit être une combinaison de \*uk-. à rapprocher de l'arménien us-, et -sor-, le même élément qui figure dans soror (\*sme-sor- étant « la personne féminine du groupe »; pour \*sme-, cf. sodalis) et dans les

formes feminines des noms de nombre : skr. tisrah « 3 ». castarah « 4 », etc.; \*uk-sor- est une sorte de composé. Bien que limité à l'italique, le mot est donc ancien : c'est un des archaïsmes de l'italique. Le pélignien a usur (nominatif pluriel?) et, sur la malédiction osque de Vibia, se lit usurs, qui peut signifier « uxores » (mais le sens est douteux; v. Vetter, Hdb., n. 6). V. soror ?

zŏna

X

renium. -I n. : présent, cadeau (fait à un hôte). Emprunt de la langue impériale (Pline le J., Mart., etc.) au gr. Eéviov. Diminutif : xeniolum (Apul.).

xystus (-tum n.), -I m. : galerie couverte, colonnade. Emprunt au gr. ξυστός (-τον), depuis Cicéron.

Z

zaberna, -ae f. : giberne (Éd. Diocl.) : v. gaberina.

zabulus, -I m. : forme populaire de diabolus, transcription du gr. διάδολος, avec passage de dy- à z, comme dans zaconus, etc. (Paul. Nol., Lact.).

zamia, -aef.: perte, préjudice. Hapax de Plt., Au. 197; transcription du gr. dor. ζαμία; à lire sans doute samia, comme sona, etc.

zanca, -ae f. : bottine montante. Mot parthe : s. parthica (Treb. Poll.), rare et tardif.

zelus, -I m. : jalousie amoureuse, envie. Emprunt tardif au gr. ζήλος, surtout fréquent dans la langue de l'Église, avec ses dérivés zēlōsus « jaloux », M. L. 9613; B. W. s. u.; zēlō, -as (Tert., Aug., Vulg.) et adzēlor, -āris; zēlanter adv., zēlātor (Ven. Fort., Ambr.) et le composé zēlotypus (depuis Pétr., Juv., Quint.).

zenzur : plants mal déterminée, sorte de prêle? = πολύγονον dans Muscio 71, p. 101 Rose. Sans doute mot punique.

zephyrus, -I m. : zéphyr. Emprunt poétique au gr. (έφυρος, équivalent au fauonius. Cf. zephyria oua, M.

zeus, -I m. : sorte de poisson (Plin.); transcription du gr. ζαιός.

zingiberi : transcription du gr. ζιγγίδερι(ς), luimême de source orientale, qui est à l'origine du fr. gingembre, M. L. 6919.

zinzala. -ae f. : moustique. Tardif (Cassiod., Gl.); onomatopée passée dans les langues romanes. M. L.

zinzio, zinzilulo, -as: gazouiller (Suét.). Onomatopée. M. L. 9622.

zippulae, -arum f. pl.: mot tardif (Vitae Patr.), désignant une sorte de pâtisserie. Conservé en napolitain : zeppola.

zizania, -ae f.: transcription du gr. ζιζάνια, pl. de ζιζάνιον « ivraie », passé dans la langue de l'Église au sens de « jalousie, discorde », etc.

ziziphus (-phum), -I m. : transcription du gr. ζίζυφον « jujube » et « jujubier ». M. L. 8627.

zona, -ae (sona, Plt.) f.: ceinture. Emprunt ancien au gr. dor. ζώνα. Dérivés : zonārius (Plt.) ; zonātim (Lucil.); zonula (Catull.); zonālis (Macr.). Composé hybride : septizonium : le zodiaque, d'après septimontium. Formes romanes savantes.